S.t Andrew Ward Esq.re

Hooton Pagnell.

LETTRES
A MADAME
DE MAINTENON.

TOME NEUVIÉME,

CONTENANT

Des Lettres de Piété & de Direction à elle adreſſées par M. Godet Deſmarais Evêque de Chartres.

NOUVELLE EDITION.

M. DCCLVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

589129

Cap
DC
130
.M2
A423
1758
v.9

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce
NEUVIÉME TOME.

LETTRES
DE DIRECTION DE M. L'EVEQUE DE CHARTRES A MADAME DE MAINTENON.

Préface. pag. 1
Eloge hiſtorique de Mr. de Chartres. 10
LETT. I. *Sur les mouvemens intérieurs.* 21
II. *Sur le détachement du monde.* 24
III. 27
IV. 28
V. 29
VI. 33
VII. *ibid.*
VIII. *Sur l'abattement de l'Ame.* 36
IX. *Sur le renoncement à ſoi-même.* 38
X. *Sur les Viſites & les Audiences.* 39
XI. *Sur la Priére.* 41
XII. *Sur les diſtractions dans la priére.* 47

LETT.

LETT. XIII. *Sur les tentations de l'orgueil.* pag. 58
XIV. *Conseils particuliers.* 63
XV. *Sur la sensibilité permise aux Chrétiens.* 67
XVI. *Sur la persévérance.* 69
XVII. *Sur les plaisirs de la Cour.* 70
XVIII. *Sur l'amour propre, &c.* 74
XIX. *Sur les assujettissemens.* 85
XX. *Conseils sur le Roi, sur l'Eglise & sur St. Cyr.* 89
XXI. *Consolations dans les malheurs de l'Etat.* 93
XXII. *Sur la Communion fréquente.* 96
XXIII. *Sur les dévotions particulières.* 102
XXIV. *Sur les austérités.* 105
XXV. *Utilité des peines d'esprit.* 111
XXVI. *Sur le repos nécessaire au corps.* 114
XXVII. *Sur la tristesse.* 118
XXVIII. 120
XXIX. *Sur un sentiment de la Dirigée.*
XXX. *Sur ses progrès dans la piété.* 121
XXXI. *Sur sa conduite dans son domestique.* 129
XXXII. *Sur l'amour du bien public.* 132
XXXIII. *Sur la Fête de tous les Saints.* 134
XXXIV. *Sur la confiance en Dieu.* 137
XXXV. *Sur sa conduite avec le Roi.* 139

LETT. XXXVI. *Sur la ferveur.* pag. 141
XXXVII. 147
XXXVIII. *Châtimens de Dieu, châtimens d'un pére.* 150
XXXIX. *Paraphraſe d'un paſſage des Cantiques.* 151
XL. *Sur la patience.* 155
XLI. *Sur le Roi.* 157
XLII. *Etat de l'ame de la Dirigée.* 164
XLIII. *Sur la politique mondaine.* 168
XLIV. *Sur les Prophéties.* 172
XLV. *Exhortations & Priéres.* 180
XLVI. *Sur l'état particulier de la Dirigée.* 187
XLVII. *Sur l'état & les ſentimens de la Dirigée.* 198
XLVIII. *Sur St. Cyr & ſur la Cour.* 202
XLIX. *Sur la douleur.* 206
L. *Sur le Nom de Jeſus.* 208
LI. *Sur la ſouffrance.* 211
LII. *Sur les découragemens de la Dirigée.* 214
LIII. *Sur l'inquiétude dans les affaires.* 221
LIV. *Sur l'utilité des redditions de compte.* 227
LV. *Sur les bienfaits de Dieu.* 231
LVI. 233
LVII. *Sur ſes progrès.* 240
LVIII. *Sur la patience.* 242

LETT. LIX. *Sur l'orgueil.* p. 248
LX. *Conseils divers.* 253
LXI. *Sur les motifs de tendre à la perfection, & sur les moyens d'y arriver.* 259
LXII. *Décisions sur St. Cyr.* 268
LXIII. *Sur la maladie de son frére.* 269
LXIV. *Sur la mort de son frére.* 271
LXV. *Sur la présence de Dieu.* 272
LXVI. *Sur sa conduite à l'égard du prochain.* 280
LXVII. *Sur le salut du Roi.* 292
LXVIII. *Exhortation à la confiance.* 293
LXIX. *Conseils généraux.* 296
LXX. *A l'occasion des malheurs de l'Etat.* 300
LXXI. *Sur le choix d'un Directeur.* 306
LXXII. *Sur la Fête de Noël.* 310
LXXIII. *Sur les malheurs de l'Etat.* 314
LXXIV. 318
LXXV. *Sur divers sujets.* 320
LXXVI. *Sur l'amour désintéressé.* 324
LXXVII. 329
LXXVIII. 335
LXXIX. 338
LXXX. 340
LXXXI. 341
Extrait des redditions de comptes de Madame de Maintenon, 343
Lettre de M. de Merinville. 347

LETTRES

PREFACE.

CES Lettres m'ont parû dignes de voir le jour, & propres à faire connoître un Evêque qui a fait honneur à l'Egliſe, & une Femme qui a fait honneur à ſon ſiécle.

Peu importe au Lecteur de ſçavoir comment elles me ſont tombées entre les mains. Qu'il en jouïſſe, qu'il en profite! c'eſt tout ce que je demande de lui, & tout ce qu'il aura de moi.

L'Hiſtoire de Mme. de Maintenon, *que M. de* la Beaumelle *fait imprimer actuellement en Hollande, ſera ou démentie, ou confirmée par ces Lettres: & c'eſt ce qui m'a engagé à n'en pas différer l'impreſſion.*

Elles ennuyeront ces Courtiſans, pour qui la vertu eſt une chimère; ces Sages du ſiécle, pour qui la dévotion eſt un ridicule; ces Beaux Eſprits qui liſent tout pour tout dédaigner; ces femmes qui n'aiment que les Livres auſſi frivoles qu'elles. Mais ce n'eſt point pour eux qu'elles ont été écrites, ni pour eux que je les publie.

Je les offre à ces ames pures & inno-

centes, qui aiment Dieu, ne cherchent que lui, & ne tiennent au monde que par le désir de le réformer par leur zèle, & de l'édifier par leurs vertus.

Je les offre à ces Esprits supérieurs & simples, que la grace conduit comme par la main, au seul bien digne de nos vœux, & qui sçavent se rendre présent le plus obscur avenir.

Je les offre à ces hommes, que la charité & non l'ambition charge des consciences, qui sont les modéles de toutes les autres.

Je les offre à ceux qui peuvent soutenir sans étonnement le spectacle de la fille d'un Gentilhomme malheureux, devenue la femme de son Roi: à ceux qui sont plus surpris de voir la vertu approchée du Trône, qu'ils ne le seroient de l'y voir assise.

Quel goût les mondains pourroient-ils prendre à la lecture de Lettres, où tout est saint & grand? Il leur faut des bagatelles: & ici, tout respire la plus sublime perfection.

Si cependant ce Livre pouvoit toucher un seul homme vicieux, & produire une seule bonne action, je me consolerois de toutes les railleries auxquelles je sens que j'expose la vraie piété.

En

En effet, que dira-t-on de ce chemin semé d'épines, par où M. de Chartres *conduisoit Mme. de* Maintenon ? *On dira peut-être que le Directeur & la Dirigée étoient également superstitieux, ou que le propre de la dévotion est de rétrécir l'esprit, comme s'il falloit juger de la grandeur évangélique par les maximes de la sagesse humaine; comme si l'on avoit déja oublié ce Philosophe Chrétien, qui d'une main se donnoit la discipline, & de l'autre foudroyoit les Docteurs de la Morale relâchée.*

Il y a dans la piété un goût, un attrait dont l'expérience seule peut donner l'idée. Depuis que le monde se joue de tout ce qui le condamne, depuis que l'hypocrite ne trompe presque plus personne, la piété auroit disparu, s'il n'y avoit en elle des plaisirs, qui élévent l'ame au-dessus de tous ceux que les passions donnent ou promettent.

L'amour du bien est le commencement de cette volupté céleste : l'amour du bien pour lui-même en est la perfection. Mme. de Maintenon *passa par ces deux états. En comparant ses Lettres à l'Abbé* Gobelin, *à celles de l'Evêque de* Chartres, *on voit dans les premiéres une ame qui*

va à Dieu par l'espérance, & dans les autres une ame qui y est arrivée par l'amour.

M. de Chartres *avoit exigé de Mme.* de Maintenon *qu'elle écrivît tous les soirs tout ce qu'elle avoit fait, pensé, senti, voulu dans la journée. Elle étoit fidèle à cette pratique : & avant de se coucher, elle mettoit par écrit le journal du Conseil, & celui de sa conscience. Ces deux journaux furent jettés au feu : & Mme.* de Maintenon *fit bien d'autres sacrifices à l'humilité.*

Je regrette peu le premier : qu'est-ce que l'histoire des actions des hommes, en comparaison de l'histoire de leurs sentimens ? Mais quelle perte, que ces Comptes rendus tous les mois *par une femme qui étoit à la place des Reines ! Nous y aurions lû plus de vertus que de foiblesses, & appris ce cœur humain qui nous est si peu connu.*

M. de Chartres *nous en a conservé quelques fragmens, plus précieux que ses Lettres mêmes. On y verra combien les jugemens des hommes sont injustes & incertains : on y verra Mme.* de Maintenon *passer en priéres ces heures qu'on l'accusoit de passer en intrigues.*

Me.

Mme. de Maintenon *n'avoit-elle pas assez de lumiéres pour se conduire ? Oui sans doute : mais elle avoit aussi trop de modestie pour ne pas s'en défier. Elle choisit pour son Guide un homme qui lui étoit bien inférieur du côté de l'esprit. Fit-elle ce choix pour avoir la gloire de lui obéir, & le plaisir de le gouverner ? Non : elle sçut se soumettre à tout, & se plaignit souvent de n'être pas assez exercée. Du reste, M.* de Chartres *ne discutoit, n'approfondissoit rien dans ses Lettres : il écrivoit simplement le résultat de ses réflexions sur le cœur que sa Pénitente lui avoit développé ; de sorte que Mme.* de Maintenon *étoit plutôt excitée que conduite : il ne falloit que du sentiment à une ame si sensible.*

M. de Chartres *ne passa jamais ses limites : il ne se servit point de son crédit sur l'esprit de sa dirigée pour se mêler des affaires d'Etat : & le Ministre de Dieu ne traversa jamais ceux du Roi.*

Qu'on ne le blâme point de l'avoir fait entrer dans les démêlés de Religion. C'étoit l'opinion de son siécle, c'est encore celle du nôtre, que l'autorité civile a droit de se mêler des différends des Théologiens. Du reste, Mme. de Maintenon *tenoit sa*

Mission de l'Eglise même : le Bref du Pape de 1690. l'avoit tirée de cette place modeste, qu'une femme doit tenir dans l'Eglise.

Invariable dans ses principes, M. de Chartres *paroît par-tout plein de l'esprit de Dieu. On ne voit en lui, ni les rafinemens du Quiétiste, ni les chimères de l'enthousiaste, ni les relâchemens de l'Evêque de Cour : on n'y voit que le Chrétien austère & le Citoyen zélé.*

Son style est sans élégance, mais naturel, vif, quoique diffus, & nourri de la lecture de ces Livres Sacrés, qu'aujourd'hui quelques Prédicateurs dédaignent presque de citer.

On sera surpris des louanges dont il accable Mme. de Maintenon. *Elle les lui avoit défendues, & il ne pouvoit s'en abstenir : elle étoit sans cesse flattée par l'homme le moins flatteur : & le Directeur sembloit nourrir son orgueil en lui ordonnant de l'écraser*

D'où viennent donc tant de louanges à une femme qui les craignoit si fort, parce qu'elle les aimoit ? De l'admiration dont M. de Chartres *étoit pénétré pour elle. Il voyoit dans ses* redditions de comptes *l'ame la plus grande & la plus pure :*

son

son imagination s'enflammoit : il vouloit retenir la louange : il ne pouvoit retenir la vérité : il lui prêchoit une humilité absolue, & la canonisoit toute vivante. Aussi ne serois-je pas surpris que l'Histoire qu'on nous promet, parût un panégyrique.

Les ames les plus fortes ont leurs momens de foiblesse : Mme. de Maintenon, *toujours sainte, mais quelquefois attiédie, ou du moins privée d'une ferveur sensible, faisoit son salut* avec crainte & tremblement. *Les louanges devenoient utiles dans ces temps de sécheresse, de dégout : & Mme.* de Maintenon *avoit besoin d'être consolée de tout le bien qu'elle ne faisoit pas, par le souvenir de tout le bien qu'elle avoit fait. Souvent aussi il falloit l'encourager à des choses difficiles, en lui étalant tous les trésors dont la nature & la grace l'avoient comblée. En un mot, puisqu'un Directeur si peu complaisant la louoit, il n'étoit point dangereux de la louer : il étoit impossible de ne la louer pas.*

Cependant il paroît par ces Lettres mêmes, qu'elle avoit un extrême panchant à l'orgueil. Mais le Prélat qui connoissoit son intérieur, sçavoit que c'étoit un ennemi vaincu & désarmé, *& qu'il ne lui restoit plus que cet amour-propre, dont*

l'homme ne peut se dépouiller, sans se dépouiller de son être, mais que le Chrétien doit toujours combattre. Cette secrette estime d'elle-même étoit un fruit de ses vertus. Si elle avoit eu des foiblesses d'un certain genre à se reprocher, elle eût eu moins de combats à livrer à la vaine gloire : l'humilité lui auroit été aussi naturelle, qu'elle lui étoit dans le fonds étrangére ; je dis, dans le fond du cœur, car tout ce qui pouvoit la manifester au-dehors avoit été réprimé. Elle n'eût eu qu'à se rappeller ces chutes aviliſſantes, ces sentimens impurs dont le vice même rougit ; ces péchés qui dégradent si fort une femme à ses propres yeux, que rendue à la vertu, & régénérée par la grace, elle doute encore que les plus longues humiliations puissent les expier. Mme. de la Valliére, *& Mme. de* Maintenon *arrivérent à la plus haute piété : Mme. de* la Valliére *ne put parvenir à s'estimer elle-même, ni Mme. de* Maintenon *à se mépriser. Conduites par les mêmes principes, pourquoi différoient-elles de sentimens ? Parce qu'elles avoient différé de mœurs.*

Comment Mme. de Maintenon, *si vraie dans tous ses jugemens, si sévère pour les autres, si impitoyable pour elle-même, com-*

comment eût-elle pu s'eſtimer, ſi elle ne ſe fût apperçue eſtimable, elle qui dans un de ſes Ecrits peint ſi bien la honte, l'embarras, le ſupplice d'une femme ſans vertu, quand on parle de vertu devant elle? La vanité eſt d'un cœur mécontent de lui-même: l'orgueil eſt d'un cœur ſatisfait.

M. de Chartres *eut le tems d'étudier Mme.* de Maintenon: *il la conduiſit depuis* 1689, *juſqu'en* 1709: *il la vit dans tous les états, dans la guerre, dans la proſpérité, dans les revers, toujours la même, toujours affamée de bonnes œuvres, toujours* dévorée du zèle de la Maiſon de Dieu, *toujours prudente, plus occupée encore à ſauver le Roi qu'à lui plaire, & toujours allant de vertu en vertu, juſqu'à ce qu'elles les eût toutes acquiſes.*

M. de la Beaumelle *nous dévelopera ſans doute ce cœur ſi reſpectable & ſi peu connu. Je m'abſtiens donc d'en rapporter quelques traits qui auroient édifié, & qu'il racontera mieux que moi. Mais je ne puis me diſpenſer de placer ici l'Eloge Hiſtorique de M.* Godet des Marais, *Evêque de* Chartres.

ELOGE HISTORIQUE DE M. DE CHARTRES.

PAUL GODET DES MARAIS *naquit au mois de Janvier* 1648, *à Tulcy, Paroiſſe du Diocèſe de Chartres. Son Pére*, François des Marais, *Chevalier, Seigneur d'Aroiſſe, Baron d'Hertray, en Normandie, fut tué à la Bataille de Saint Antoine, en* 1652. *Sa Mére*, Marie de la Marq. *Maiſon illuſtre, qui avoit déja donné un Evêque* (a) *à l'Egliſe de Chartres, ſe vit engagée à rentrer dans de nouveaux liens. Ainſi Dieu, pour ſe l'attacher tout entier, lui ravit de bonne heure les objets entre leſquels ſon cœur eût pu ſe partager.*

Il fut élevé par Mme. de Pienne, (b) *ſa Tante, femme qui joignoit à tous les avantages de la fortune, tous les tréſors de la grâce.*

A l'âge de quatorze ans, il fut pourvu de l'Abbaye d'Igny, Ordre de Cîteaux, Dio-

(a) *Erard de la Marq*, Cardinal & Evêque de Liége.

(b) Femme de M. de *Pienne*, Gouverneur de Pignerol, Chevalier des Ordres du Roi.

Diocèse de Rheims, possédée avant lui par l'Abbé de la Marq, *son Oncle. Il en refusa l'administration à ses parens. Déja il sçavoit que les biens de l'Eglise appartiennent aux pauvres, & que les parens l'oublient volontiers.*

Dès ce tems, la prière étoit sa plus chère occupation. Il fuyoit tous les plaisirs : il ne connoissoit les spectacles que de nom : il évitoit sur-tout la compagnie des femmes, jaloux de conserver dans toute sa pureté ce corps qu'il avoit offert à Dieu en sacrifice vivant & saint. *Il aimoit son état & n'en dédaignoit ni l'habit ni les fonctions. Il en pratiquoit toutes les vertus, dès l'âge où c'est beaucoup de les aimer : il étoit tout ce que la grace lui ordonnoit d'être.*

Son application à l'étude altéra sa santé. Les Médecins lui conseillérent de changer d'air. Il alla à Rome. Alexandre VII. *fut informé de ce mérite naissant, & le combla de bénédictions & de louanges. Il parcourut les principales Villes d'Italie, reçu par-tout avec distinction, aimé de ceux qui le connoissoient, recherché de ceux qui ne le connoissoient pas, & toujours plus modeste.*

De retour à Paris, il reprit ses Etu-

des avec plus d'application. Il se rendit profond dans la Science des Saints. Il en répandit les lumiéres dans la Paroisse de St. Severin, où il prêcha avec plus de succès que d'applaudissement. Il craignoit de se faire un nom, & ne cherchoit que la gloire de Dieu.

Du Séminaire des Bons-Enfans, il entra dans celui de St. Sulpice, où il fut attiré par la réputation de M Tronson *qui en étoit Supérieur. Il y connut l'Abbé de* Fénélon, *qui étudioit les Mystiques, qui l'égarérent, tandis que l'Abbé* des Marais *étudioit l'Ecriture Sainte, qui n'égare jamais. Il parut en Sorbonne, y fut admiré, & ne le sçut pas.*

Enrichi de toutes les perfections du Sacerdoce, il en reçut l'auguste caractère. Il célébroit avec frayeur le Saint Sacrifice : il semoit avec zèle la parole de l'Evangile : il assistoit les Veuves & les Orphelins, les Malades & les Mourans : il instruisoit & nourrissoit les Pauvres.

Tant de vertus & de talens engagérent l'Archevêque de Paris à lui confier le soin de plusieurs Maisons Religieuses. Il fut ensuite Supérieur du Collége des Trente-Trois, *où il connut l'Abbé* Gobelin *qui s'y étoit retiré, & du Collége des Lombards,*

bards, où il gouverna les Prêtres Irlandois avec tant de zèle, que le Pape l'en félicita, & que l'Ambassadeur d'Angleterre alla l'en remercier de la part de son Maître.

Une lumiére si éclatante, *disoit M. Tronson*, doit être placée sur un chandelier éminent. *Mme. de* Guise *qu'il dirigeoit, demanda pour lui l'Evêché de Séez. Dieu le destinoit à une plus grande place. On lui proposa de permuter son Abbaye avec l'Evêché de la Rochelle. Mais il aimoit les travaux de son état, & en craignoit les honneurs.*

Mad. de Maintenon *le connut par l'Abbé* Gobelin. *Il fut appellé à St. Cyr pour des Retraites & pour des Confessions extraordinaires. Il refusa long-tems, craignant l'air de la Cour, & pensant que cette Maison en étoit infectée. M.* Tronson *l'y détermina. Là commencérent l'estime, l'amitié, la confiance de Mad. de* Maintenon, *pour l'Abbé* des Marais, *qui avant de l'avoir approfondie, la regardoit comme une mondaine, & qui l'honora depuis comme une Sainte.*

En 1690, *il fut nommé au Siége de Chartres, toujours fort brigué, à cause du voisinage qui semble donner droit à l'Evê-*

l'Evêque d'être Courtisan. Ne pouvant avoir des Bulles, à cause de nos brouilleries avec Rome, il fit des Missions dans tout son Diocèse. Il jetta les fondemens de petits Séminaires qu'il établit depuis, & qu'il entretint à ses dépens.

En 1692, *il fut sacré Evêque à St. Cyr, avec beaucoup d'éclat & de pompe. Et l'année suivante, par autorité du Saint Siége, il soumit cette Maison encore Séculiére à la Régle de* St. Augustin. *Ses soins infatigables la portérent au plus haut point de perfection par des Constitutions pleines de l'esprit de Dieu, par des exhortations continuelles, par des entretiens fréquens sur les devoirs de la vie Monastique, par son application à en bannir les Livres dangereux & les personnes suspectes.*

En 1693, *il abandonna les revenus de son Evêché aux Pauvres de son Diocèse qui souffroit beaucoup de la disette des Grains. Toute sa Vaisselle d'argent consistoit en une cuillier & une fourchette: & il les vendit. Il forma une Société de Personnes charitables qui donnérent de grands secours aux Pauvres de la Campagne.*

Ces travaux Apostoliques épuisérent sa santé.

santé. Il pria plusieurs fois le Roi de lui permettre de quitter une place qu'il ne pouvoit plus remplir. Tous ses amis s'y opposèrent. Ils sçavoient quel bien faisoit sa présence seule.

Quelque tems après, le Quiétisme parut en France : Héréſie qu'on ne peut décrire sans péril de se tromper ; d'autant plus dangereuse, qu'en éloignant de la perfection, elle promet d'en approcher ; qui change l'esprit en matière, en lui ôtant la liberté d'agir ; qui laisse la Priére aux ames imparfaites, & se repaît de chimères & de sentimens. Il condamna Me. Guion, *sans craindre les ennemis que son zèle lui feroit, & M.* de Cambrai, *sans être retenu par son ancienne amitié pour lui : ses Ordonnances détrompérent quelques Quiétistes.*

Il sollicita l'érection de l'Evêché de Blois, aux dépens de celui de Chartres. Le Roi voulut l'en dédommager en lui donnant la Charge de Conseiller d'Etat d'Eglise. Le saint Prélat la refusa, disant qu'elle le détourneroit de la conduite de son Diocèse. Il refusa, par le même principe, la nomination au Cardinalat. Il pria le Roi de conférer cet honneur à un homme plus pro-

propre que lui à soutenir la dignité de la Pourpre, & à jouer un rôle dans ces intrigues dont la Cour de Rome est le centre.

Lorsque le fameux Cas de Conscience scandalisa toute l'Eglise, il s'éleva contre cet Ecrit avec une fermeté apostolique. Le Pape fut charmé de son Ordonnance, & l'en fit remercier par ses Nonces. Plusieurs Evêques en suivirent les principes dans les leurs : quelques-uns y renvoyérent leurs Diocésains dans leurs Mandemens. L'Electeur de Cologne & l'Archevêque de Malines la firent traduire en Latin, & la donnérent en entier à leurs Peuples, avouant qu'ils ne pouvoient leur rien offrir de meilleur. Enfin Clément XI. *l'adopta dans sa Bulle.*

La nouvelle Théologie du Pére Jueniu *parut. M. de* Chartres *la trouva si dangereuse, que malgré la foiblesse de sa santé, malgré les ennemis dont il alloit être assailli, il travailla sans relâche à cette belle Ordonnance, que tous les Théologiens regardérent comme un chef-d'œuvre. Il honoroit les Jésuites, mais il ne dépendit jamais d'eux. Il aimoit M. le Cardinal de* Noailles : *mais sans égard à son in-*

inclination, il s'éleva contre la protection que ce Prélat accordoit aux Jansénistes. Dans les guerres de l'Eglise, il regardoit la neutralité comme une trahison contre elle. Il eût rougi d'être le spectateur oisif & muet des ravages que les Hérétiques y faisoient par leurs cabales & par leur résistance.

Sa vie étoit aussi pure que sa Doctrine. Il faisoit chaque jour une demi heure d'oraison: tous les matins il lisoit & méditoit la Ste. Ecriture. Sa conversation rouloit toujours sur des choses de piété: & jamais homme ne dit moins de paroles oiseuses. Il faisoit tous les ans une Retraite de huit jours avec son Clergé. Ses Lettres au Roi, aux Princes, aux Papes, au Roi d'Espagne, étoient dignes des premiers siécles de l'Eglise. Il faisoit tous les jours la Prière avec ses Domestiques: sa Maison étoit aussi réglée qu'un Couvent: il n'y eût pas souffert un homme oisif. Il prêchoit souvent. Il ne plaisoit pas: il convertissoit. Il couroit de bonne œuvre en bonne œuvre. Il donnoit exactement audience: & les plus importuns ne pouvoient réussir à exciter en lui un mouvement d'impatience ou d'ennui.

nui. En voyage, il écrivoit, il étudioit, il prioit.

Son zèle, en ne consultant pas ses forces, les affoiblit; de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'il s'est consommé pour la défense de la Foi & pour le salut des ames. Il demanda pour toute grace à Mme. de Maintenon, *que le Roi lui permît de se choisir un Successeur qui pût, disoit-il, réparer les fautes qu'il avoit faites, & soutenir le bien auquel il avoit contribué. On lui donna pour Coadjuteur M. l'Abbé de* Montiers de Merinville, *son Neveu.*

Ses infirmités augmentérent avec l'âge. Il vit approcher le dernier moment sans effroi. Sa patience, sa douceur, sa résignation raviſſoient tout ce qui étoit autour de son lit. Il reçut le Saint Viatique des mains de son Neveu, en présence de tout le Clergé de sa Cathédrale, avec les sentimens de la plus éminente Foi. Il fit à son Chapitre un Discours touchant sur les soins dûs aux Pauvres, sur leur union avec leur Evêque, sur les fautes qu'il avoit commises, sur la reconnoissance qu'il conservoit de leur amitié pour lui. Tous les Assistans fondoient en

pleurs.

pleurs. Il souffrit, avec une constance inaltérable, les douleurs aiguës dont il fut déchiré. Il reçut l'Extrême-Onction avec une entière connoissance; il répétoit souvent ces paroles de l'Apotre : Que nous vivions, ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. *Il mourut le* 26. *Septembre* 1709. *A cette nouvelle, M. de* la Chetardie *dit : » L'Eglise perd » un excellent Ouvrier; il étoit propre à » être à la tête des Evêques, sans orgueil, » & à s'opposer aux nouveautés sans empor- » tement. « M. l'Abbé* Bonnet, *son Confesseur, assura qu'il avoit toujours vécu dans une parfaite innocence de mœurs. Son corps fut porté solemnellement à son Séminaire de Beaulieu, comme il l'avoit ordonné, & son cœur à St. Cyr, par M. l'Abbé de* la Vieuxville, *avec cette Epitaphe :* Hîc jacet cor. ill. & rev. D. D. Pauli de GODET DES MARAIS, Carnutensis Episcopi, qui Regiæ huic domui primus dedit legem vitæ & disciplinæ. Obiit Carnuti, VI. Kal. Oct. an. 1709, ætatis LXII. R. I. P. *Il fut amérement pleuré par Mad. de* Maintenon, *qu'il avoit conduite à un degré de perfection qu'on croiroit incompatible avec tant de*

de grandeur, si l'on ne voyoit aujourd'hui la femme de l'Europe la plus grande en être aussi la plus sainte.

LETTRES

LETTRES
DE MONSIEUR
L'EVEQUE
DE CHARTRES
A MME. DE MAINTENON.

LETTRE PREMIERE.

Sur les mouvemens intérieurs.

JE n'ai garde, Madame, de vous refuſer les conſeils que vous me demandez, ſur-tout dans une affaire auſſi ſainte & auſſi importante que le diſcernement des deſſeins de Dieu ſur votre ame, & votre avancement dans la véritable piété.

Il y a eu aſſurément beaucoup, du côté de Dieu, dans tout ce qui s'eſt paſſé en vous depuis le retour que la grace

grace vous a fait faire vers lui. Mais on a eu raiſon de vous dire qu'il ne falloit pas prendre pour des inſpirations, ni pour des mouvemens de Dieu toutes les penſées qui nous venoient dans l'eſprit. On auroit pû ajouter, que quand même ces mouvemens auroient été formés dans le cœur par la grace, ce n'étoit pas toujours une marque que nous duſſions les ſuivre tous, puiſque nous voyons bien que nous ne le pourrions, ſans nous jetter dans l'inquiétude & dans le trouble, qui eſt ce que Dieu ne veut pas. La prudence doit tout régler : ſouvent Dieu nous montre des choſes élevées au-deſſus de nous, ſeulement pour nous humilier & pour exciter notre déſir, comme nous voyons que l'on montre de loin aux enfans de certains objets pour les attirer, quoiqu'on ne veuille pas encore les leur donner, parce qu'ils ne leur conviennent pas encore. On prétend par cet appas leur apprendre à eſtimer les choſes eſtimables, & à les déſirer, juſqu'à ce qu'ils ſoient capables d'y atteindre. Vous me demanderez, comment connoître tout cela ? Par l'obéïſſance : & c'eſt ce qui rend cette vertu ſi néceſſaire, principalement quand on

on eſt conduit dans la voye où Dieu ſemble vous attirer : ſans cela, on eſt en danger, ou de manquer aux inſpirations qui nous indiquent la volonté de Dieu, ou de tomber dans une multiplicité de penſées & de vûes qui nous fatiguent, qui font naître dans l'intérieur une eſpéce de diſpute & de chicane continuelle, & qui enfin nous épuiſant de fatigues, de ſouffrances & d'ennui, nous jettent dans le découragement, dans la tiédeur : & c'eſt ce qui arrive particuliérement aux naturels vifs, comme me paroît être beaucoup le vôtre : & c'eſt en effet juſtement ce qui vous eſt arrivé. Le reméde, c'eſt de demander promptement à celui qui a ſoin de votre ame, à quoi vous devez vous en tenir : expoſez lui en peu de paroles ce que vous croyez que Dieu demande de vous, & faites exactement ce qu'il vous dira : mais auſſi bornez vous pour le préſent à n'en pas faire davantage, de peur d'entreprendre imprudemment par-deſſus vos forces, & de vous accabler. Vous n'avez pas encore d'âiles pour voler : contentez-vous de marcher à terre ; mais marchez toujours, & répondez aux inſpirations qui vous porteront au-delà de

vos

vos bornes : répondez, dis-je, avec *St. François de Sales :* » Ce n'eſt pas » par infidélité que je ne fais pas cela, » mais pour obéir..... «

LETTRE II.

Sur le détachement du monde.

1691.

IL eſt vrai que vous êtes conduite quelquefois par un chemin aſſez rude, & que ni du côté du monde, ni du côté de la ſanté, ni même du côté de ce que vous entreprenez pour Dieu, vous n'avez pas toute la conſolation qu'on s'imagine. Mais c'eſt un bonheur ineſtimable que les choſes ſoient ainſi : & ce ſeroit un grand malheur qu'elles fuſſent autrement. Convaincue, comme vous l'êtes, qu'il y a une autre vie, où l'on ne peut arriver heureuſement que par la croix, pourriez-vous vous affliger, & pourroit-on s'affliger pour vous de ce que vous en avez une à porter, qui rend votre ſalut éternel d'autant plus ſûr, qu'elle eſt ſouvent plus inviſible & plus peſante ?

Il me ſemble que vous éprouvez quelquefois

quefois un peu l'état d'abandon ſous la main de Dieu, & que vous en parlez comme d'un état utile & déſirable. Vous êtes bien réellement dans l'occaſion de mettre vos penſées en pratique, & toutes les circonſtances qui vous environnent vous y portent éminemment : c'eſt pour vous, encore plus que pour ceux qui marchent aujourd'hui pour la défenſe de la Religion, le tems de remporter des victoires : & il ne tiendra qu'à vous de gagner beaucoup plus dans votre retraite de St. Cyr, qu'on ne gagnera à Mons & dans tous les autres endroits, où il plaira au Roi de porter ſes armes, & à Dieu de les bénir.

Il ne faut pour cela que pratiquer paiſiblement la patience, l'humilité, le détachement, & un peu de cet abandon que vous avez vû ſouvent de loin, & que vous voyez maintenant de plus près.

O que ces grandes occaſions devroient paroître précieuſes ! qu'elles peuvent nous faire faire, en peu de tems, un merveilleux progrès vers Dieu ! & qu'elles peuvent nous ſervir, au moins, à nous pénétrer de notre miſére ! Lorſque par des mouvemens naturels, trop vifs, nous apprenons combien notre cœur eſt

encore vivant à la créature, & combien les sentimens qu'il en a, sont plus forts & plus pressans que ceux de la grace, nous éprouvons alors ce qu'il faut qu'il en coûte pour dire avec une sincère & pleine résignation : *Seigneur, que votre volonté soit faite !*

Cependant, si l'on veut être à Dieu, comme il le demande, il en faut venir jusques-là : il faut qu'il soit le seul Maître, & que toute la tendresse naturelle fasse place à un amour dominant, qui coupe & qui immole tout ce qui n'est pas purement & parfaitement pour Dieu. Bénissez-le donc de ce que dans le secret, entre lui & vous, il vous donne une abondante part à l'amertume du Calice qui nous a sauvés. Agissez toujours avec courage : que votre cœur se fortifie : soutenez la main du Seigneur, lors même qu'il l'appésantit : il n'envoye point de croix, qu'il n'y attache une grande & une éminente grace : ne laissez pas perdre celle qu'il vous a préparée : & pensez souvent, en sa présence, qu'après tout, quelle peine que vous souffriez, vous n'en souffrez pas autant que vous en méritez, autant que Notre Seigneur en a souffert, autant, peut-être, qu'il vous en faut pour gagner le Ciel.

LET-

LETTRE III.

JE ſuis très-perſuadé que Dieu veut que je ſerve de tout mon cœur la perſonne que vous m'avez recommandée. Je ſouhaite ardemment de le faire utilement. J'y penſe ſouvent devant Dieu, & je ne monte jamais à l'Autel ſans l'offrir à Notre Seigneur JESUS-CHRIST. Je me tiens tout-à-fait chargé de ſon ame. J'eſpére que par ſa ferveur & par ſes bonnes œuvres elle trouvera le moyen d'entrer au Royaume éternel de notre Sauveur JESUS-CHRIST, avec une riche abondance de graces & de mérites. J'ai grande envie d'y aller avec elle, & de voir arriver en foule ceux au ſalut deſquels nous aurons contribué. Je vous recommande, Madame, à mon tour, cette perſonne que vous m'avez recommandée : veillez ſoigneuſement à ſon ſalut. Il me ſemble que l'on doit avoir pour elle les ſentimens que *St. Paul* avoit pour *Phébé*, l'excellente femme qui ſervoit l'Egliſe de Corinthe, afin qu'on la reçoive au nom du Seigneur, comme on doit recevoir ceux qui ſont

entiérement consacrés à son service ; qu'elle soit assistée dans tous ses besoins : car elle-même en assiste plusieurs ; & moi en particulier je suis & serai à jamais en lui tout entier à son service.

LETTRE IV.

JE suis tout-à-fait consolé de ce que vous me mandez de la part de cette personne que vous m'avez recommandée. Je n'ai point cru la faute considérable, & je n'en aurois pas écrit légérement, si je l'avois pensé : car je ne pourrois voir une chose semblable sans une profonde douleur. J'espére que cela ne lui arrivera jamais en quelque maniére que ce soit, de propos déliberé. Elle vit à Dieu pour ne jamais mourir. Son zèle, son courage, sa détermination au bien me fait tout espérer. Ne vous lassez point, Madame, de prier & de la porter à une pleine confiance en Dieu. Elle peut aller à tout, & rien ne doit aller au-dessus de ses espérances, étant à un si bon Maître. » J'ai souverainement es-» péré en vous, disoit *David* : ceux qui » espérent en lui ne seront jamais con-» fon-

» fondus. « Que ne fait-on pas quand on a de grandes espérances ? Vous en avez assez d'exemples autour de vous. Que ne devroit-on pas entreprendre quand on en a au-dessus de celles que le monde donne, & qu'elles sont certaines, Dieu & le Paradis ? Quiconque sçait ce que c'est n'a plus de peine à rien, & s'il sent de la peine, il aime cette peine, qui le méne à un si grand bien.

LETTRE V.

PUis que vous le permettez, Madame, & que la personne que vous m'avez adressée veut que je vous confie tout ce que je lui envoye, sans vous rien cacher, ayez la bonté de lui dire que j'ai reçu sa reddition, dont je suis très-content : elle ne doit pas craindre de m'accabler par de pareilles écritures. Je suis par-là aussi informé de sa conscience que si elle m'en entretenoit tous les jours. J'y vois ses dispositions, ses résolutions, ses tentations : & j'espére, avec la grace de Dieu, être par-là mieux en état de m'acquitter de ce qui sera de mon Ministère. Il ne faut point discontinuer cette pratique. Je ne puis vous

dire la joie que j'ai de la voir exacte à ſes pénitences, ſimple, ſoumiſe : je ſçai le bien qui lui en doit revenir. Ce m'eſt un préjugé certain de ce que Dieu fera en elle. Oui, Madame, ſa ſureté ſera dans ſon obéiſſance : j'en ſerai plus chargé : mais j'eſpére que Dieu m'aidera, puiſqu'il m'a fait Prêtre pour cela, & qu'il paroît l'exiger de moi. Je trouve préſentement cette charge auſſi légére que je l'ai enviſagée d'abord peſante & formidable, avant que de connoître les diſpoſitions de cette perſonne. Elle ne doit pas craindre que ce qu'elle m'a marqué ſur ce qu'on pouvoit lui en demander davantage à l'avenir, me retienne. Il eſt bon que je ſçache ſes appréhenſions ſur cet article. Elle veut faire ſes ap... (*il manque ici une phraſe.*) Tout ce qui ſera de ſon devoir, s'en tenir à ce que ſon Guide lui en dira de la part de Dieu : cela me ſuffit. Je répondrai librement, je preſſerai, je gronderai même, s'il le faut, à tems & à contretems, ſelon l'avis de *St. Paul*, quand je le croirai néceſſaire au bien de cette perſonne. J'ai dit la Meſſe aujourd'hui pour elle : j'ai préſenté ſes beſoins. J'eſpére beaucoup pour elle ; & je ne puis m'ô-

n'ôter de l'esprit qu'elle est de celles dont Notre Seigneur a dit, que personne ne lui ravira, & qu'il leur donnera la vie éternelle. Sa détermination contre tout le mal, & pour tout le bien que Dieu voudra d'elle, m'en est une assurance. Je ne crois pas lui avoir marqué de baisser la tête ailleurs que pendant le *Confiteor*; ce n'a pas été mon intention. Je vous prie de lui faire entendre que dans l'état où elle est, elle ne doit jamais avoir de singularité qui choque, si ce n'est dans les devoirs essentiels dont elle est redevable à Dieu & à l'édification publique: alors il faut se singulariser avec le petit nombre des Elus. Je lui conseille de continuer l'austérité dont elle se sert deux fois la semaine, & autant de tems qu'elle m'a marqué avoir accoutumé de la pratiquer, hors le tems des migraines ou autres contre-tems qui rendront cette pénitence impraticable. Je lui enverrai la pratique pour le mois prochain: s'il n'y a pas d'inconvéniens, ayez la bonté de me le faire sçavoir. Je vois dans son Ecrit la guerre que lui fait son orgueil depuis long-tems. Je bénis Dieu qu'elle l'ait présentement en horreur, & qu'elle veuille à son tour l'attaquer vigou-

reuſement & ſans relâche. Car je ſçai que Dieu réſiſte aux ſuperbes, & qu'il ſe communique aux humbles. Son élévation me feroit craindre, ſans ce correctif que la grace met dans ſon cœur. Je ſuis bien content de ce qu'elle m'apprend touchant la premiére partie de la juſtice chrétienne qu'elle pratique : affermiſſez-la bien, Madame, dans l'horreur qu'elle doit avoir du péché : qu'elle ne craigne que ce grand mal : qu'elle le regarde comme l'unique : qu'elle en prévienne les moindres commencemens : qu'elle lave avec ſoin les fautes les plus légéres de la ſemaine dans le Sang de JESUS-CHRIST, le jour de ſa Confeſſion. Elle fera des fautes de fragilité ; mais elle doit éviter les moindres aux dépens de tout, & retrancher toute affection aux vénielles. L'heure venue de la faire avancer, je ne tarderai pas un moment à lui marquer ce qui me paroîtra de ſon devoir. Laiſſons cependant faire le grand Ouvrier : il eſt le maître de la place : il en éloigne l'ennemi : il y mettra un mur & un contre-mur pour la défendre : il y fera fleurir la juſtice & la paix, & l'armera imperceptiblement de toutes les vertus néceſſaires.

LET-

LETTRE VI.

JE ſuis fâché de n'avoir pas ſçu que vous vous appellez *Françoiſe*, avant de dire la Meſſe. Je ſouhaite que vous ayez toute la petiteſſe, le détachement, le renoncement à vous-même, le pur amour dont votre bon Patron vous a donné l'exemple. M..... m'a dit que vous étiez peinée ſur la diſpoſition des eſprits de St. Cyr. Dieu vous aime, & il veut que vous le faſſiez aimer. Vous avez beſoin pour cela de la ſainte yvreſſe de *St. François*, qui ſurpaſſe la ſageſſe des plus éminens Docteurs. Quand eſt-ce que l'amour de Dieu ſera connu & ſenti, au lieu de la crainte ſervile qui défigure la piété!

LETTRE VII.

JE vous renvoye, Madame, l'Ecrit de M. de *Fénélon*; il eſt à merveille pour vous ſervir de pratique pendant ce mois. Vous ne pouvez mieux commencer cette année. Son bon eſprit & ſa

piété lui a fait écrire des choſes admirables pour vous ſur le renoncement que Dieu vous met ſi fort dans le cœur. Quand il vous connoîtroit auſſi-bien que moi, il n'auroit pas mieux traité certains endroits. Quoique je vous connoiſſe plus à fond que lui, je n'aurois jamais pu vous écrire ſi bien & ſi nettement tant de choſes utiles. Jugez par-là du ſecours que vous en pourrez tirer, quand il vous connoîtra un peu davantage. Je ne lui ai point dit ce dont nous ſommes convenus : vous ne m'en aviez point chargé : faites-le vous-même en toute confiance : il n'y a rien à craindre : je vous réponds de lui comme de moi. Voici donc, Madame, votre pratique : renoncez non-ſeulement aux groſſiers intérêts de l'amour-propre, mais encore plus aux ſubtiles adreſſes de la vanité & de la complaiſance, dont M. de *Fénelon* vous dépeint ſi bien les raffinemens les plus imperceptibles ; comprenez bien que Dieu nous a faits ce que nous ſommes à ſa louange, & que la gloire de tout ce que nous faiſons lui doit revenir, & lui renvoyez fidélement, comme au Roi de la gloire, qui s'eſt manifeſté à vous, toutes les louanges

&

& l'encens qu'on vous offre ſans ceſſe, ſans permettre à la vaine complaiſance naturelle de s'en repaître de votre conſentement, bien moins de s'en raſſaſier, quelque juſtes & innocentes que vous paroiſſent les occaſions qui s'en préſentent. Regardez tout ce que vous avez comme un bien prêté dont vous n'avez que l'uſage, & dont toute la gloire doit retourner journellement au ſouverain Monarque & Bienfaiteur, qui va régner avec plus de gloire & d'autorité que jamais ſur votre cœur. Uſez très-ſobrement des choſes les plus néceſſaires & les plus innocentes de votre état : fidéle à Dieu, quand vous verrez clairement le point de la juſte meſure : docile & humble à vous éclaircir, quand vous aurez des fondemens de douter ſur quelques-unes, ſoit par rapport aux choſes dont vous doutez, ſoit par rapport à l'attache que vous y avez. Etudiez ſouvent quelque article de ce qu'on vous a écrit ſur le renoncement. Vous offrir à Dieu fréquemment pour le pratiquer dans toute l'étendue de ſes deſſeins : être fidéle dans les occaſions à quitter ce que vous connoiſſez devoir être retranché du cœur : demander, eſpérer & attendre ſans trouble le pro-

grès que la grace vous fera faire dans cette vertu : communier un jour extraordinaire pour l'obtenir de Dieu : voilà votre pratique pour ce mois.

LETTRE VIII.

Sur l'abattement de l'Ame

J'Avoue que ce que l'on me mande de l'augmentation de votre foibleſſe, qui ne vous permet preſque pas de vous appliquer à rien, & qui vous mit Mardi hors d'état d'entendre la Meſſe, m'a donné d'abord une vraie inquiétude. Mais la paix & la tranquillité, où vous paroiſſez être dans cet état d'épuiſement, étant une marque du bon uſage que vous en faites, je me ſens tout conſolé de pouvoir croire que vous êtes auſſi agréable à Dieu, en ne faiſant rien par incapacité d'agir, que vous le ſeriez, en faiſant mille bonnes choſes par impreſſion de zèle. Après tout, que nous importe ici-bas de travailler, ou de ceſſer de travailler, pourvû que la divine volonté s'accompliſſe en vous ſans l'agrément de la nôtre ? Ne penſons qu'à vouloir ce que Dieu veut, & portons avec humilité l'humi-

miliation qui eſt attachée à un abattement, cauſé, ſelon toutes les apparences, par une trop grande ſenſibilité naturelle. Souvent l'eſprit contribue beaucoup à accabler la chair; & comme le Saint Eſprit nous apprend que le corps, qui ſe corrompt, appeſantit l'ame, auſſi voyons-nous par expérience que l'ame, qui par vertu ſe fait violence, jette le corps dans l'épuiſement. Pour lors il faut ſe voir défaillir avec une ſainte complaiſance pour les ordres de celui qui eſt le maître de la ſanté & de la vie: on avance plus en peu de jours par cette route d'acquieſcement & de ſoumiſſion, qu'on ne feroit en bien du tems par les meilleures actions qu'on peut faire de ſon choix.

Il ne faut point ſouhaiter avec empreſſement de ſortir de cette inaction, un moment plutôt que Dieu ne voudra, ni s'affliger de l'impuiſſance où l'on ſe trouve de faire ſes fonctions & ſes priéres accoutumées. Il ſuffit de ſe tenir doucement en la préſence de Dieu pour l'adorer, pour le goûter, pour conſentir à notre totale deſtruction, quand il lui plaira, d'être ravi dans la partie ſupérieure de notre ame, d'avoir moins de vi-

vivacité pour les choſes les plus agréables de la vie, & de n'être preſque pas touché de ce qui dans un autre tems feroit un plaiſir bien ſenſible à notre amour-propre. Voilà ce qui m'eſt tombé dans l'eſprit : mais ſi vous écoutez Dieu, pour peu qu'il vous parle, la moindre de ſes paroles intérieures vous ſera infiniment plus utile : ouvrez-lui bien votre cœur, & ne déſirez que lui : vous y trouverez toutes choſes.

LETTRE IX.

Sur le renoncement à ſoi-même.

A Juger des choſes humainement, on devroit vous eſtimer heureuſe d'aller rejoindre l'homme, dont la ſéparation vous avoit ſi ſenſiblement affligée. Mais, ſelon l'eſprit de l'Evangile, les jours d'affliction ſont meilleurs que les jours de joye : & il faut plus de vertu pour bien uſer des conſolations humaines, que pour ſupporter les peines & les ſouffrances. Je prie Notre Seigneur qu'il ſoit toujours en tout tems le Maître abſolu de votre cœur : & je le bénirai ſur-tout lorſque je verrai qu'il prendra

dra ſoin de vous marquer au coin de ſa Croix : c'eſt le caractère des Elus.

Jouïſſez, Madame, de la ſolitude que Dieu vous a faite : quand on la trouve au milieu des plaiſirs du monde, on peut, on doit croire que c'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'Auteur. Je ſouhaite qu'il vous parle ſouvent au cœur, & que vous lui répondiez comme il le déſire. La peine que vous avez de votre diſſipation, vous empêchera d'y tomber par inclination. Marcher au dedans avec Dieu, & autant que Dieu le veut, c'eſt l'état d'une ame toujours intérieure & recueillie. Le recueillement ne conſiſte pas à ſe retirer de tout, mais à être avec Dieu par-tout où il veut quand la Providence nous y engage. Je ſuis bien content que vous vous poſſédiez un peu davantage, & que vous vous laiſſiez moins aller à la vivacité. Courage, Madame, cette voye vous conduira à la perfection.

LETTRE X.

Sur les Viſites & les Audiences.

LOrs que vous ne pouvez éviter les viſites, tâchez d'adoucir votre cœur pour

pour les recevoir plus tranquillement dans l'ordre de Dieu, comme une croix qui vous sanctifie, & qui soulage les autres, en vous faisant souffrir. On dit d'un grand Serviteur de Dieu de ce siécle, que sur la fin de sa vie, sa charité étant arrivée à son comble, il se regardoit comme une victime dévouée à l'utilité publique, qu'il se livroit dans cet esprit avec complaisance à tout le monde, & que ne faisant mauvais visage à personne, il se faisoit l'esclave volontaire de chacun pour l'amour de celui qui, étant le Maître absolu de tous, s'est fait le serviteur de tous. C'est ce Maître, dont nous apprenons dans l'Evangile, qu'étant pressé par une foule de Peuple qui s'approchoit à l'envi de sa Personne sacrée, souffroit avec tant de bonté les empressemens indiscrets de ce pauvre Peuple, & qui disoit : *Je sens qu'il est sorti de moi une vertu secrette qui porte avec elle la guérison.*

Une personne bien Chrétienne, qui recevroit avec un visage serein & un cœur tranquille tous ceux qui viendroient la chercher pour leurs intérêts, pratiqueroit une vertu qui guériroit l'esprit de bien des gens, & qui, en les édifiant, les consoleroit dans leurs maux, du

du moins par la bonté extérieure avec laquelle on paroîtroit y entrer en les écoutant. Un malheureux eſt à demi guéri quand on l'écoute : & on eſt trop heureux quand on peut faire plaiſir à un cœur qui ſouffre.

LETTRE XI.

Sur la Priére.

1699.

JE me reproche, Madame, d'avoir été trop long-tems ſans écrire à ma ſœur R...*, ma très-chère fille en N. Seigneur, pour laquelle je me ſens de plus en plus un zéle ardent. Elle ſe purifie dans les peines & dans les croix de ſon état : c'eſt, ce me ſemble, le myſtère de Dieu ſur elle : il la perfectionne par les croix & les dégoûts qu'il lui fait trouver dans un état qui n'attacheroit que trop une ame mondaine & ambitieuſe, & qui ſeroit un très-grand piége, ſi elle en étoit

eny-

* Quand M. de *Chartres* avoit quelque choſe de ſecret à écrire à Mad. de *Maintenon*, il lui écrivoit ſous un nom ſuppoſé : telle eſt cette Lettre addreſſée *à ma Sœur R.* parce qu'il y eſt parlé du devoir conjugal.

enyvrée. Je n'ai jamais pu me résoudre de partir pour ma visite que je dois commencer Lundi, sans lui écrire quelque chose sur ses derniéres redditions : elle aura à l'avenir plus souvent de mes Lettres : je scai qu'elle veut que tout passe par vous. J'ai observé dans ses deux derniers Ecrits que sa peine journaliére regarde sa prière : j'ai peur que la pensée où elle est, qu'elle s'acquitte mal de cette pratique, ne se tourne en tentation, & que croyant y perdre tout son temps, elle n'y trouve pas cette sainte joie & cette confiance qui fait approcher de Dieu avec ferveur & avec cette faim salutaire des choses spirituelles qui en chasse les dégoûts & l'abattement. Je puis l'assurer que, malgré toutes ses distractions, elle prie que Dieu l'écoute, & qu'elle s'avance. J'en ai des preuves suffisantes : désirer de prier, c'est prier : craindre de prier mal, s'humilier de sa dissipation, & de sa froideur, c'est prier : demander l'esprit de priéres, c'est une bonne priére : aller à la priére malgré son dégoût & ses distractions, c'est prier. *David* étoit quelquefois réduit à cette maniére de prier : *J'ai désiré de désirer, Seigneur, vos justifications en tout tems.* Consultez Dieu

Dieu en toutes ſes actions, les offrir, les rapporter à Dieu, c'eſt prier : écouter Dieu au-dedans de ſoi, cacher dans ſon cœur ſes paroles ſaintes qui renouvellent & fortifient, s'en entretenir intérieurement au milieu du monde pour ne point offenſer Dieu, c'eſt une excellente priére : dire à Dieu dans ſon indigence ces paroles du Prophéte : *Abaiſſez, Seigneur, votre oreille & exaucez moi, parce que je ſuis pauvre & dans le beſoin*, c'eſt prier, malgré la ſéchereſſe & l'impuiſſance de ſon cœur. Vivre de la Foi, de l'Eſpérance, & de la Charité, c'eſt prier : & les Juſtes, qui ont toujours au fond du cœur les déſirs que ces vertus inſpirent, prient ſans diſcontinuation. Ce qui trompe notre chère fille, c'eſt qu'elle ne diſtingue pas aſſez les différens fruits de l'Oraiſon. St. *Thomas* dit qu'il y en a trois : le premier, c'eſt de mériter la vie éternelle ; le ſecond, d'obtenir les autres biens qu'on demande ; le troiſiéme, eſt un certain raſſaſiement ſpirituel, qui conſole, qui ſoutient, qui fait oublier les choſes terreſtres & goûter la préſence de Dieu. Il eſt vrai que les diſtractions ſont un obſtacle à ce dernier effet de la priére : mais elles n'empêchent

pêchent point les deux premiers, à moins qu'elles ne deviennent volontaires.

J'exhorte donc ma très-chère fille, à ne point s'abattre par les inégalités qu'elle trouve tous les jours dans ses Oraisons : Dieu assurément n'a pas détourné sa miséricorde, ni l'esprit de priére de sa servante : son encens monte jusqu'au Trône du Tout-puissant, sa priére n'est jamais sans mérite, ni sans impétration, quoiqu'elle soit souvent sans ce rassasiement dont parle *St. Thomas*. La volonté de prier, & l'attention qui a donné commencement à la priére, est censée persévérante, malgré les distractions, tant qu'elle n'est pas retractée. Le tems manque à ma Sœur *R*.... les œuvres de son état la partagent : les affaires l'occupent, la rempliſſent, & la suivent partout : mais elles sont de Dieu & pour Dieu. Dieu écoute la préparation de son cœur, & selon la parole de *David*, le Légiſlateur, qui lui a prescrit les nécessités & les loix de sa vocation, lui donnera sa bénédiction : elle ira de vertus en vertus : elle verra le Dieu des Dieux en Sion. *St. Auguſtin* écrit à une Dame, nommée *Proba*, que les Solitaires d'Egypte faisoient de fréquentes priéres, mais courtes, & comme

me des oraiſons jaculatoires, de peur que le goût de prier, & l'attention ne s'affoiblît, ou ne s'évanouît par la laſſitude des longues priéres : d'où il conclut, qu'on ne doit pas forcer ſa priére pour la faire longue, quand la longueur y fait trop d'obſtacles ; & qu'on y doit perſévérer plus long-tems, quand la bonne volonté & l'attention ſe ſoutiennent avec plus de perſévérance. Cette maxime peut aider ma chère fille à ſe déterminer franchement, ſelon ſon tems & ſes différentes diſpoſitions : elle peut ſuppléer, par de courtes priéres & par des retours fréquens vers Dieu, au tems que les affaires, ou ſa langueur lui auroient dérobé. Je lui conſeille d'uſer ſouvent intérieurement des demandes du *Pater* : c'eſt la priére par excellence : elle renferme tout ce que l'on peut demander : nous la répétons ſans ceſſe dans notre Office : & toute bonne priére, dit *St. Auguſtin*, ſe réduit toujours à quelque demande de l'Oraiſon Dominicale.

Je prie pour ma chère fille plus inſtamment que jamais : je demande à Dieu qu'elle ne ſuccombe pas dans les occaſions pénibles qu'elle m'a marquées dans une de ſes redditions : c'eſt une grande pureté de préſerver celui qui lui eſt confié,

fié, des impuretés & des scandales où il pourroit tomber: c'est en même tems un acte de patience, de soumission, de justice & de charité: je regarde comme une merveille de la grace, que Dieu lui ait donné l'amour de la vertu des épouses de JESUS-CHRIST, dont elle devoit être la mére: j'espére qu'elle participera à leurs prérogatives, à cause de la préparation de son cœur. Il faut cependant, malgré cette inclination, rentrer dans la sujétion que sa vocation lui prescrit: il faut servir d'azile à un homme foible, qui se perdroit sans cela: il faut qu'elle l'aide à marcher, comme *Elisabeth* & *Zacharie*, dans toutes les justifications du Seigneur. Quelle grace d'être l'instrument des conseils de Dieu, & de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font sans mérite, ou par passion! Une ame juste se purifie dans les états que Dieu a sanctifiés: bien-tôt elle sera comme les Anges du Ciel: là cesseront les sujétions de la vie présente: ma Sœur *R*... n'aura plus qu'à suivre l'Agneau par-tout où il ira.

LET-

LETTRE XII.

Sur les distractions dans la Priére.

VOtre état est bon : aimez l'amour ; chassez la crainte servile : & la crainte filiale demeure avec la charité : vous vous servirez de la crainte de l'Enfer au besoin, lorsque les grandes tentations le demanderont.

Il faut que je réponde à l'article de vos distractions. Il est vrai qu'il n'y a pas un moment de perdu au tems de la priére, & qu'elle ne doit être remplie que des desirs du Ciel, & des actes fervens de toutes les vertus, pour répondre au torrent des bienfaits de Dieu, à l'obligation que nous avons de le louer sans cesse, & pour satisfaire aux besoins immenses & journaliers de notre ame & de notre corps. Je comprens, Madame, qu'une de vos plus sensibles peines, c'est l'instabilité de vos pensées, la volubilité de votre imagination, & l'accablement nouveau de vos affaires qui viennent vous troubler dans les momens que vous les voulez éloigner. Mais sçachez que l'intention sincére de prier,

prier, lorſque vous vous mettez effectivement en état de le faire, ſoit mentalement, ſoit vocalement, eſt une eſpéce d'attention continuelle qui ne ceſſe point d'être une vraie priére, par les diſtractions involontaires L'intention de prier ſubſiſte, tant qu'elle n'eſt pas révoquée, ou par une intention contraire, ou par des diſtractions volontaires, ou par d'autres actes contraires à la priére. Il eſt vrai que l'attention actuelle de l'eſprit & de l'élévation continuelle du cœur à Dieu, ou aux choſes de Dieu, eſt la priére parfaite, & qu'il faut la deſirer. Mais l'intention de prier, jointe aux ſoins d'éloigner toutes les penſées contraires quand on s'en aperçoit, & la fidélité à demeurer en la préſence de Dieu au lieu de l'oraiſon quand on fait ce qu'on peut pour s'unir à Dieu, & qu'on rejette toute autre ſorte d'occupation contraire, juſqu'à ce que le tems, deſtiné à la priére, ſoit accompli, c'eſt une eſpèce d'attention moins parfaite, mais qui ſuffit. Quoiqu'il faille tendre à l'attention actuelle, qui eſt la plus parfaite, il eſt conſtant néanmoins que l'imbécillité de la vie préſente ne nous permet pas d'eſpérer une ſi forte application à Dieu, que rien ne l'interrompe, & ne la traverſe. Pendant

ces

ces intervalles de distractions involontaires & pénibles, on prie encore, parce que l'intention, la volonté, & l'attention de la premiére espéce, que les Théologiens appellent *virtuelle*, subsiste toujours, puisqu'en vertu de cette premiére intention, on demeure immobile dans ce qu'on fait, sans s'en détourner volontairement. Cette premiére & forte attention fait rentrer souvent l'ame dans son divin commerce avec Dieu, la fait gémir dans son instabilité, & rentrer dans ses premiéres méditations, dans ses affections, & lui redonne souvent une nouvelle force contre toutes les importunités, & l'enflamme des plus vifs mouvemens de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, &c. Les foiblesses même, où la malheureuse nécessité de notre exil présent nous fait tomber malgré nous, fournissent souvent à notre ame un nouveau sujet de gémissement & de souffrance; & ce déplaisir sensible de nous voir séparés de Dieu contre notre gré, est une oraison fort agréable à Dieu par les actes d'humilité & de soumission, qu'il nous fait pratiquer.

Cessez donc, Madame, de regarder le tems comme perdu: vous ne laisserez pas de prier véritablement, de fraper conti-

nuellement à la porte du Pére de miséricorde. Tant que vous ne consentirez pas à ces distractions, l'entrainement involontaire de votre imagination, ni l'égarement de vos pensées n'interrompront point le mérite de votre oraison : elle sera toujours un sacrifice de louange, tant que vous ne révoquerez point votre premiére intention, ou que vous ne tomberez point dans ces négligences, dans ces immodesties si grandes, qu'elles équivalent une rénonciation formelle, une indolence, ou un mépris, ou un dégout marqués, tels que celui de vos courtisans, que vous voyez tous les jours dans la chapelle de Versailles : ils perdent l'intention, qu'ils ont peut-être eue de prier, par leur immodestie grossiére, par la liberté de parler & de regarder dans le tems de la Messe: & ils profanent le lieu saint, & changent en offense de Dieu & en scandale le sacrifice de propitiation.

Je vous dirai encore plus pour votre consolation, puisque Dieu vous a bien élevée par sa grace au-dessus de l'intelligence de ceux dont je vai parler, & qu'il vous a donné une charité plus vive & plus agissante.

Les Chrétiens simples, mais fidèles & inno-

innocens, qui vont à l'égliſe avec une foi humble & avec l'amour de nos myſtéres, qui ſe tiennent en la préſence de Dieu avec reſpect, qui s'uniſſent aux Miniſtres de l'Egliſe dans l'action de la Meſſe, qui adorent à leur maniére la majeſté cachée de Dieu, qui regardent nos cérémonies avec Réligion, qui aiment & révérent les vérités impénétrables qu'elles repréſentent, qui diſent leur Chapelet dans une langue qu'ils n'entendent pas, pour demander à Dieu leurs beſoins, le louer, le remercier de ſes bienfaits, qui chaſſent avec ſoin les diſtractions: ces gens-là, dont le cœur n'eſt diſtrait par aucune paſſion mondaine, font une priére d'autant plus à eſtimer, qu'elle eſt plus humble, plus modeſte, plus ſévère & plus facile à continuer.

Je reviens, Madame, à ce qui vous regarde. Vos diſtractions ne détruiſent point votre méditation, quoiqu'il faille en gémir, & par-là en faire un ſujet de priére. Faites ce que *St. Auguſtin* ſuggère, lorſque vous ſerez le plus accablée de penſées étrangères: tenez-vous devant Dieu comme un pauvre, comme un mendiant, accablé de beſoins: ſoupirez, gémiſſez comme lui: levez les yeux de votre cœur à Dieu: il acceptera votre bonne volonté,

té, & entendra merveilleuſement cette priére. *St. Ambroiſe* ne condamne que les diſtractions du cœur attaché au monde par les ardeurs de la vanité, de la volupté, de la cupidité : elles ſont incompatibles avec la priére : car elles naiſſent des paſſions qui font les diſtractions volontaires & les ſéparations funeſtes de l'ame avec Dieu. Heureuſes les ames que Dieu a prévenues par ſa grace, & en qui il laiſſe l'amour des choſes céleſtes ! heureuſe celle qui recommence, à tout moment, un commerce ſecret avec lui, lors même qu'elle ne penſe pas à lui !

Souvenez vous, Madame, que ſelon le langage unanime des Saints Péres, une bonne vie & l'abondance des bonnes œuvres eſt une admirable & continuelle priére qui parvient toujours aux oreilles de Dieu. Penſer à Dieu, agir pour lui, c'eſt prier. Une courte invocation ſuffit pour ſatisfaire à votre dévotion pour la Ste. Vierge : vous la pouvez réïtérer tous les jours en un moment. Dans vos beſoins particuliers, adreſſez vous aux Saints : l'Egliſe les invoque tous les jours ; c'eſt la pratique ancienne de tous les Chrétiens : les Saints dans l'Apocalypſe préſentent à l'Agneau le parfum des priéres des fidéles : ils ne ſont

pas

pas vrais Médiateurs, mais nos interceſſeurs auprès de notre unique Médiateur. Voici ce qu'en a défini le Concile de Trente : *Les Saints qui régnent avec J. C., offrent à Dieu leurs priéres pour les hommes : il eſt bon & utile de les invoquer d'une maniére ſuppliante, & de recourir à leur ſecours pour nous obtenir de Dieu ſes bienfaits par ſon fils notre Rédempteur.*

Vous faites bien d'abandonner à Dieu la maniére de votre mort : mais demandez lui avec l'Egliſe, & ſouvent & inſtamment, qu'elle ne ſoit pas imprévue, & la perſévérance finale dans ſa grace & dans ſon amour : c'eſt le don par excellence : le Concile de Trente l'appelle le *grand don*, & celui qui diſtingue les élus des reprouvés.

Vous avez les dévotions de l'Egliſe, les particuliéres ſont ſouvent mêlées de beaucoup d'abus : les plus réguliéres ne ſont pas néceſſaires, ni commandées dès qu'elles ſont particuliéres : on fait à St. Sulpice certaines choſes qui ne ſe pratiquent pas à St. Lazare : St. Cyr a des uſages que les Carmelites n'ont point. Mais il faut approuver dans les autres ce qui eſt bon & louable, & y participer par l'union de la charité, ſelon cette parole

de *St. Auguſtin* : *J'ai part, par la ſocieté de mon amour, à ce qui vous appartient en propre par votre travail.*

Quant à votre Purgatoire, il ſera abrégé par vos pénitences ſacramentales, par les ſouffrances de votre état, par les ſatisfactions de J. C. que vous offrirez à Dieu, & peut-être par de longues infirmités, jointes à vos bonnes œuvres. Le ſaint Concile de Trente définit ſur les Indulgences, que la puiſſance de les accorder a été donnée à l'Egliſe par J. C., & que l'uſage en eſt ſalutaire : il ajoute, que cet uſage doit être retenu avec modération, de peur que la Diſcipline Eccléſiaſtique ne ſoit énervée par une exceſſive facilité. Contentez vous de gagner celles que l'Egliſe vous accorde, ſans mépriſer celles qui ſont données aux lieux particuliers. Mais faites plus de cas de la contrition & de la bonne vie, ſans quoi les Indulgences ſont inutiles ; laiſſez faire les bonnes ames qui ſont autour de vous : elles ne peuvent avoir vos pratiques : & vous ne pouvez avoir les leurs : le ſervice de l'Egliſe, de l'Etat, du Roi, de St. Cyr, certaines grandes œuvres que vous ſeule pouvez faire, voilà, Madame, votre dévotion : ne prenez jamais le change : que vos amies

en

en ſuivent d'autres : c'eſt leur partage n'y entrez pas.

Vos filles ſont eſtimables de porter un reſpect extérieur, juſques dans les moindres choſes, au lieu conſacré particuliérement au Sacrifice, & ſanctifié par la préſence même de Dieu en l'Euchariſtie : vous ferez bien de les maintenir dans ce reſpect. Mais il vous eſt ſans doute permis d'y faire ce que vous y avez fait juſqu'à préſent en eſprit de confiance : je vous conſeille cependant de prendre votre bouillon, à la porte de votre tribune, ou derriére votre rideau, afin que les foibles en ſoient plus édifiés.

Je ſuis ravie de vous voir épriſe de cette vive & ſenſible dévotion pour J. C. Rien, en toute la Religion, ne lui eſt comparable : J. C. eſt le commencement & la fin, l'alpha & l'omega de notre ſalut : il n'y a que lui ſous le Ciel, au nom duquel nous devions être ſauvés. Ouvrez tous les jours ce grand livre : ſa doctrine, ſa vie, ſes myſtéres ſont des abîmes, où les petits trouvent des appuis ſalutaires pour marcher, & les géans, des profondeurs qu'il faut admirer & reſpecter. Un bon enfant, comme vous, doit ſçavoir à merveille le Teſtament de

ſon Pére, l'exécuter fidélement & n'omettre aucune de ſes volontés, ni par négligence, ni par oubli: reliſez le tous les jours: c'eſt-là votre grace & votre attrait. N'en doutez pas, Madame. Laiſſez à *Samuel* & à *Heli* de coucher dans le Temple; pour vous, contentez vous de le viſiter: ſortez-en plus forte & plus animée pour le travail: gagnez à Dieu beaucoup d'ames: ſoutenez les gens de bien, & animez les tiédes: conſolez les pauvres & les affligés: défendez la vérité, autant que vous la connoiſſez: oppoſez vous aux méchans. Vous ſerez grande devant lui, ſi vous devenez petite pour lui. Je vous vois déja croître en humilité: ayez courage: vous irez plus loin.

Il vous conduira à la perfection: il achévera en vous ce qu'il a commencé: & vous ſerez, avant votre mort, une Chrétienne forte, courageuſe, riche en bonnes œuvres. Vous avez beaucoup de foi & de ſimplicité dans la foi, mais il faut qu'elle croiſſe encore: la défenſe, que vous lui prêtez contre les nouveautés, la fera croître conſidérablement. Conſidérez, pour réprimer les penſées d'orgueil qui naiſſent de votre état, conſidérez,

rez, que vous n'êtes que ce que vous êtes devant Dieu, que de vous-même vous êtes moins que rien, puiſque devant cette Majeſté toutes les créatures enſemble ſont comme ſi elles n'étoient pas.

Ménagez votre ſanté, Madame : vous en avez beſoin : elle eſt plus délicate que jamais : &, quoique vous ſoyez, dites-vous bien aiſe d'être flatée ſur cela, je ne crains point de vous le dire inſtamment, ménagez vous : obéiſſez aveuglément. Voyez comme je compte ſur votre obéiſſance : je vous dis en termes d'autorité tout ce qui me vient dans l'eſprit pour votre ſanctification. Je vous preſcris des pratiques, qui paroîtroient à d'autres qu'à vous dégénérer en formules, en petiteſſes, & en détails trop précis : mais l'*obéiſſance vous vaut mieux que le ſacrifice* : & j'aime mieux vous conduire ſûrement & ſimplement, que de vous écrire de beaux diſcours.

LETTRE XIII.

Sur les tentations de l'orgueil.

GArdez vous bien, Madame, de laiſſer les choſes bonnes ou innocentes, à cauſe des retours importuns de complaiſance dont vous vous ſentirez attaquée: ne ſupprimez jamais, par exemple, une lettre utile que vous avez écrite à bonne intention, par égard pour la ſociété. N'interrompez jamais un diſcours commencé, quand il eſt innocent en lui-même: ne vous abſtenez pas même d'en commencer quelqu'un par la ſeule néceſſité de la ſocieté, quoique vous prévoyiez les attaques de votre ennemi. Il ſeroit bien content, s'il pouvoit au moins vous rendre inquiéte, gênée, ſcrupuleuſe, incommode, dure à ceux que Dieu veut ſanctifier & ſoûtenir par vous dans des choſes innocentes. Il ſeroit fort ſatisfait de ſes artifices: car nous n'ignorons pas ſes penſées, diſoit *St. Paul*: & il lui importe peu, que ce ſoit par le vice ou par les vertus, pourvu qu'il nous jette dans quelque excès, & qu'il

qu'il nous rende le ſervice de Dieu odieux, ou impraticable, dans l'état que la Providence nous a choiſi. C'eſt pour cela, qu'il ſe transforme quelquefois en Ange de lumiére ; il nous préſente beaucoup plus de bien à faire, que Dieu n'en veut, & que notre vocation n'en demande. Mépriſez le, Madame : c'eſt tout ce qu'il mérite. Reliſez vos lettres : il peut y avoir des fautes : l'on y peut trouver à ajoûter, où à retrancher : écrivez les avec eſprit, ſelon les talens que Dieu vous a donnés, mais ſans ſatisfaction : ce n'eſt pas là, ce me ſemble, votre vice. Parlez innocemment, librement, ſpirituellement : votre état le demande : je vous dirois autre choſe, ſi vous étiez dans une autre vocation. Mais je ne crois pas me tromper : & j'eſpère qu'en mépriſant le démon de la vanité qui vous attaque, ſans rien laiſſer des choſes, qui ſe préſentent à faire, à dire, ou à écrire, par égard pour ſes importunités, vous deviendrez plus libre & plus forte contre lui, que par les retranchemens que vous me propoſez. Encore une fois, Madame, moquez vous de lui : qu'il régne ſur les orgueilleux ; il en eſt le Roi, comme dit *Job*. Pour vous, vous ſerez

ſous un meilleur Maître, vous ſerez humble au milieu de toutes les attaques du tentateur, vous ſentirez les retours des complaiſances, vous n'y conſentirez pas, ou du moins vous n'y donnerez pas une volonté pleine & entiére. Vous ſerez quelquefois ſurpriſe, mais jamais entiérement livrée. N. S. ne diſoit pas, Prenez garde de ſentir de la vanité dans vos bonnes œuvres: il connoiſſoit trop l'artifice de nos ennemis & les tentations humaines des enfans d'*Adam*: mais, *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardé: autrement vous n'en recevrez point la récompenſe de votre Pére qui eſt dans le Ciel.* Quand vous apercevrez les complimens de l'orgueil, repouſſez-les doucement, en diſant, non, ſelon l'avis de *St. François de Sales.* Un grand Saint, étant un jour en Chaire, fut ſaiſi d'une violente complaiſance de vanité, & en même tems fut frappé d'une penſée, que l'ennemi apparemment ſuggéroit, de deſcendre de Chaire: mais il connut l'artifice, & lui répondit, *Je ne ſuis point monté pour l'amour de toi, je ne deſcendrai point.* Vous ſentez préſentement les violentes attaques de l'orgueil, parce que vous n'y conſentez plus, com-

comme vous le faisiez autrefois : cet orgueil même vous humilie, & vous sentez mieux le besoin continuel que vous avez de la grace. Je me réjouirai de ce bon effet : & je vous dirai ce qui fut répondu à un grand Apôtre, qui demandoit avec instance d'être délivré d'une tentation que Dieu permettoit, de peur, comme il le dit lui-même, que la grandeur de ses révélations ne lui causât de l'orgueil : ayant prié plusieurs fois le Seigneur, afin que cet Ange de *Satan* se retirât de lui, il lui fut répondu, *Ma grace vous suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* Ne vous découragez donc point : j'espère que la tentation même servira à votre avancement.

Le silence n'est par pour vous : faites voir que la vertu est gaye, libre, innocente dans ses discours, & ingénieuse à louer Dieu & à édifier le prochain. Oui, Madame, vous avez reçu le St. Esprit : n'en doutez pas, il aidera votre foiblesse, & vous conduira à la perfection : il vous rendra parfaitement humble, charitable, pieuse : vous vous trouverez, dans un an, bien différente de ce que vous êtes. Croyez-vous que l'ouvrage de J. C ne s'achévera pas en vous ? L'ouvrage des hom-

hommes se finit tous les jours : les œuvres du Démon, dit *Tertullien*, s'accomplissent : & vous n'espéreriez pas que le grand ouvrier, qui est en vous, mettra la derniére main à ce qu'il a commencé ? Je vous conseille fort de vous présenter & de vous offrir à lui, & que ce soit là une de vos grandes dispositions en tout, principalement à l'Oraison, à la Communion, au saint Sacrifice, humblement recueillie, pleine de confiance ; laissez vous polir, purifier, perfectionner, selon les mouvemens du St. Esprit. C'est trop de quatre heures de priéres de suite avec ce qui suit l'après-midi. Contentez vous, les jours de Communion, de vous préparer par votre méditation du matin, & de la Messe où vous communiez, & d'une autre pour action de grace.

Je reviens à vous dire, que vous ne devez pas prendre sur le repos nécessaire à votre santé, ni sur la tranquillité de votre ame. Me m'épargnez jamais, Madame : vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, que de me mettre en œuvre pour votre service : je ne puis vous dire combien votre salut m'est précieux, combien je me sens chargé de votre ame,

avec

avec quelle liberté je prétens vous dire tout ce qui vous regarde. Je vous assure, que, quoique je ne sois pas Apôtre, (ce qui m'afflige beaucoup) devant être leur successeur, je sens cependant que je donnerois ma vie pour votre sanctification : jugez, après cela, si j'y plaindrois mon tems.

LETTRE XIV.

Conseils particuliers.

QUand vous craindrez de faire vos Confessions par coutume, vous vous précautionnerez par un recueillement particulier. Rien n'est plus utile que la fréquente revue de nous-mêmes. L'amour de J. C. crucifié m'est une preuve certaine du progrès de votre foi. Il vaut mieux prier, que lire, au tems d'Offices dans l'Eglise : si on lit pendant la Messe, ce doit être en priant. Laissez tourner votre cœur librement à l'action de graces : Dieu en demande beaucoup de vous. Que les douceurs de la piété vous fortifient, pour en soûtenir les amertumes ! J'ai été ravi de voir la maniére dont

dont vous avez reçu le refus du petit Gouvernement (*de Niort pour M. de Villette.*) Quand vous vous sentirez attirée au dedans, & occupée de quelque besoin particulier, ou pénétrée de quelque mystère, laissez votre méditation ordinaire. L'amour pour la pauvreté est excellente : tâchez de vous retrancher pour les pauvres ce que vous pourrez. J'approuve très-fort votre occupation de la mort. elle s'avance vers vous : rien n'est si sage que de vous y préparer. Votre fidélité à recourir à Dieu dans l'amertume, & à soutenir les renversemens & les contradictions, fera votre salut : comptez que vous en aurez plus besoin que jamais, à mesure que vous approcherez de la mort. Chassez loin de vous toute aigreur d'esprit dans la tristesse : retenez vos jugemens, vos résolutions, & vos paroles.

La sensibilité pour les pauvres, & ce que vous marquez en un endroit de votre oblation à Dieu pour partager leur misére dans toute son étendue, vous reconnoissant coupable des péchés qui ont attiré sur eux sa colére, est une pratique excellente à continuer en ce tems. Votre disposition par rapport aux Confes-

feſſeurs pour être ſoutenue par eux, & le reſpect que vous avez pour leur Miniſtère, viennent d'en-haut. C'eſt un grand ſecret pour éviter bien des péchés, au tems de la triſteſſe, que le ſilence, la lecture, & la priére.

Que je ſuis aiſe, quand vous me dites, que vous faites tout triſtement, mais que vous ne deſirez que Dieu, malgré toutes vos miſéres! Vous ne travaillez pas inutilement, depuis le tems que vous marquez: vous voyez mieux que jamais vos défauts: le deſir de les vaincre eſt grand & ſincère: travaillez y avec confiance, & avec courage: retenez vos jugemens dans vos triſteſſes & dans vos peines: détournez vous auſſi-tôt, & allez à Dieu, qui ne manquera pas de vous fortifier. Gardez vous de vous former à ceux qui vous conduiſent à Dieu: il vaudroit mieux les quitter & en prendre d'autres: la confiance eſt nulle, ſi elle n'eſt ſans bornes: autant qu'il m'eſt donné de vous connoitre, vous avez un très-grand beſoin d'une conduite ſimple, cordiale, & ſoumiſe: ne changez jamais cette conduite, quand vous changerez de conducteur. Il n'y a rien en mon pouvoir, que je ne vouluſſe faire pour votre

tre satisfaction, & pour vous procurer la paix & la consolation du St. Esprit : c'est le fond de mon cœur : mon zéle ne finira, s'il plait à Dieu, jamais : il se fera un bonheur du votre, & je le porterai dans l'éternité.

Dieu vous pardonnera votre vivacité : mais ne vous pardonnez jamais le dépit, l'inégalité, la vanité, les jugemens peu favorables, les paroles contre la charité, l'impatience volontaire. Si vous aviez fait tort à votre prochain en quelque discours, réparez le toujours, demandez-en pardon à Dieu, & vous en confessez. Dieu ne retirera pas sa miséricorde de dessus vous, si vous ne vous retirez pas de la priére. O que votre état en a besoin ! vous ne monterez pas au sommet de la sainte Montagne, sans l'effort de vos priéres. Vos redditions sont très-bien : je n'y vois rien à ajoûter. Courage, efforcez vous d'entrer par la porte étroite : peu y entrent : *il est plus aisé à un chameau* &c. je frémis à ces paroles : si l'homme les avoit prononcées, je les croirois hyperboliques : mais c'est Dieu, qui n'exagére jamais.

LET-

LETTRE XV.

Sur la ſenſibilité permiſe aux Chrétiens.

VOus n'êtes point appellée, Madame, à l'indifférence : ceux, que Dieu a fait naître pour les autres, ne doivent point s'étudier à s'avancer dans cette vertu : il faut qu'ils ayent des entrailles de tendreſſe : vous êtes une mére : vous êtes dans le ſein de votre famille : & jamais mére n'en eut une plus belle : St. Cyr & la France. Les beſoins de l'Egliſe vous doivent toucher ſenſiblement. Votre perfection n'eſt donc pas l'indifférence, mais au contraire, l'amour, le zèle, les deſirs, la priére, le travail, la vigilance. Vous ne devez tendre tout au plus qu'à la ſoumiſſion & à la réſignation dans les événemens triſtes de cette vie. Ne ſoyez pas plus parfaite que les Apôtres & Notre Seigneur. *St. Paul* pleure avec ceux qui pleurent, & ſe réjouït avec ceux qui ſont dans la joie : il porte toujours dans ſon ſein une ſollicitude ſans relâche pour toutes les Egliſes : il brule d'un ſaint zéle pour tous ceux qui ſont dans la ſouffrance

ce & dans l'infirmité. Notre Souverain Maître pleure le *Lazare* & Jérusalem : il est triste jusqu'à la mort, & détourne par ses vœux le Calice de sa Passion : il se contente de se résigner à la volonté de Dieu touchant cet événement : *Que votre volonté soit faite* ! dit-il à son Pére.

Je vous conseille, Madame, de ne vous pas laisser aller à la tristesse : ayez courage & confiance ; Dieu accordera à vos priéres, & à celles de l'Eglise, la paix, votre salut, celui du Roi, & la conversion de tant de personnes qui seront touchées par votre exemple. La vie n'est donnée que pour le salut : il faut l'employer toute entiére pour un si grand bien : tout le reste n'est que vanité & une vraie perte. Dieu ne demande de vous, que d'y donner vos soins, votre secours, vos priéres : c'est à lui à opérer cette merveille. *Le salut des Justes vient du Seigneur*, dit l'Ecriture : *il sera leur protecteur au tems de la tribulation.* Il sera votre soutien & votre consolation, si vous ne cessez de vous confier en lui & de l'invoquer dans vos plus pressans besoins. Si j'étois assez heureux pour pouvoir vous aider à porter le poids qui tombe sur vous, je ne m'y épar-

épargnerois pas, & je prendrois volontiers sur moi toute la tristesse de votre état, pour vous laisser la joie, la liberté, la confiance, qui vous sont nécessaires pour faire les grands biens que Dieu demande de vous, dans l'état où il vous a mise par une espèce de miracle, qui vous montre les vues qu'il avoit sur vous.

LETTRE XVI.

Sur la persévérance.

J'AI lû vos deux redditions : j'en suis très-content : vous avancez, malgré vos infirmités. Je crois que Dieu veut vous purifier comme l'or dans le creuset : il est admirable dans sa conduite envers ses Elus : & vous êtes de ce nombre. Ces brebis choisies, qui forment le troupeau du souverain Pasteur, écoutent sa voix & le suivent : elles ne s'en sépareront jamais, & rien ne les lui enlévera. Vous résistez aux dangers, aux dégouts, aux contradictions, à l'accablement, à la maladie. Courage donc, Madame ! persévérez jusqu'à la fin : le salut, qui a tant couté à J. C., sera la couronne de votre persévérance. Labourez, autant que vous pour-

pourrez, auprès des grands : Dieu donnera l'accroiſſement à votre travail, quand il voudra : mais votre labeur, tout inutile qu'il puiſſe être par raport à eux, ſera d'un grand fruit pour vous. Je ne ſuis pas ſurpris que Dieu, qui vous ſoutient dans les grandes occaſions, vous laiſſe tomber dans l'impatience pour des bagatelles : le juſte ne peut ſe ſéparer de Dieu : mais il tombe en de légéres fautes par fragilité. Vous êtes tellement à Dieu par reconnoiſſance & par amour, que vous ne vous en ſéparerez jamais : vos fautes journaliéres & vénielles vous rendront plus humble, exciteront votre componction, & ranimeront vos priéres.

LETTRE XVII.

Sur les plaiſirs de la Cour.

POURQUOI vous êtes-vous, Madame, abandonnée à un ſi grand trouble ? vous n'avez point fait d'offenſe mortelle : & je crois même que vous avez pu faire ce que vous avez fait. Les raiſons, que vous marquez, ſont ſi importantes, qu'elles ſuffiſent pour vous juſtifier. Le pays, où

où vous êtes, ne laisse pas la liberté d'y établir la régularité des familles Chrétiennes, ni d'en bannir tous les divertissemens que vous déplorez. L'excès de sévérité banniroit peut-être bientôt toute piété du cœur de ces jeunes Princes, & les jetteroit dans d'autres grands maux, que votre bon esprit vous fait craindre avec raison. *St. Yves* de Chartres dit, que quand la charité nous fait incliner à une condescendance, que des raisons probables nous font croire n'être pas mauvaise en soi, on ne péche point, parce que la charité & la raison nous conduisent. Croyez donc, Madame, que vous n'avez pas péché, en proposant au Roi de discuter avec MONSEIGNEUR ce qu'il demandoit par vous. Sa Majesté a des raisons de tolérer de pareils plaisirs : & les tempéramens, que vous vouliez insinuer, en auroient diminué le danger.

Pour la pensée de chagrin & de peine, qui alla jusqu'à vous tenter d'abandonner tout, je suis persuadé qu'elle étoit hors de votre volonté, & que votre consentement n'y avoit point eu de part, puisque vous sentîtes, au seul mot d'abandon, un amour si vif pour Notre Seigneur. Vos vrais motifs, Madame, sont l'union du Roi & de MONSEIGNEUR, & la réputation de Madame

dame la Ducheſſe de *Bourgogne*, auſſi-bien que ſa ſûreté : vous devez croire que ce ſont ces grandes raiſons qui vous déterminent à leur complaire dans les choſes que vous ne croyez pas abſolument mauvaiſes. Il eſt bon qu'on ne vous charge pas de tout ce qui contraint & déſeſpère peut-être les jeunes Princes : il eſt bon que vous ſoyez toujours en état par leur confiance de les raprocher du Roi : il eſt bon qu'ils ne ſe révoltent pas contre la piété, qu'ils ne ſe ſéparent pas du Roi, & qu'ils ne ſoient pas tentés d'aller chercher ailleurs ce qui leur donneroit infailliblement la mort. Le trop grand zèle pour le *bien* peut faire de très-grands maux dans le lieu où vous êtes. Renvoyez le *mieux* à d'autres tems.

La raiſon, conduite par une droite intention, nous eſt donnée pour nous déterminer en certaines occaſions obſcures, où il faut peſer les inconvéniens avec les inconvéniens, & les ſuites avec les ſuites. Nous ne voyons ſouvent ici les objets, que ſous une énigme & dans un demi-jour : il eſt, cependant, néceſſaire de prendre ſon parti. Quand, tout conſidéré, on a pris celui qu'on a cru le meilleur, & où il y avoit le moins de dangers & d'inconvéniens, il ne faut plus ſe laiſſer aller aux dou-

doutes, qui ne doivent pas l'emporter sur les raisons de sagesse par lesquelles on s'est décidé. Gardez vous donc bien, Madame, de vous entretenir plus long-tems dans votre trouble. Vous avez pu proposer au Roi ce que vous lui avez exposé, de la part de MONSEIGNEUR, pour la mascarade qui se devoit faire à Versailles. Votre Confesseur convient lui-même que vous n'avez pas fait de faute considérable; & je ne crois pas que vous en ayez fait aucune. J'ai toujours appréhendé de vous donner des décisions trop sévéres, parce que je connois la droiture de votre cœur, & les embarras du lieu que vous habitez: il faut y tolérer souvent des choses qu'on interdiroit ailleurs. Il ne faut pas, Madame, que vous vous retiriez de ces propositions-là. Je pense que votre Confesseur en conviendra, quand il aura pesé les inconvéniens. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche. Je regarde comme un scrupule ce qui vous a troublée: banniſſez ces inquiétudes, elles vous rétréciſſent le cœur, & vous ôtent la liberté & la lumiére dont vous avez besoin dans votre état, selon ces paroles du Prophête, *La crainte & le tremblement sont venus fondre sur moi, & les ténébres m'ont environné.*

LETTRE XVIII.

Sur l'amour propre &c.

J'AI lû, Madame, vos redditions. J'en ſuis bien conſolé : je vois que vous ne vous endormez pas, & que vous avancez à meſure que votre ſalut aproche. Le ſentiment n'eſt pas toujours le même : mais toujours la même volonté & le même deſir d'avancer. Je ne doute point que Dieu n'ait accompli en vous cette promeſſe, *Si quelqu'un m'aime, mon pére l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Avoir le péché en horreur, le monde en mépris ; être au-deſſus de ſes erreurs, de ſes craintes, de ſes vaines eſpérances : mettre ſon tréſor dans le Ciel, ſa fin derniére en Dieu, ſa confiance en J. C. : ſervir Dieu en paix : être délivrée des remors qui bourrèlent les mauvaiſes conſciences : ſe reprocher la moindre tiédeur : vivre de la priére, des Sacremens, des bonnes œuvres, de l'amour de Dieu : ſouffrir en patience la vie, attendre la mort avec confiance : deſirer le régne & & l'avénement de J. C. : porter ſa gloire

&

& ſa Croix devant les Rois & les Princes de la Terre : répandre par-tout cette odeur de vie, dans les lieux même que les méchans rempliſſent d'une odeur de mort : perſévérer, depuis quatorze ans que j'en ai connoiſſance, dans l'exercice de ces vertus : joindre à tout cela une attention continuelle aux intérêts de la foi, des pauvres, de l'Egliſe, de l'Etat, du Roi : ce n'eſt pas là l'effet d'une grace paſſagére, mais de la préſence habituelle & de la demeure du Dieu de toute grace & de toute conſolation. Louez Dieu, Madame, & remerciez-le de toutes vos forces, & dites après la Ste. Vierge : *Le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes, il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante.*

Vous êtes ſouvent triſte : mais vous faites de votre mieux pour ne pas ſuccomber : vous portez avec courage toutes vos croix : c'eſt un grand point dans la Vie Chrêtienne. Je me réjouïs de voir qu'une de vos craintes ordinaires ſoit d'être trop aimée du Roi, trop conſidérée de toute la Cour, trop expoſée aux reſpects & à la complaiſance de tout le monde. Tant que le monde ſera votre croix, il ne vous ſéduira pas. Les mé-

ditations sur la mort, qui troublent si fort les mondains, vous consoleront avec tous les enfans de Dieu qui desirent leur Pére.

Vous ne sentez pas les effets de la Communion : aussi ne sont-ils pas visibles, comme les choses qui tombent sous nos sens : mais vous avez en vous la vie, qui est le principal fruit : *Comme je vis pour mon Pére, &c.* Et encore, *Celui qui mange ma chair &c.* : & vous devez bientôt attendre celui-ci, *Qui mangera le pain, vivra éternellement.* Vous fréquentez ce Sacrement, selon les invitations que vous en ont fait les serviteurs du grand Pére de famille : mais vous y portez la robe nuptiale, vous ne vous en dégoutez point, vous n'y tombez point dans la familiarité, qui engendre le mépris & la négligence, comme les ames vaines & dissipées qui y vont par routine.

Vous craignez la souffrance ; mais vous vous y offrez, & vous mettez votre confiance en Dieu qui connoit votre foiblesse, & qui certainement ne permettra pas que vous en ayez au-dessus de vos forces, mais qui achevera par-là son œuvre en votre cœur.

Vous desirez la mort par haine pour le

le monde : mais vous ne haïriez pas le monde, jusqu'à desirer la mort, si vous n'aimiez Dieu plus que toutes les choses de ce monde. Vous priez beaucoup : vous avez un grand desir d'être sainte, & quelquefois votre fervenr se fait sentir extraordinairement à vous : vous offrez beaucoup à Dieu pour les affaires générales, & sur-tout pour celles auxquelles vous prenez un intérêt plus particulier. *Vous conservez encore néanmoins des imperfections qui vous attristent : vous desirez encor d'être aimée ; & vous n'avancez guères*, dites-vous, *dans le renoncement à vous-même.* Il ne faut pas desirer d'être haïe : & dans la place où vous êtes, je ne desire pas pour vous, que vous soyez oubliée. Mais desirez d'être aimée, comme Dieu le veut, & pour le faire mieux aimer : les personnes publiques doivent être aimées pour faire mille biens. Ne croyez pas, Madame, que le renoncement évangélique consiste à ne vous point aimer, & à n'être point aimée. *St. Augustin* vous dira, Madame, qu'il faut prescrire à l'homme la règle de l'amour, c'est-à-dire, comment il se doit aimer d'une maniére qui lui soit utile : car c'est une folie de dou-

ter qu'il doive s'aimer de cette sorte : il faut encore lui apprendre comment il doit aimer son corps, en lui donnant ses besoins d'une maniére sage & réglée. Celui-là vit justement & saintement, qui sçait estimer chaque chose selon sa valeur : & celui-là le fait & a une charité bien réglée, qui n'aime point ce qu'il ne faut point aimer, qui aime ce qu'il faut aimer, qui n'aime pas trop ce qu'il faut peu aimer, & qui n'aime pas également ce qu'il faut plus ou moins aimer. Je veux encore raporter ici, pour votre plus grande instruction, ce que dit *St. Bernard* sur la même matiére. »Donnez-moi, dit-il, un homme »qui aime Dieu de tout son cœur, le »prochain, entant qu'il a de l'amour »pour Dieu, & ses ennemis comme les »pouvant aimer quelque jour, qui ait »une affection plus tendre & plus natu»relle pour ceux dont il a tiré sa naissan»ce temporelle, à cause de la liaison »du sang, & une affection plus abon»dante pour ceux qui sont instruits dans »la piété à cause de l'excellence de la »grace qu'il a reçue par leur moyen, »un homme qui se porte vers toutes les »autres choses par un amour de Dieu

»ré-

» réglé selon la sagesse, qui mépriſe la » Terre, aſpire au Ciel, uſe du monde » comme n'en uſant pas, qui diſcerne » par un goût intérieur les choſes dont » il faut jouïr de celles dont il faut ſimple- » ment uſer, en ne s'appliquant aux cho- » ſes paſſagéres que paſſagérement, & » autant qu'il eſt néceſſaire pour en tirer » l'uſage dont il a beſoin, mais en ſe » portant aux choſes éternelles par un » deſir éternel : donnez-moi, dis-je, un » tel homme, & je ne ferai point diffi- » culté de l'appeller ſage, parce qu'il » goute les choſes ſelon qu'elles ſont, & » qu'il peut dire, avec vérité & sûreté, » que Dieu a ordonné la charité en lui.

Le péché, ce qui y conduit, les paſſions, la concupiſcence, l'ignorance de nos devoirs, l'erreur, l'héréſie, la cabale qui les ſoutient, les guerres de l'Etat, l'accablement des Peuples qui leur ôte la piété, qui les porte au murmure, à l'injuſtice, toutes les tentations du Diable pour nous perdre, voilà ce qu'il ne faut pas aimer. Ce ſont ces maux, dont nous demandons d'être délivrés dans l'Oraiſon Dominicale. Tout le reſte qui tend à notre utilité, à celle du prochain, à la gloire de Dieu, doit

être aimé selon l'ordre de la charité.

Ainsi, selon les instructions des Sts. Péres, la vraie charité consiste à rejetter tout ce qui est un vrai mal, à n'aimer que ce qui doit être aimé, les biens du corps selon que l'Evangile permet de les aimer & d'en user, leur préférer les biens de l'ame, entre ceux-ci avoir une prédilection pour les meilleurs, c'est-à-dire pour ceux qui vont le plus à notre sanctification & à la gloire de Dieu. Aimez Dieu pour l'amour de lui-même, & tout le reste par raport à lui : souvenez vous de cette maxime très-certaine de *St. Augustin* : »Celui-là, Seigneur! »vous aime moins qui aime quelque cho»se hors de vous, qu'il n'aime pas pour »l'amour de vous. « Et c'est-là la doctrine de *St. Paul*, que vous reconnoissez pour un Auteur qui ne trompe point.

Les Sts. Péres remarquent qu'il y a des justes qui ont souvent besoin des motifs de la crainte : d'autres sont encore assez foibles pour avoir besoin de s'animer très-souvent par les espérances des biens temporels ou spirituels qui sont distingués de la jouïssance de Dieu même : d'autres enfin qui n'agissent ordinairement que par un pur motif de l'amour de la pos-

session

seſſion de Dieu même. Ils appellent les premiers, des eſclaves, parce qu'ils ſont trop touchez des peines qui conduiſent ordinairement les eſclaves : ils donnent aux ſeconds le nom de mercénaires, parce que les récompenſes, qui ſont hors de Dieu, & qui ſont une eſpèce d'intérêt diſtingué de Dieu, ont encore trop d'aſcendant ſur leur cœur ; les troiſiémes ſont appellés enfans, parce que c'eſt le caractère des enfans d'aimer leur pére, & de prévenir ſes deſirs. Les Sts. Péres néanmoins, qui ont mis ces eſclaves & ces mercénaires au nombre des juſtes, ont ſuppoſé qu'ils étoient diſpoſés à ne pas abandonner la voye de Dieu, quand il n'y auroit point d'Enfer, ni de Paradis : car, ſans cela, ils ne ſeroient pas juſtes, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils n'obéiroient pas ſi facilement, & ſi parfaitement aux commandemens de Dieu, ſi ces motifs intéreſſés de crainte & d'eſpérance ne les animoient. Quant aux enfans & aux épouſes, le motif, qui les touche le plus ordinairement & le plus tendrement, c'eſt le pur amour de Dieu : ils diſent avec le Prophête : *Qu'eſt-ce que je veux dans le Ciel & ſur la Terre, ſinon vous ? vous êtes le Dieu de mon*

cœur, & mon unique partage pour jamais. Ils ne ſont pas ſans crainte : mais ils n'ont ordinairement que celle que l'Ecriture dit devoir demeurer dans le ſiècle des ſiècles, c'eſt-à-dire, cette crainte chaſte, la crainte de ne pas aimer, la crainte d'offenſer, qui eſt cependant ſans trouble, parce qu'on ſent par la grace qu'on ne ſe ſéparera jamais de Dieu : ce n'eſt pas la crainte de la peine, qui fait frémir ſi ſouvent les eſclaves. Les enfans ne ſont pas ſans récompenſe, mais cette récompenſe eſt Dieu même : c'eſt elle, dont le Prophête *David* vient de parler : *Le Dieu de mon cœur eſt mon partage pour toujours.* C'eſt-là cette grande récompenſe que Dieu propoſa à *Abraham*, le pére des parfaits & le modèle des vrais enfans : *Je ſerai moi-même ſon exceſſive récompenſe. St. Paul* étoit un vrai enfant : il vous montre la voie que vous avez à ſuivre : il ne craignoit que de perdre J. C. : il n'aſpiroit qu'à le poſſéder : il n'avoit d'amour que pour lui & par rapport à lui : *Qui nous ſéparera de l'amour de J. C.* ? dit-il aux Romains : *ſera-ce la tribulation, la ſouffrance, &c.* Ni la crainte, ni l'eſpérance des eſclaves & des mercenaires ne remplira cette grande

de ame : J. C. eſt ſon tréſor, ſa conſolation, ſa récompenſe, ſa crainte, ſon eſpérance, ſon amour, ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſa gloire, ſa force, ſon tout. Heureux Apôtre, à qui tout paroît une perte en comparaiſon de J. C.! *Ce que je conſidérois autrefois comme un avantage*, dit-il, *me ſemble, à cauſe de J. C., une perte : tout me paroit un deſavantage à cauſe de cette haute connoiſſance de J. C., pour l'amour duquel je me ſuis privé de toutes choſes.*

Si nous avons certaines obſcurités en cette vie, & qu'il ſoit de notre perfection d'en être éclairés, Dieu nous découvrira ce que nous en devons ſçavoir dans la ſuite. Profitons, en attendant, des connoiſſances où nous ſommes parvenus : & demeurons fermes dans les ſaintes règles que Dieu nous a révélées. Il me ſemble, Madame, que *St. Paul* vous parle ici au cœur : regardez tout comme rien en comparaiſon de J. C. ; tâchez d'uſer, pour votre avancement, de ce que vous connoiſſez déja, & de ce que vous goutez. Oubliez ce qui eſt derrière vous, & vous avancez vers ce prix éternel, qui eſt Dieu même. Aimez-le, poſſedez-le, glorifiez-le autant qu'il eſt permis à une créature, pour toute

l'éternité. S'il vous manque quelques nouvelles lumiéres, Dieu vous fera connoître, & gouter bientôt tout le reste.

Vous êtes, je vous assure, au premier rang des justes : vous êtes enfant : vous aimez Dieu purement, gratuitement : vous le serviriez de tout votre cœur, quand il n'auroit fait aucune menace, ni promis aucune récompense. J'ai toujours remarqué dans votre attrait ce sentiment d'enfant : voici le tems de s'avancer. J. C. s'avance à nous : il veut vous consoler : n'aimerez-vous pas de plus en plus celui qui vous a tant aimée, qui vous a prévenue, qui veut être aimé de vous sans mesure, qui ne vous demande rien tant que votre amour, qui, pour se faire aimer de vous, s'est fait semblable à vous ? dites lui mille fois que vous l'aimez, & que vous ne voulez plus rien qu'en lui & pour lui tous les jours de cet Avent. Un demi-amour est une insulte pour qui veut votre cœur tout entier : & celui qui le veut, a droit de le vouloir.

LETTRE XIX.

Sur les assujettissemens.

JE suis fort aise, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. *Ouvrir la porte fort tard, comme si l'on étoit encore à dormir, chercher un azile hors de chez soi* : voilà de bons moyens pour se garantir de tous les importuns. Dans le reste du jour, vous pouvez abréger avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jetter dans leurs affaires au-delà des régles. A l'égard des choses journaliéres qui sont attachées à vos devoirs, ou des occasions de pure providence, quoiqu'elles soient incommodes & dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser, que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifians. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, & qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire, & à nous toucher par les bons exemples.

ples. L'importun, que Dieu nous envoye, ſert à rompre notre volonté, à renverſer nos projets, à nous faire deſirer avec plus d'ardeur le ſilence & le recueillement, à nous détacher de nos arrangemens, de notre repos, de nos commodités, de notre goût, à humilier notre eſprit pour s'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que la patience nous échape dans ces contre-tems, à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il ſemble s'éloigner de nous à cauſe de cette agitation. Ce n'eſt pas qu'il faille s'agiter & s'expoſer jamais, par ſon propre choix, aux compagnies qui diſſipent. A Dieu ne plaiſe! Ce ſeroit tenter Dieu, & chercher le péril. Mais pour les aſſujettiſſemens de providence, contre leſquels on ſe précautionne en ſe réſervant des heures de lecture, & de priére, comptez, Madame, qu'ils vous ſont utiles. Tout ce qui eſt dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même les choſes, qui vous font ſoupirer après la ſolitude, vous ſont plus néceſſaires pour vous humilier & pour mourir à vous-même, que la ſolitude la plus profonde. Marchons, ſelon que Dieu nous méne : mettons

tons chaque moment à profit, ſans regarder ni le moment paſſé, ni le moment à venir. Quelquefois une lecture merveilleuſe, une méditation fervente, & une converſation, dont vous ſerez charmée, flateroit votre goût, vous rendroit contente & pleine de vous-même, vous perſuaderoit que vous êtes bien avancée, & en vous donnant de belles idées ſur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine, & plus ſenſible contre celles que vous trouveriez ſur vos pas, au ſortir de tous ces ſaints exercices. Tenez vous donc, Madame, à cette régle ſimple : ne tirez rien qui vous diſſipe : mais ſuportez en paix tout ce que Dieu vous donne, malgré vous, pour vous déranger. Quelle illuſion ! on cherche Dieu bien loin dans des projets éloignés, peut-être impoſſibles, & on ne ſonge pas qu'on le poſſéde dès-à-préſent, au milieu des embarras, dans un eſprit de foi, pourvu qu'on y ſuporte humblement & avec courage l'importunité des créatures, & ſes propres imperfections. Je n'ai qu'une choſe à vous dire ſur l'amour du prochain : c'eſt que l'humilité ſeule vous rendra traitable là-deſſus. La vue ſeule de vos miſéres peut vous rendre

dre compatiſſante, & indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz, que l'humilité doit produire le ſuport du prochain : mais qu'eſt-ce qui produira l'humilité ? deux choſes, miſes enſemble, la produiſent : ne les déſuniſſez jamais. La premiére, eſt la vue de l'abîme de miſére, d'où la puiſſante main de Dieu vous a tirée, & au-deſſus duquel il vous tient encore comme ſuſpendue en l'air : la ſeconde, eſt la préſence de ce Dieu qui eſt tout. Ce n'eſt qu'en voyant Dieu, & en l'aimant ſans ceſſe, qu'on s'oublie ſoi-même, qu'on ſe deſabuſe de ce néant qui nous avoit ébloui, & qu'on s'accoutume à s'appetiſſer avec conſolation devant cette haute Majeſté qui engloutit tout. Aimez Dieu, & vous ſerez humble : aimez Dieu, & vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, & vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.

LET-

LETTRE XX.

Conseils sur le Roi, sur l'Eglise, & sur St. Cyr.

JE craindrois que Dieu ne vous eût élevée pour vous faire tomber de plus haut, s'il ne semoit votre chemin de plusieurs épreuves. Mais allez toujours avec une humble soumission à votre devoir, & dites avec confiance comme *David* : *Dieu est ma force dans les tribulations excessives qui m'ont environnée: c'est pourquoi je ne craindrai pas, quand la terre seroit renversée.* Je ne doute pas, que Dien ne vous soutienne & ne vous sanctifie extraordinairement dans vos infirmités & dans les dégouts que votre zéle pour le Roi, votre amour pour le bien de la Religion & de l'Etat, votre sincérité, & votre vertu vous attireront de la part des méchans, ou des envieux. Le monde admirera, malgré lui, en vous ce qu'il n'est pas capable de pratiquer : & Dieu répandra à la fin sur vous la joie & la paix qu'il promet aux siens, & que les fortunes du siècle ne peuvent donner. Vous serez l'azile du Roi, son conseil, sa consolation, son Ange Gardien, que Dieu lui a envoyé visiblement pour

son

ſon ſalut. Quelle joie de vous ſauver avec celui à qui vous devez tout, après Dieu! Vous le défendrez des piéges qu'on lui tend de toutes parts, des ennuis de ſa place, de l'impatience dans les traverſes, dans les maladies: & votre ſociété, que Dieu a formée par un miracle, & qu'il cimente & affermit tous les jours pour le bien de celui auquel vous êtes envoyée, le préſervera de la mort, où il ſeroit peut-être tombé ſans vous, au grand préjudice de la Religion & de l'Etat. Vous ſervirez l'Egliſe: je craindrois quelquefois pour vous, ſi vous ne craigniez rien; mais puiſque vous appréhendez d'en faire trop & de n'en pas faire aſſez, Dieu vous conduira par-là au parti de la ſageſſe. Vous êtes dans une route, où l'on ne peut s'égarer: vous vous attachez à la vérité déclarée & décidée par l'Egliſe, en vous déclarant contre le parti qu'elle condamne. Ce qui reſtera d'obſcur ſur les perſonnes, s'éclaircira par les moyens ſages que vous prenez; les choſes éclatent; & juſqu'ici, il me paroit que la lumiére & la vérité ont conduit vos pas. Quand vous connoîtrez l'intérêt de la Religion, vous ne devez rien lui préférer. Il faut toujours faire le bien avec ſageſſe & avec cir-

circonſpection ; le progrès du mal eſt certain ; les remèdes qui le pallient l'étendront encore. Qu'on compare les Diocèſes où l'on veille avec fermeté & avec ſageſſe, à ceux où la tolérance & un eſprit de paix mal-entendu a laiſſé l'ennemi ſe fortifier & s'avancer ; la différence eſt du tout au rien. Par rapport à ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, vous prenez le conſeil de la ſageſſe : je ne crois pas que Dieu vous ait rendu grande pour vous affoiblir avec eux. Vous vous élevez non-ſeulement au-deſſus de votre place, mais au-deſſus de vous-même, en continuant à ne point céder à la chair & au ſang, quand Dieu, ou leur ſalut, le demanderont de vous. Souvenez vous de ces paroles de l'Evangile de Noël : *Dieu a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu à ceux qui ne ſont pas nés du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.*

Quant à celui, Madame, que vous honorez de votre confiance & de vos bontés, il vous ſera dévoué ſans réſerve tant qu'il vivra : rien ne lui ſera jamais plus de plaiſir, que de pouvoir vous ſoulager, vous ſoutenir dans vos peines & dans

dans l'accompliſſement des grands deſſeins de Dieu ſur vous. Ne 'épargnez pas, Madame : *Apollon* eſt à vous, & vous êtes à DIEU.

St. Cyr devroit vous conſoler, & vous ne devez pas craindre de le déranger : vous l'avez fait, après Dieu, ce qu'il eſt : votre ombre le tient dans la règle : vous y avez tout pouvoir, ſpirituel comme temporel : & l'on peut vous défier de rien faire qui ſoit contraire au bien général ou particulier de cette Communauté. Vous devez y mener ſans contrainte les perſonnes de dehors qui peuvent vous délaſſer, vous amuſer, & faire venir celles de vos filles qui vous ſoulageront & vous plairont le plus : il faut les accoutumer à ſuivre le mouvement de leur vraie mére : & ce ſera un grand châtiment pour elles. quand vous vous y contraindrez au préjudice d'une ſanté d'où dépend l'affermiſſement de tout le bien que Dieu y a mis juſqu'ici. Je vous ſouhaite, Madame, la paix abondante que Dieu permet aux ames de bonne volonté. Car je ſçai très-certainement que vous êtes de ce nombre.

LET-

LETTRE XXI.

Consolations dans les malheurs de l'Etat.

IL faut bien, Madame, être soumise au bon plaisir de Dieu dans tous les événemens de cette vie : votre résignation me console des peines que vous souffrez de toutes parts, parce qu'elle vient de la grandeur de votre foi, & qu'elle est une assurance du progrès que vous ferez dans l'adversité, & de la récompense qui vous attend dans l'éternité. Dieu vous fait sentir, par expérience, combien la gloire de ce monde est fragile, afin que vous ne cessiez point de retourner vers les biens solides qui ne passeront jamais. Vous voyez notre Nation déshonorée, le Prince pieux, (*M. le Duc de Bourgogne*) que vous aimez, exposé encore aux discours injurieux des libertins & des insensés, le Roi à qui vous voudriez épargner tant de nouvelles peines, tant d'afflictions, les suites importantes de nos disgraces. Si Dieu n'y met la main, tout cela met votre bon cœur à une grande épreuve. Ne

nous

nous laſſons pas, Madame, de recourir à Dieu avec inſtance, comme à notre Pére. Il ne ſouffrira pas qu'une Nation, qui lui eſt conſacrée par la Religion, ſoit pouſſée au-delà de ſes forces. Demandons lui, qu'il ne laiſſe pas triompher de ſon héritage les hérétiques, qu'il maintienne la Religion dans le Royaume, & qu'après nous avoir humiliés, & vengé les injuſtices dont nous ſommes coupables, il nous donne la paix pour la gloire de ſon nom. Tâchez, Madame, de ne point perdre de vue ce Royaume de J. C. qui s'élévera ſur la ruine de tous les Empires de la Terre. Ne ſouffrez pas que votre ame s'endorme par la triſteſſe & par l'accablement des peines de cette vie. Le jour de J. C. luit ſur vous par la foi : marchez toujours à cette lumiére : notre ſalut s'avance ; & il eſt plus proche de nous, que lorſque nous avons commencé. Armez vous des vertus, qui ſont les armes de lumiére, dont *St. Paul* nous parle aujourd'hui dans l'Epître : elles ſont néceſſaires en tout tems : & faites ſi bien, Madame, pour votre union continuelle avec J. C. qu'il ſoit l'habillement intérieur de votre ame & votre vêtement au dehors, enſorte que

vous

vous puiſſiez dire, autant que votre état & votre foibleſſe le peut porter : *Je ne vis plus, mais c'eſt J. C. qui vit en moi.* Il vient à vous, vous donner un nouvel être, ou perfectionner le nouvel être qu'il vous a déja donné. Courez au-devant de lui pour le recevoir. Quelle perte que nous faſſions dans nos diſgraces, vous ſerez bien dédommagée, ſi vous ne perdez rien des dons de Dieu, & ſi vous vous mettez en état d'en recevoir de nouveaux. Je vous les ſouhaite comme à moi-même : mais j'ai bien plus de confiance que vous en ſerez remplie que moi : vous irez en Paradis, Madame, j'eſpére y aller avec vous. Je le ſouhaite très-ardemment : la vie préſente nous eſt donnée pour y arriver : elle eſt comme la ſemence de la vie future : celle, qui aura ſemé ici-bas avec pleurs, moiſſonnera avec des tranſports de joie : ne vous découragez donc jamais, ſuportez patiemment les ſouffrances que Dieu vous envoye, dans l'eſpérance du fruit que vous en recueillerez infailliblement : ne voyez-vous pas que le laboureur attend avec patience que la terre lui produiſe le fruit de ſon travail ? ce fruit eſt pourtant plus incertain que la moiſſon que vous at-

tendez. *Heureux*, dit *David*, *celui qui, étant aidé de la grace, se fait des degrés dans son cœur pour s'élever à la perfection en cette vallée de larmes & de misére! le Dieu des armées mettra fin à nos divisions! il brisera les arcs, les fléches & les épées, & nous comblera d'une paix que rien ne pourra troubler.* Il a dans sa main droite des bénédictions inexplicables pour vous dans les siecles des siécles, pourvu que vous soyez inébranlable dans le vœu que vous avez fait de le préférer à tout, & de vivre & mourir pour lui: vœu, qu'on regarde dans le monde comme une perfection, & qui n'est pourtant que notre premier devoir.

LETTRE XXII.

Sur la Communion fréquente.

JE suis ravi, Madame, du desir que vous avez de profiter du tems. Un des caractères les plus remarquables des élus de Dieu, c'est l'attente de l'éternité & le détachement des choses qu'il nous faut quitter. Vous apréhendez d'être trompée & de tromper; que votre piété ne soit

ſoit pas vraie, & que votre paix ne vienne du plaiſir de faire votre volonté. Les fauſſes vertus ne ſont ordinairement que dans les hypocrites, & dans les ſages mondains : vous n'avez jamais été des premiers, & vous avez quitté les derniers de très-bonne foi. Tout le plaiſir du monde eſt celui de faire ſa volonté : ce plaiſir ne peut donner cette paix, qui ſurpaſſe tout ſentiment humain, que vous avez au fond du cœur. Le monde ne la peut donner, quelque promeſſe qu'il en faſſe : c'eſt le fruit du St. Eſprit : la votre vient de cette ſource pure qui a purifié le fond de votre conſcience : rien ne peut vous l'ôter que le péché.

Vous êtes triſte, lorſqu'on vous contraint : tâchez, le plus que vous pourrez, d'être égale : ce ſont les mortifications de votre état. Souffrez d'être liée pour Dieu, d'être gênée, & d'être miſe à la torture, s'il le faut, pour la gloire de Dieu. Vous comprendrez bien que cela ne doit pas être continuel, à moins que ce ne fût une néceſſité indiſpenſable. La vapeur, qui vous a duré quatre heures, m'engage à vous dire qu'il ne vous faut pas de trop longues priéres. Votre ſanté n'eſt pas forte : & vous la devez parta-

ger entre plusieurs exercices de piété. Mais quand vous prierez, faites-le de tout votre cœur : il en est du commandement de la priére, comme de celui de l'amour de Dieu : vous prierez donc Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, & de toutes vos forces. J'ai grande envie de voir croitre en vous l'esprit de priére : faites-la réguliérement & fervemment tous les jours, selon la mesure qui vous est marquée, & par des élévations courtes vers Dieu. Vous y pourrez donner une demi-heure de plus quand vous serez à St. Cyr. Notre pauvreté vient de ce que nous ne demandons pas assez, & que ce que nous demandons, nous ne le demandons pas fortement. Je vous vois, graces à Dieu, du nombre de ceux à qui Dieu a dit par *Isaïe* : *Vous l'invoquerez, & il vous écoutera.* Rien n'est de plus marqué dans l'Ecriture que ses yeux sont sur les Justes, & que ses oreilles son touvertes à toutes leurs priéres. C'est donc, Madame, à la prière où vous aurez recours en toutes rencontres, sur-tout dans la séparation que vous allez souffrir. La priére sera votre premiére & principale consolation ; elle sera votre conseil, votre force, votre lumiére, & votre soutien

tien dans la triſteſſe & dans la joie, dans la proſpérité & dans l'adverſité. Vous aurez toujours de la peine de vos péchés cachés : ne vous laſſez pas d'en demander pardon à Dieu : ceux qui ſont ordinairement les plus cachés, ſont ceux d'autrui : *David* les joint enſemble dans le pardon qu'il en demande : *Purifiez moi, Seigneur, de mes péchés cachés : & pardonnez-moi les offenſes d'autrui, dont je ſuis coupable.* Vos péchés diminuent : ils ſont moins ſenſibles, moins dangereux que jamais : & Dieu vous les pardonnera aiſément, ſi vous recourez à lui avec humilité & avec confiance. Tant que vous craindrez les péchés que vous ne connoiſſez pas, il ſera bien difficile que vous faſſiez de plein gré ceux que vous connoitrez. Souvenez vous que Dieu pardonne facilement les fautes vénielles, quand on ne s'y habitue pas. Il n'a pas dit : *Celui qui tombe dans les petites fautes, tombera peu à peu dans les plus grandes* : mais, *Celui qui mépriſe les petites choſes, tombera peu à peu.* Soyez libre comme un enfant avec Dieu : parlez lui avec une entiére confiance : ſi quelques fautes vous ôtoient cette liberté, humiliez vous, demandez lui promtement pardon de tout votre cœur,

& reprenez enſuite avec lui votre maniére libre & enfantine. *Comme un père pardonne à ſes enfans, de même*, dit le Prophête, *Dieu pardonne à ceux qui le craignent, parce qu'il connoit leur fragilité.* Vous n'êtes pas parfaite ; Dieu le ſait bien ; mais vous eſpérez de le devenir : allez donc à lui librement, quelque imperfection que vous connoiſſiez en votre ame : & dites lui avec l'épouſe : *Menez moi, Seigneur, après vous : je courrai à l'odeur de vos parfums.*

Vous ne devez pas, Madame, renoncer à la compagnie des gens de bien qui ſont de vos amis, parce que l'amour propre vous fait la guerre en leur ſociété : élevez vous à Dieu : priez-le qu'il ſanctifie votre commerce avec eux : & enſuite ſoyez libre : banniſſez-en la vanité, les complaiſances, & confidences qui bleſſeroient la charité. A cela près, communiquez vous à eux : réjouïſſez vous innocemment : vous ne porteriez pas long-tems la triſteſſe & la contrainte, ſans affoiblir votre ſanté, & peut-être ſans quelque découragement. Ne reſſerrez point votre eſprit par la crainte du plaiſir & de la complaiſance que vous y trouverez. Il faut accoutumer votre amour propre à n'être compté pour rien, en ne faiſant, & ne quit-

quittant rien de ce qui eſt utile à ſa conſidération. Vous le ferez par-là mourir peu à peu par ſouſtraction d'alimens. Quand vous apercevez que l'humeur veut vous faire agir, réſiſtez-y courageuſement. Dieu fera de grandes choſes en vous, & par vous, ſi ſon bon eſprit vous anime & vous conduit: le tems eſt venu de paſſer à une nouvelle vie: que ce ne ſoit plus vous qui viviez, mais que Jeſus-Chriſt vive en vous. A quoi ſerviroient toutes vos Communions, ſi vous n'étiez pas peu à peu transformée en une nouvelle créature? A la Cour, on prend tous les jours des maniéres, & l'eſprit de la Cour: la vie, que vous menez, veut donc que vous vous rempliſſiez de plus en plus des maniéres & de l'eſprit de J. C.

Je vous encouragerai volontiers contre la timidité de vos Communions. Si vous attendez, Madame, que vous ſoyez parfaite pour communier, quand communierez-vous? S'il faut être exemt de toute foibleſſe, & de tout péché véniel, vous ne vous approcherez pas ſi tôt de cet auguſte Sacrement: ne ſavez-vous pas que vous ne devez pas vous conduire vous-même? Je vous crois la Communion fréquente très-avantageuſe, pour ne pas dire très-

néceſſaire : je vous crois hors de l'affection aux péchés veniels, que de bonne foi vous leur voulez faire la guerre, que vous deſirez avancer dans la vertu, que vous penſez à l'éternité : c'eſt pourquoi je crois le pain de vie néceſſaire à votre ame : il étoit quotidien autrefois. Le Concile de Trente dit, qu'il ſeroit à deſirer que les fidéles communiaſſent tous les jours à la Meſſe qu'ils entendent. Je pars, Madame, content de votre maiſon : le bien s'y établit de plus en plus : Dieu y eſt glorifié, & bénit votre ouvrage. Je vous donne de nouveaux Miſſionnaires en forme pour conduire vos Dames, qui ſeules ne ſont pas aſſez fortes.

LETTRE XXIII.

Sur les dévotions particuliéres.

JE prie Notre Seigneur, Madame, qu'il verſe promtement & abondamment en vous ſon eſprit, puiſque vous devez être un fanal pour tant d'autres. Le moindre retardement de votre conſommation feroit un grand tort à l'œuvre de Dieu : allez donc en ſon nom, mais allez ſans relâche. Si vous me demandez, pourquoi je

je vous dis tout cela, je vous répondrai que je n'en ſçai rien, & que je ne veux point être ſage avec vous. Nulle raiſon particuliére ne me fait parler ainſi: mais je ſçai par expérience que Dieu, quand il nous fait certaines graces, ne nous donne pas ſeulement le tems de reſpirer, tant il ſe hâte de nous pouſſer dans la voie. Pour l'Oraiſon, dont nous parlions, vous ſçavez, Madame, combien de fois je vous ai dit que des choſes, très-bonnes en elles-mêmes, ne doivent point être communiquées à certaines perſonnes qui ont beſoin d'un autre aliment. L'abus de ces derniers tems eſt d'avoir trop divulgé les diſpoſitions auxquelles Dieu attire quelques ames, & de rendre ces choſes communes à toutes celles qui ſont dans la piété. Chacun doit ſe borner à manger ſa portion, & non celles des autres. Ceux qui liſent certains états, fort éloignés du leur, s'imaginent y être, ou du moins veulent s'y mettre eux-mêmes, au lieu qu'il n'y a que Dieu qui y mette véritablement. De là naît l'illuſion, & enſuite on s'en prend à l'Oraiſon pour tous les maux qu'elle n'a point faits. Quand je vous ai parlé, & écrit de ces choſes, c'eſt qu'il

m'a paru que vous les goutiez, & que vous y entriez avec attrait : du reſte, je ſerois bien fâché de vous y vouloir mettre : les hommes ne doivent ni pouſſer, ni arrêter : ils doivent ſuivre Dieu pas à pas. Je le prie de ne permettre jamais, que vous ſoyez arrêtée dans votre courſe. On auroit beſoin d'une ſanté forte & continuelle pour porter un état, comme le vôtre : mais Dieu prend plaiſir à accabler de tous côtés. Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il nous pouſſe à bout ! Je le remercie du courage qu'il vous donne, à meſure qu'il vous exerce : y a-t-il une meilleure place, que d'être attachée ſur la Croix avec ſon fils ? Les douleurs du corps humilient l'ame, & la tiennent dans une diſpoſition de ſacrifice : ſouffrir en paix, c'eſt s'immoler & faire régner Dieu. Quand on ſouffre, tout eſt fait, pourvu qu'on ſouffre ſans réſiſtance ſous la main de celui qui frape : au nom de Dieu, Madame, ne négligez aucun moyen de vous ſoulager l'eſprit & le corps.

LETTRE XXIV.

Sur les auſtérités.

J'Ai penſé à la conſultation que vous me faites, Madame, & j'ai demandé à Dieu de vous répondre ce qui vous convient. La diſcipline, les ceintures, & les bracelets ne vous conviennent pas : il faut vous contenter des auſtérités de votre état, & de celles qui ſont renfermées dans les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe. Voici ce que dit le St. Concile de Trente : *Ceux qui ſont juſtifiés, étant devenus les amis & les domeſtiques de Dieu, ſe renouvellant de jour en jour, & marchant de vertus en vertus, c'eſt-à-dire, mortifiant les membres de leur chair par l'obſervation des Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, leur Foi coopérant à leurs bonnes œuvres, ils croiſſent dans la juſtice qu'ils ont reçue par la grace de J. C. & deviennent plus juſtes, ſelon cette parole : Que le juſte devienne encore plus juſte.* Tenez vous donc, Madame, aux mortifications commandées, & aux bonnes œuvres que la foi & l'a-

mour de Dieu vous feront faire, puiſque les bonnes œuvres, que la généroſité, & la vertu purement naturelle vous inſpirent, ne vous juſtifieroient pas de plus en plus, comme vous le deſirez. Vous voyez par-là l'importance d'avoir Dieu en vue dans tout ce que vous ferez, & pour parler le langage de l'Evangile, comme il vous ſera avantageux de conſerver votre œil toujours ſimple & lumineux de cette lumiére que la foi & la charité répandent en l'ame fidèle : les auſtérités des Religieuſes Carmelites ne ſont pas de votre état, & vos bonnes œuvres ne ſont pas de leur vocation : *Que chacun marche dans la voie où il a été appellé : Voilà*, diſoit *St. Paul, ce que j'enſeigne dans toutes les Egliſes :* Maxime fondamentale pour notre avancement : maxime qui réprime les plus grandes paſſions de l'ambition, de la vanité mondaine, de l'avarice, &c. & qui rappelle tous les Chrétiens à l'ordre de la volonté de Dieu, qui eſt la ſouveraine perfection. Votre âge de ſoixante-huit ans, vos infirmités, votre place, ne vous laiſſent pas la liberté de faire ce qu'on conſeilleroit à d'autres : vous vous portez bien aujourd'hui, Madame, & demain

main vous aurez la fiévre : vous ne pourrez faire ce que Dieu attend de vous, si l'on vous pousse à des mortifications corporelles que votre délicate santé ne peut soutenir : vous laisserez par-là ce qu'un autre ne peut pas faire pour vous : les bonnes œuvres, auxquelles vous êtes appliquée, en souffriront & manqueront peut-être tout-à-fait par l'indiscrétion de votre Confesseur. Ce fonds cependant est bien agréable à Dieu, de vouloir tenter tout ce qu'on jugera convenable à votre avancement, quelque austère qu'il soit. Je vous conseille d'être toujours dans cette préparation du cœur des justes : c'est une excellente priére, qui leur attire de grandes graces. Vous sçavez que la maniére d'écouter de Dieu, c'est d'exaucer, c'est de faire miséricorde. L'accablement de votre état, votre sujétion, les autres peines inséparables de la priére assidue, & des bonnes œuvres que vous avez à faire, ce sont les mortifications de la chair de votre vocation, qui rendront les membres de votre corps des *armes de justice*, selon la parole de *St. Paul.* Vous n'êtes point obligée de jeûner en mangeant gras, & je ne vous conseille point de le faire, sans Mr. F. Ne mangez que des choses

faines : ce ſera une mortification journaliére convenable à votre état. Pour ce qui regarde les commodités, & les délices permiſes, qui ſuivent la place où vous êtes, voici les règles des Saints. Dans toutes les choſes paſſagéres de cette vie, dont la loi de Dieu & celle de l'Egliſe nous permettent d'uſer, il faut ſe conformer aux mœurs & à la coutume des gens de bien avec leſquels on vit. *Dans toutes ces choſes, ce n'eſt pas l'uſage qu'on en fait, mais la paſſion & l'intempérance de celui qui en uſe, qui fait ſon péché*, dit *St. Auguſtin.* Il ajoute, qu'il faut donc faire une grande attention aux lieux, aux tems, aux perſonnes, pour ne pas reprendre témérairement leurs uſages : car il ſe peut faire qu'un ſage Chrétien uſe ſans paſſion & ſans gourmandiſe, d'un mets délicat, & qu'un inſenſé brule d'une honteuſe flamme de gourmandiſe en deſirant des oignons. Il n'y a point de perſonne ſenſée qui n'aimât mieux manger des poiſſons comme Notre Seigneur, que de manger des lentilles comme *Eſaü.* On ne dira pas que les bêtes ſoient plus auſtéres que nous, parce qu'elles ne mangent que des nourritures groſſiéres : car dans toutes les choſes permiſes, ce n'eſt

pas

pas leur nature qui règle le bien & le mal de nos actions, mais la cauſe qui nous en fait uſer, & la maniére dont nous en uſons. Ainſi penſoit *St. Auguſtin. Qu'on ne contraigne point les riches*, dit-il, dans un autre endroit, *de vivre de la nourriture des pauvres : qu'ils uſent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de ſe ſervir : mais qu'ils s'humilient & s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs uſages, ils deviennent malades : qu'ils uſent des choſes ſuperflues, en donnant aux pauvres ce qui leur eſt néceſſaire : qu'ils uſent des choſes délicates, en donnant aux pauvres les choſes utiles.* L'Evangile nous apprend que la juſtice ne conſiſte point dans l'abſtinence, ou dans le manger, mais dans la patience & l'égalité avec laquelle on ſouffre les privations, & dans la tempérance avec laquelle on uſe de l'abondance : cela s'entend hors le cas de précepte. Voilà de l'érudition : mais vous l'entendez à merveille : ainſi, Madame, n'attribuez point l'ennui dans la priére & les autres défauts dont vous vous plaignez, aux manquemens d'auſtérités que vous ne pouvez porter. Liſez le chap. III de l'Imitation : *Quelquefois quand vous croyez*

que

que je ſuis éloigné de vous, j'en ſuis le plus près : quand vous croyez avoir tout perdu, c'eſt ſouvent le tems que vous gagnez le plus : tout n'eſt pas perdu lorſque les choſes arrivent autrement que vous ne penſiez.

Je connois vos plus ſecrettes penſées : je ſçai qu'il vous eſt avantageux d'être quelquefois abandonnée & ſans aucun goût de dévotion, de peur que vous ne mettiez votre confiance en vous-même, & que vous ne vous laiſſiez aller à l'orgueil, en vous croyant plus parfaite que vous n'êtes. Peut-être auſſi dans vos peines recourez-vous trop tard à celui, hors duquel il n'y a ni ſecours qui défende, ni conſeil qui profite, ni reméde qui réuſſiſſe. Vivez donc reconnoiſſante des graces ineſtimables que vous avez reçues. Qu'il n'y ait perſonne plus fidele à Dieu que vous au milieu de la Cour. Que la foi, l'eſpérance, la charité ſoient l'ame de votre ame. Demandez à Dieu une bonne mort, la perſévérance finale, & tout ce qu'il ſçait mieux que vous vous être néceſſaire. Soutenez, conſolez, ſanctifiez le Roi : procurez la paix, ſi vous pouvez : continuez à ouvrir votre main ſur le pauvre : allez en confiance aux

Sa-

Sacremens : Dieu ne permettra pas que vous ayez la mort dans le sein, sans la connoître, & que vous mouriez dans un état si funeste. Approchez vous de Dieu; & je vous assure qu'il s'approchera de vous : quand vous ne le sentirez pas, son secours n'en sera pas moins effectif. Combattez toujours pour la Foi, contre les nouveautés : car sans la Foi, il est impossible que la Religion subsiste dans l'Etat : & la Religion est la source de tous les biens.

LETTRE XXV.

Utilité des peines d'esprit.

JE souhaite de tout mon cœur, Madame, que vos ennuis servent à vous faire mourir à toute volonté propre. Le goût d'une douce retraite soutiendroit bien plus la nature : vous vous rendriez à vous-même un témoignage bien plus avantageux de votre conduite & de vos sentimens, si vous aviez beaucoup d'heures libres pour lire, pour parler de Dieu, pour vous occuper de bonnes œuvres. Quand on est dans un assujettissement continuel, qu'on

qu'on fait des riens toute la journée, on ne peut se rendre compte à soi-même d'aucune occupation solide : le fond du cœur s'attriste, se dessèche, & se décourage : mais c'est le découragement même, qui purifie le cœur, pourvu qu'on n'y succombe pas : on fait la volonté de Dieu en ne faisant rien : on rompt sa volonté propre, & par conséquent on fait beaucoup, quoiqu'on paroisse ne rien faire : de moment en moment on se présente à toutes les choses dont Dieu charge : ô ! que le fardeau de chaque moment est bon ! plus il est pesant, plus il est précieux : je suppose que Dieu le donne, & que nous ne le prenons pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu vous arrache, il faut aussi, avec la même fidélité vous réserver pour vos exercices toutes celles qu'il vous permet de vous réserver : il faut avoir égard aux besoins du corps qu'il faut soulager, aux peines involontaires de l'esprit qui minent le corps, & à toutes les autres circonstances : un peu de silence, dans certains petits intervalles des affaires, ou de conversation, réveille les forces de l'ame, la renouvelle en Dieu, & soulage le corps trop épuisé : & quand on sent que l'hu-

l'humeur se desséche, que la facilité d'agir avec joie & simplicité diminue, il faut recourir au recueillement; si l'on ne peut prendre plusieurs jours, en prendre un, quelques heures au moins, quelques momens dérobés. Le recueillement nourrira en vous le germe de vie naissant, que Dieu met dans votre cœur. J'aime bien cette Foi simple, avec laquelle vous cherchez Dieu: vous le trouverez, puisque c'est lui qui vous méne à lui-même. Je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci: & je vous avoue que je vous plains, quand je pense à vos embarras: mais c'est le moyen particulier de Dieu sur vous, pour faire son œuvre. Il exerce souvent les autres par des croix qui paroissent croix. Pour vous, il veut vous crucifier par les prospérités apparentes, & vous montrer à fond le néant du monde par la misére attachée à tout ce que le monde a d'éblouïssant. Ainsi Dieu vous ménera droit à lui par tout ce qui semble vous en détourner, pourvu que vous marchiez toujours dans cette foi droite & simple, qui est votre attrait.

LET-

LETTRE XXVI.

Sur le repos néceſſaire au corps.

TOut ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ou de vous dire ſur le courage dont il faut ſe défier, ſe réduit à ceci : c'eſt qu'il ne faut en rien compter ſur vous. Dieu vous demande l'abaiſſement de votre eſprit, & même de votre courage pour toutes les vertus. Ne vous fiez point à votre zèle pour renoncer aux ſoulagemens, pour accepter ſans relâche de longues contraintes, pour porter une vie dure, & un travail d'eſprit non interrompu : vous y ſuccomberiez pour l'eſprit & pour le corps : le corps demeureroit languiſſant, malgré ſa vigueur, & ſe ſécheroit infailliblement pour la piété. Soyez ſimple pour vous ménager avec ſupport, comme vous voudriez ménager une autre perſonne. Le parti de prendre ſur ſoi eſt un parti de Philoſophie : on veut tout faire pour les autres, & ne leur rien devoir : on veut les ſupporter ſans en être ſupportée : on ne veut point ſe laiſſer voir dans un état de foibleſſe, où

où l'on a besoin d'être épargné : à tout cela vous reconnoîtrez l'amour-propre & la vertu humaine. J. C. avoit peu de tems pour instruire ses Apôtres : il alloit les quitter : cependant il se dérobe à eux pour aller seul sur la montagne : il leur apprend à faire de même : il suspend leurs travaux Apostoliques pour les faire reposer. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à suspendre l'action de l'esprit, trop actif & trop confiant en son action ; vous éprouverez combien cette pratique est utile pour reprimer les saillies de la nature & les réflexions de la sagesse : amusez vos sens, & laissez à votre corps le relâchement dont il a besoin : le corps & l'ame s'en porteront mieux : & les affaires n'y perdront rien.

Je crois, Madame, tout ce que vous dites de vous-même : mais je n'avois vu de dur dans votre vie que les assujettissemens : il n'est pas possible que vous n'en ayez de grands par le Roi, & par vos amis, dont chacun prétend quelque privilège. Une personne, qui a de la délicatesse, veut contenter celle des autres : de-là, cette tension continuelle, cette application à tout prévenir, à tout deviner, à répondre à tout, ces efforts pour

ne

ne rien négliger : & de-là auſſi, la perte de la ſanté, & l'épuiſement de l'eſprit. Repoſez vous donc, Madame : ce repos nourrira dans votre cœur une certaine préſence de Dieu, ſimple, tranquille, & familiére. Les choſes, que vous avez à faire, ne perdront rien par les interruptions : vous les ferez avec des graces plus abondantes & avec plus de mort à vous-même. Vous irez toujours bien, pourvu que vous alliez, ſans vous regarder vous-même. Il faut comprendre, pour les retours ſur ſoi, ce que vous avez ſi bien compris pour le découragement : tout ce qui eſt involontaire ne doit point vous troubler : on eſt importuné de l'attention ſur ſoi-même, comme de toutes les autres tentations : celle-là même eſt la plus opiniâtre : on voudroit s'oublier, & l'on ſe retrouve à chaque pas : on s'en afflige, on ſe condamne, on ſe décourage, & l'on ne voit pas que Dieu nous affranchit de l'amour-propre par l'importunité de l'amour-propre même. On s'eſt aimé, on s'eſt occupé avec plaiſir de ſoi : on ſe ſurprend ſouvent ſoi-même dans cette vaine complaiſance de penſer à ſoi : on en eſt las, & on ne peut s'en corriger : du poi-

poiſon, Dieu en fait le rémède. Quiconque n'eſt point attaché à ſoi-même par la volonté, en eſt détaché véritablement: il ne faut donc point s'inquiéter de ces retours fréquens, il ſuffit de ne les pas ſeconder. Le principal eſt de n'agir jamais malgré la lumiére intérieure, ſuivant les motifs d'amour-propre qui viennent flatter l'imagination. Pour les défauts d'autrui, on ne peut s'empêcher de les voir: mais il ne faut point les chercher, les approfondir ſans néceſſité: il ne faut point conſidérer le mauvais ſans le bon; il faut toujours ſe ſouvenir de ce que Dieu peut faire d'un moment à l'autre dans la plus vile des créatures, rappeller les ſujets que nous avons de nous mépriſer nous-mêmes: le mépris pour les autres a quelque choſe de dur & de hautain qui éteint l'eſprit de J. C.: l'eſprit de grace ne s'aveugle point ſur ce qui eſt mépriſable; mais il le ſuppoſe avec reſpect pour entrer dans les ſecrets deſſeins de Dieu: il ne ſe laiſſe aller, ni au dégout dédaigneux, ni aux impatiences de la nature: nulle corruption ne l'étonne, nulle miſére ne le rebute, nulle impuiſſance ne le dégoute, parce qu'il ne compte que ſur Dieu ſeul, & qu'il

qu'il ne voit hors de lui, que néant & péché.

LETTRE XXVII.

Sur la triſteſſe.

JE ne vous dis pas, Madame, de ne vous point attriſter, mais de ne vous point affliger, comme les perſonnes qui n'ont pas de confiance en Dieu, ni de ſoumiſſion à ſes ordres. Inſpirez-en une grande au Roi : obtenez de lui qu'il conſulte Dieu un moment dans les affaires ſur leſquelles il délibère. Il eſt capable de bien entendre ce que la ſageſſe dit d'elle-même dans les Proverbes : *C'eſt de moi que vient le conſeil & l'équité : c'eſt de moi que vient la prudence & la force : les Rois régnent par moi : & c'eſt par moi, que les Légiſlateurs ordonnent ce qui eſt juſte : les Princes commandent par moi : j'aime ceux qui m'aiment : ceux qui s'éveillent dès le matin pour me chercher, me trouvent.* Communiez extraordinairement pour lui : offrez-vous à tout, pour l'amour de Dieu, qui vous a choiſie pour le conſoler, lui obéir, & le ſauver. Priez, quoique triſte & affligée : pleurez dans votre Oratoire aux pieds de N. S. : vous recueil-

cueillerez avec joie le fruit de ce que vous aurez semé avec tristesse. Ne croyez pas perdu ce que vous ferez tristement pour Dieu: les priéres, les Communions sont plus nécessaires, & plus méritoires en ce tems-là, quoiqu'elles soient sans le sentiment ordinaire de la dévotion qu'on goûte dans les autres tems. Que votre priére ordinaire & vos élévations de la journée soient cette demande que N. S. vous a enseignée: *Que votre volonté soit faite en la Terre comme au Ciel*! Espérez en Dieu souverainement: n'a-t-il pas tourné toutes choses pour votre salut? Vous seriez une ingrate bien coupable, si vous hésitiez un moment. Tout ce qui arrive, hors le péché, vient de lui: souvenez vous de ces paroles du Sauveur à *St. Pierre: Vous ne voulez pas que je boive le Calice que mon Pére m'a envoyé*? Ne demeurez pas dans l'affliction: occupez vous, quoique tristement, des choses que vous aurez à faire. *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera*, disoit *David*: *il me conduit dans ses paturages*. Abandonnez à Dieu le soin de l'avenir, & faites au tems présent ce que vous connoitrez que Dieu demande. Il vous a tiré de tous les périls: & son pouvoir & son amour ne sont pas encore épuisés,

LET-

LETTRE XXVIII.

JE viens, Madame, de recevoir vos redditions : ſervez vous, je vous en ſupplie, pour toujours, de la règle dont nous ſommes convenus, de ne rien faire qui puiſſe paroitre ſingulier au lieu où vous êtes, à moins que la choſe ne ſoit des Commandemens de Dieu, ou de l'Egliſe: je ne vous dirai jamais rien qu'en le ſuppoſant. Il eſt bon, non-ſeulement pour vous, mais pour les autres, qu'on ne ſçache pas ce que vous faites, que l'on ne voye rien en vous, s'il vous plait, que d'ordinaire & de bon ; & que le Roi vous trouve aiſée & réjouïſſante. Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans votre piété, le monde trouveroit encore qu'il y en a trop, s'il ſçavoit tout : *Toute la beauté de la femme du Roi eſt au dedans* : & ſi j'ai de grandes eſpérances, c'eſt parce que vous accompagnez les petites choſes, que vous faites, d'une grande volonté & d'un grand cœur pour les choſes de Dieu : ſi je vous crois en aſſurance, c'eſt parce que vous faites peu de cas de ce que vous faites, que vous craignez, que vous vous précautionnez,

nez, que vous voulez en faire plus, & que vous n'appuyez la fermeté de votre eſpérance que du bon côté, ne comptant que ſur Dieu, vous oubliant vous-même, & n'oubliant pas votre fragilité.

LETTRE XXIX.

Sur un ſentiment de la dirigée.

VOus ſemez avec travail, vous recueillerez avec joie : laſſez vous de bon cœur à écouter & à ſoutenir tout le monde, depuis le matin juſqu'au ſoir : encouragez l'un, reprenez l'autre, diſſimulez l'importunité, ſupportez les défauts : dans ceux du prochain, voyez humblement les vôtres, reconnoiſſez-en d'autres plus conſidérables, ou remerciez Dieu de ce qu'il vous en a délivrée. Par-là, vous ne vous diſſiperez pas, vous ne vous abandonnerez pas vous-même en ſecourant les autres, mais vous pratiquerez toutes ſortes de vertus qui vous ſanctifieront avec eux.

Que vous êtes heureuſe, de m'avoir pu écrire ces mots avec vérité! *Je me ſuis trouvée, depuis peu, dans la diſpoſition que*

vous m'avez souhaitée, & après avoir épuisé mes forces & ma vigueur au service des ames, je suis revenue toute lasse & toute languissante aux plaisirs qui me cherchent, & que je ne cherche pas. Je supplie celui qui fait luire la lumiére dans les ténébres, & qui tire le bien du mal, de changer tous vos divertissemens en exercices de mortification, par les dégouts que la grace seule est capable de vous envoyer. Il est permis, en cela, d'être hypocrite, & de paroître se réjouïr, quand on ne se réjouït pas, ou qu'on tourne la joie en amertume volontaire.

Depuis que j'ai lu, que lorsque vous retournez le soir à Versailles, vous y portez un corps & un esprit tout épuisé, il me reste dans le fond du cœur une consolation sensible dans la vue du grand bien qui en résulte. Vous avez donné si long-tems les prémices au monde & les restes à Dieu, qu'il est tems de faire restitution, en faisant une sévère justice au monde. Il me semble que vous pouvez dire sincérement à Notre Seigneur dans l'esprit de *David*: *Je garderai pour vous toute ma vigueur & toute ma force, ô mon Dieu! Je m'épuiserai à votre service, & j'irai toute affoiblie & toute languissante aux plaisirs du monde pour y trouver mon dégout, & pour en faire même*

me

me une espéce de supplice dans le tems où votre divin Esprit m'attire. Si je valois quelque chose auprès de Dieu, Madame, j'employerois tout mon crédit pour vous obtenir cette disposition.

La méditation du Roi sera très-utilement employée demain matin, s'il tâche de s'exciter à une fervente contrition, en se représentant devant Notre Seigneur J. C., devant qui il va rendre ses comptes aux piés de son Ministre. Vous pouvez choisir pour cela dans vos livres quelque sujet d'Oraison, capable de l'exciter: *Créez en moi, Seigneur, un cœur nouveau.* Après quelques demandes semblables, qu'il forme tendrement, & du meilleur de son cœur, un nouveau regret des péchés de toute sa vie, qui aille jusqu'à la détestation & à l'horreur de tout ce qui déplait à Dieu! Le Dieu riche en miséricordes, qui a été chercher la brebis errante, lorsqu'elle n'y pensoit pas, pourroit-il être sourd à sa voix, lorsqu'elle le veut suivre par-tout, & qu'elle ne trouve de consolation solide qu'à l'abri de sa houlette & de son bâton? ce seroit une impiété de le penser, & un blasphême de le dire.

LET.

LETTRE XXX.

Sur ſes progrès dans la piété.

JE *ſuis affligée*, dites-vous, *de ne point connoître mes fautes, quoique je ne puiſſe douter d'en avoir fait pluſieurs pendant la ſemaine.* Et moi, je me réjouïs que vous n'en faſſiez plus de ces remarquables, de ces volontaires, qu'on aperçoit après des années entiéres. Je me réjouïs de ce qu'étant plus attentive à la préſence de Dieu, plus exacte à vous examiner tous les jours, ayant la conſcience plus délicate, étant plus éclairée ſur vos obligations, vous voyez dans vos comptes moins de péchés qu'autrefois : c'eſt qu'il y en a moins en effet : c'eſt qu'ils ſont moins volontaires, c'eſt qu'ils vous ſeront auſſi moins imputés. *Dieu ſoit béni à jamais de ce qu'ayant été ci-devant eſclave du péché, vous avez obéï du fond du cœur à l'Evangile, & êtes devenue eſclave de la juſtice ! Vous avez fait ſervir ce qui étoit en vous à l'iniquité : tout doit ſervir préſentement, & tout ſert en effet à la juſtice par votre ſanctification* : c'eſt, à peu près, le texte

texte de *St. Paul.* Lisez, Madame, cet admirable chapitre : vous y verrez ce que le Bâteme opére en ceux qui meurent au péché, comme ils deviennent semblables à J. C. dans la Mort & dans la Résurrection, vous y verrez que les deux états se suivent, que le Chrétien, qui est mort au péché, participe à la grace de la résurrection & de l'immortalité du Sauveur : & pour réponse à toutes vos peines, lisez & entendez bien le verset 14. Ce qui doit vous surprendre, c'est comment ce monstre puissamment fortifié, qui avoit fait en vous des chaines de fer pour vous retenir sous son domaine, a pu perdre si aisément tout son pouvoir. C'est-là le miracle de la grace, c'est l'œuvre du Tout-Puissant : *Chantons à jamais les misericordes du Seigneur*, disoit *David.*

Je sçai que vous n'êtes pas exemte de plusieurs fautes pendant la semaine, quoique votre conscience quelquefois ne vous reproche rien : mais ces fautes ne vont point à la mort, mais vous les haïssez, quoique cachées, mais vous en demandez pardon humblement à Dieu comme *David*, *Ab occultis meis munda me* ; mais vous êtes bien résolue de les chercher tous les jours dans votre examen, & de leur faire

la guerre quand vous les trouverez. Laissez croitre la lumiére de la grace : vous verrez alors clairement ce que vous n'appercevez pas aujourd'hui. En attendant, réjouïssez vous de ne rien apercevoir. Votre orgueil vous afflige, & vous fait la guerre, jusques dans le Sanctuaire : vous craignez qu'il ne vous raviſſe le bien que vous faites. Votre crainte vous mettra en sûreté : tant que vous le craindrez, vous vous défendrez contre lui : & si quelquefois il vous fait des bleſſures, elles seront légères. *Mais*, dites-vous, *je suis quelquefois troublée, quand je me trouve si orgueilleuse* : heureuse l'ame qui craint d'offenser Dieu ! le trouble vous sera salutaire : vous en deviendrez plus humble, plus soumise, plus pénitente, & plus préparée aux graces nouvelles. J'ai été ravi d'avoir vu, il y a quelques jours, celle qui ne se troubloit pas aisément autrefois, qui croyoit pouvoir se suffire, qui n'appelloit à elle que le secours de la raison, dont l'esprit-fort d'une mauvaise force regardoit les contraintes des ames timorées comme des petitesses : j'ai été ravi de la voir humiliée, contrainte, craintive, sentir son insuffisance, avoir besoin d'être rassurée, & consolée par les Ministres du *Pére de toute consolation*. Dieu a

[accou-

accoutumé de faire passer ses élus par deux épreuves différentes, la joie & la crainte : le trouble & la paix ne sont jamais de longue durée. O profondeur de la bonté, & de la sagesse de Dieu ! Nous avons besoin d'être troublés pour ne pas présumer : nous n'avons pas moins besoin aussi de la consolation du Ciel pour n'être pas abbattus par la défiance & par le sentiment de notre foiblesse : *Aussi*, dit *St. Chrysostome*, *Dieu mêle la joie avec la tristesse, & tempère l'une par l'autre.* C'est ainsi qu'il agit avec tous les Saints. Il ne laisse pas toujours, ni dans les périls, ni dans la sécurité : mais il fait comme un tissu & une chaîne de biens & de maux : c'est ce qu'il a pratiqué envers *St. Joseph*, cet homme appellé juste par excellence dans l'Evangile, dépositaire des anciennes promesses de Dieu, & le gardien du trésor de la Religion. Il voit, continue ce Pére, la grossesse de *Marie*, & il entre aussi-tôt dans le trouble & dans l'inquiétude : il soupçonne sa femme d'adultére : mais l'Ange le délivre de ses craintes : *Joseph*, lui dit-il, *ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre Epouse : l'Enfant, qui est né en elle, est l'ouvrage du St. Esprit* : l'Enfant paroit ensuite : *Joseph* en reçoit une extrême joie : il voit

venir les Paſteurs, accourir les Rois d'Orient pour l'adorer, *Siméon* le reconnoitre pour le Meſſie, prédire qu'il ſera *la lumiére des Nations & la gloire du Peuple d'Iſraël.* Quelle conſolation pour ce ſaint homme! mais elle eſt auſſi-tôt ſuivie d'une douleur étrange, lorſqu'il voit un Roi furieux, réſolu de perdre l'Enfant: l'Ange le conſole par ſa viſite, lui ordonne de prendre la Mére & l'Enfant, & de fuir en Egypte: il a l'affliction d'être parmi des idolâtres pendant pluſieurs années: le reſte de ſa vie fut auſſi mêlé. Soyez béni à jamais, ô mon Dieu! de ce que vous donnez le ſecours néceſſaire à notre foibleſſe, & que vous ne dédaignez pas de diſſiper nos peines, & de nous fortifier par votre viſite!

Quoiqu'affligée ſouvent de n'en pas faire autant que vous voudriez, vous craignez cependant quelquefois qu'on ne vous en demande trop: vous frémiſſez même, craignant la ſévérité du Miniſtre à qui votre ame eſt confiée. Dieu me faſſe la grace de me traiter dans mon état, comme je deſire vous traiter dans le vôtre! Ce que je puis vous dire, Madame, c'eſt que vos craintes ne m'embarraſſent pas: & mes préventions ne me tromperont point: ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes prête à tout, c'eſt

que

que j'espére ne vous rien demander de singulier, ni au-dessus de vos forces & de vos desirs.

LETTRE XXXI.

Sur sa conduite dans son domestique.

JE vous mande en détail ce que je crois que vous devez faire par rapport à votre domestique. Aujourd'hui, Madame, que Dieu vous enflamme plus tendrement de son zéle, il faut que vous commenciez à l'exercer sur votre maison. Celui que vous servez de si bon cœur, doit aussi être servi préférablement à vous par vos domestiques: il faut que votre maison lui soit autant consacrée que votre cœur, qu'on la distingue entre les autres par la piété, & qu'elle devienne une Eglise domestique comme l'étoit autrefois celle des premiers Fidéles, ainsi que nous le voyons dans *St. Paul*, qui appelle la maison d'*Aquilée* & de *Priscille leur Eglise domestique*, comme aussi celle de *Nymphas*: *Saluez*, dit-il aux Colossiens, *l'Eglise qui est dans la maison de Nymphas.* Faites, Madame, par votre vigilance, & par votre douce

autorité, qu'ils travaillent tous avec une pieuſe émulation à devenir d'excellens Chrétiens. Souvenez vous que quand vous méneriez en votre particulier une vie toute ſainte, & que tout le monde vous regarderoit avec admiration, vous ſeriez morte devant Dieu, ſi vous n'établiſſez dans la foi & dans la piété, autant qu'il eſt en vous, le petit peuple dont vous êtes chargée en conſcience : car ſans cela, vos œuvres ne ſeroient pas pleines. N'oubliez pas ce que Dieu dit à tous les Chrétiens chargés des autres dans la perſonne de l'Evêque de Sardes : *Je ſçai quelles ſont vos œuvres : vous avez la réputation d'être vivant, vous êtes mort : ſoyez vigilant, ſongez à ceux dont vous êtes chargé qui ſont prêts à mourir : car je ne trouve pas vos œuvres pleines devant Dieu* : &, afin qu'on ſçache que cet avis eſt pour les Fidéles de tous les tems, il le finit par ces paroles, qui devroient bien réveiller ceux qui ſont en dormis : *Que celui, qui a des oreilles, entende ce que l'Eſprit dit aux Egliſes.* Voilà un homme qui paſſoit pour un Saint dans le premier tems de l'Egliſe naiſſante, & qui eſt mort devant Dieu, parce qu'il néglige des gens dont

il

il eſt reſponſable. Faites donc en ſorte, Madame, que perſonne ne meure chez vous, ou du moins que leur mort ne vous ſoit point imputée.

Votre charité ingénieuſe trouvera aſſez de moyens d'inſinuer à vos gens la piété avec douceur, & ſçaura bien auſſi les attendre avec patience : il faut qu'ils aiment la vertu, & qu'il n'y ait que ceux, qui ſeroient endurcis, qui ayent ſujet de vous craindre. Quant à ceux-là, il eſt bon qu'ils ſçachent, par les exemples que vous en ferez au beſoin, que vous êtes auſſi inexorable à l'égard du vice, que vous êtes patiente à l'égard des foibleſſes. Ne renoncez point aux plaiſirs innocens attachés à votre état : allez au-devant, en faveur des grands biens que vous pourrez faire par eux : rendez la vertu douce, aimable, accommodante ; mais ſans bleſſer les règles. Les ſpectacles ſont, ou criminels, ou occaſions de crime : vous devez n'y aller que par ordre, ainſi que nous en ſommes convenus : il eſt bon, quoi qu'en diſent certaines gens, qu'on ſçache que vous n'approuvez pas ces ſortes de plaiſirs, & que vous n'y cherchez autre choſe que l'obéïſſance de votre état. Souvenez vous

de ces paroles d'*Isaïe* : *Je vous ai appellée à moi d'un pays éloigné, & je vous ai choisie pour moi.*

LETTRE XXXII.

Sur l'amour du bien public.

QUe Dieu est bon, de vous faire voir le monde par des côtés qui vous en donnent tant d'horreur & de mépris ! Hélas ! si on le regardoit toujours ainsi, il n'enyvreroit pas tant. Et qu'avez-vous fait à Dieu pour n'être pas du nombre de ceux qui sont si dangereusement enyvrés ? Rien n'égale ses bienfaits, Madame : rien ne doit égaler votre reconnoissance & votre fidélité. Ayez confiance en lui avec plus de simplicité & de fermeté que jamais : vous plantez, il donne l'accroissement : sanctifiez vous pour les œuvres que Dieu vous prépare, & pour les Religieuses, dont vous allez être l'Institutrice. Aimez l'Eglise plus que St. Cyr, & plus que tout ce que vous aimez sur la Terre : priez Dieu qu'il détourne tous les maux qui l'affligent, & tous ceux qui la menacent. N'usez point votre crédit aux affai-

affaires des particuliers, quelque saints qu'ils soient : réservez vous pour les affaires générales de l'Eglise, pour le bien de l'Etat, & pour celui du Roi. Hazardez des avis, & faites des instances pour ces grandes affaires, sans vous lasser, mais aussi sans sortir de la douceur, & du respect que vous devez. A mesure que vous connoissez certaines choses, utiles à inspirer, marquez les pour vous en servir. Lisez le Concile de Trente à votre loisir. Aimez l'Eglise, je vous en conjure, pour laquelle J. C. est mort, afin qu'elle fût sans tache & sans ride. Voilà, Madame, ce que je crois devoir mettre à la place des austérités : elles rebuteroient & fatigueroient tous ceux à qui vous avez à faire : si vous en faisiez beaucoup plus que vous n'en faites, peut-être vous ôteroient-elles la force qui vous est nécessaire pour soutenir l'accablement des autres occupations : mais la piété, que vous exercerez avec l'Eglise, sera bonne à tout, & suppléera à tout. Vous ne vivez que pour cela : & je crois que vous diriez volontiers avec un de ces généreux Juifs, *Il vaut mieux que nous mourions, que de voir les maux qui menacent notre Eglise & notre Nation.*

J'es-

J'espère du Dieu de miséricorde, qui vous a choisie, qu'il vous fera attendre en patience les moyens, & qu'il vous mettra dans le cœur & dans la bouche sa Parole pour toucher efficacement les articles importans. Le dernier chapitre, que je vous ai marqué du Concile de Trente, page 450, est admirable : lisez-le, & le relisez : c'est l'Eglise qui vous l'adresse, pour se faire entendre à celui auprès de qui son époux vous a mise.

LETTRE XXXIII.

Sur la Fête de tous les Saints.

VOici, Madame, les écrits que vous m'avez demandés sur les trois articles que vous m'avez marqués : j'ai peur qu'en voulant bien faire, je ne l'aye fait trop long : mais mon écriture est grosse, & vous pourrez le partager, & en lire un article chaque jour. Votre état est bon : vous êtes sur la croix de Notre Seigneur : vous la portez, elle vous portera réciproquement. Ayez donc bon courage : que craindriez-vous ? Le salut & la persévérance, qui en est le sceau, dépendent de la sollicitation : faites

tes-en une forte dans cette Octave : l'Eglise vous offre aujourd'hui un nombre innombrable d'intercesseurs : employez les efficacement, pour demander cette disposition de *David : Je n'oublierai jamais vos justifications. Jamais* est un grand mot, mais c'est le mot des élus. *Que veux-je sur la Terre & dans le Ciel, sinon vous, ô mon Dieu ! vous qui êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours* ! Il faut que ce *toujours* soit joint à votre foi, à votre espérance, à votre patience, à tout le bien que vous faites, & sur-tout à votre amour : vous l'obtiendrez ce *toujours :* Dieu ne vous le refusera pas. Dites souvent dans cette Octave, à l'intention de ce *toujours*, tous les Saints de Dieu ! priez pour moi. N'oubliez pas la Reine des Saints, qui vous aime singuliérement, ni votre patron, ni ceux du Roi, ni les Anges de l'Etat.

O que ces grands Saints prieront de bon cœur pour vous, pour l'amour des pauvres, pour la Protectrice du Clergé, pour celle qui aime uniquement l'Eglise, au milieu du Monde, pour celle enfin que Dieu à préparée au soulagement du Peuple, à la sanctification du Roi, &

pour

pour être à la Cour le modèle des grandes vertus, le canal des bons conseils & des maximes évangeliques devant ceux qui les regardent comme une folie !

Lisez peu, écrivez encore moins, tant que votre foiblesse durera : contentez vous de vous faire lire quelque chose de court, tous les jours, un chapitre de l'Imitation, ou du Nouveau Testament, ou des Psaumes, ou de quelque Lettre de *St. François de Sales*, touchant l'état où vous êtes, ou de quelque autre Livre de piété. Ne faites que de courtes priéres : mais élevez toujours votre cœur à Dieu : dites lui que vous l'aimerez toujours : cela fait un grand plaisir à notre Souverain Maître : car il ne veut que notre amour. Ne faites aucune difficulté de prendre vos commodités pour vous soulager : vous êtes si souvent mal à votre aise, que je vous crois cette liberté très-nécessaire pour ne pas succomber. Communiez, comme vous faites, sans règle, & selon que votre santé vous le permet. Amusez vous, quand vous n'y prendrez pas grand plaisir : quoi que vous disiez, je crains que les classes de St. Cyr, jointes à vos autres applications, ne vous ayent

ayent fort incommodée. Continuez à faire de bonnes œuvres, ſelon qu'elles ſe préſenteront à vous : voilà votre grande priére : elles ont une voix puiſſante qui ſe fait entendre aux oreilles de Dieu. Du reſte, ſoyez en paix : la mort ſera un paſſage pour aller à votre Pére, à votre famille, & à votre vraie patrie : elle n'a plus d'aiguillon pour vous : *car l'aiguillon de la mort, c'eſt le péché.*

LETTRE XXXIV.

Sur la confiance en Dieu.

VOus êtes plus ſçavante, Madame, que ma ſœur R. ſur la confiance que nous devons avoir en Dieu dans tous les évenemens de cette vie : c'eſt aſſez de croire qu'il peut tout, qu'il conduit tout avec une ſageſſe, une juſtice, & une bonté infinie, & qu'il fait tout pour notre plus grand bien : il ſuffit de ſe ſoumettre à tout, d'accepter tout, de s'offrir à tout. Il n'eſt pas vrai qu'il faille croire abſolument, ſans héſiter, qu'il fera tout ce que nous deſirerons ; par exemple, qu'il nous fera triompher de nos ennemis. Il nous a promis

mis de nous donner la vie éternelle & les moyens qui nous la doivent procurer, ſi nous nous abſtenons du péché, ſi nous nous convertiſſons véritablement, ſi nous perſévérons juſqu'à la fin dans les bonnes œuvres : nous devons avoir une ferme confiance, que de ſon côté il ne manquera pas à ſes promeſſes, ſi du nôtre nous rempliſſons la condition qu'il nous a impoſée. Mais il ne nous a pas promis indéfinitivement de nous accorder toutes les choſes temporelles que nous lui demanderons, ni le ſuccès de toutes nos entrepriſes. Il nous aſſure, à la vérité, dans l'Evangile, qui ſi nous cherchons premiérement le Royaume de Dieu & ſa juſtice, tout le reſte nous ſera donné par ſurcroit : mais il ne l'a pas promis à ceux qui ne cherchent pas premiérement le Royaume de Dieu, à ceux qui font leur principal de l'acceſſoire : il n'a même promis aux juſtes, qui deſirent premiérement ſon Royaume & ſa juſtice, ces biens temporels, que comme un acceſſoire & un ſurcroit, c'eſt-à-dire comme quelque choſe de ſubordonné au ſalut, & entant que ces ſortes de biens ſont néceſſaires pour arriver à ſon Royaume. Ainſi, Madame, ſi les biens tem-

temporels nuiſent aux ſpirituels, ſi ce bon Pére prévoit que les avantages paſſagers de cette vie nous enleveroient le ſouverain bien pour lequel il nous a créés, rachetés, & ſanctifiés par ſa vie & par ſa mort, il nous refuſera ce que nous lui demandons.

LETTRE XXXV.

Sur ſa conduite avec le Roi.

JE viens, Madame, de dire la ſainte Meſſe pour tous vos beſoins : j'eſpère que Dieu vous conſolera & vous réjouïra, parce qu'au milieu de vos peines vous avez toujours eu ſoin d'élever votre ame vers lui : ſes yeux ſont ſur vous : il vous aime : il vous envoye de grandes épreuves. Embraſſez de bon cœur la croix qu'il vous préſente : ſerrez la bien : elle vous ſanctifiera.

Je ne ſuis point en peine des péchés que vous ne connoiſſez pas, ni de ceux que vous connoiſſez : Dieu prend plaiſir à vous les pardonner. Vos priéres ſont très-bonnes : donnez vous y une très-grande liberté : la contrainte les affoibliroit.

La

La mort, ni la vieilleſſe, ni les accablemens ne vous feront point de mal. J'ai une grande eſpérance en celui qui vous a appellée, & qui conduit : *il eſt fidèle, & il ne vous délaiſſera pas.* Quand vos forces diminueront par l'âge, amuſez vous : vous en avez beſoin: Donnez pour remède à la triſteſſe du Roi une ſainte joie : qu'il apprenne, en vous voyant, qu'il eſt doux d'aimer & de ſervir Dieu, & que les plaiſirs du monde accablent quand ils quittent, & ne rempliſſent pas quand on en jouït. Vous êtes ſon azile : ſouvenez vous que votre chambre eſt l'Egliſe domeſtique où Dieu ſe retire pour l'y ſoutenir & le ſanctifier, ſans qu'il s'en aperçoive : les Anges tutelaires du Royaume, & le ſien avec le vôtre, & le Dieu des Anges y eſt pour vous y ſoutenir. Tolérez ſes foibleſſes : il ſera porté à aimer celui qui lui donne un tel ſoutien, & qui vous aura inſpiré une ſi grande charité: N'étouffez pourtant pas : & témoignez doucement le beſoin que vous avez de reſpirer. Vous êtes bien dans l'état où Dieu vous veut: ſoyez en paix : n'ayez point de ſollicitude pour l'avenir : le Dieu, que vous ſervez, eſt le Dieu immortel. Que votre nourri-

nourriture ſoit de faire la volonté de Dieu : c'eſt-là le ſouverain bien, pour lequel Dieu vous a créée, & vous ſanctifie.

LETTRE XXXVI.

Sur la ferveur.

JE prie Dieu qu'il vous découvre ce myſtère ineffable de ſon amour, que les hommes ne peuvent expliquer, & que la ſeule expérience de la grace & de la charité fait éprouver aux ames ferventes. Demandez donc cette ferveur, afin de la comprendre, & pour vous ſoutenir dans les peines & les ſéchereſſes de vos embarras : *qu'il me baiſe du baiſer de ſa bouche :* la ſainte Vierge vous préſentera un baiſer de la bouche de ſon fils. Ce moment ſera court ici-bas & mêlé des ombres de la foi : mais nous jouïrons de cette faveur dans l'éternité, où nous ne deſirerons, ni ne craindrons plus rien.

Vos redditions, Madame, m'aſſurent que Dieu eſt avec vous, & que vos imperfections & vos langueurs ne vous ſépareront pas de lui : vous tâcherez de vous

vous élever au-dessus de votre mal pour faire de bonnes œuvres. Ne vous étonnez pas de sentir l'apésantissement du corps par la maladie, ni même la pesanteur de l'esprit : la liaison du corps & de l'ame est si étroite dans cette vie, qu'il n'est pas possible que l'ame conserve toute sa vigueur dans les maux du corps : mais je vois votre volonté toujours ferme dans l'état de la grace & dans la soumission à Dieu. *Mon ame*, disoit une Sainte, *est solidement affermie & fondée en Dieu.* Tant que vous serez humble & charitable, vous ne serez jamais ébranlée dans votre état. Je ne veux pas vous surcharger d'écriture : je remets à un autre jour une courte préparation à la mort. J'espère que Dieu vous conservera encore pour nos Diocèses, & pour tous les biens que vous faites à l'Eglise, à l'Etat, au Roi, & à St. Cyr.

L'apréhension, où vous êtes, ne convient pas à la grande fête de demain, ni à vos besoins. Vous craignez où il n'y a pas à craindre : & cette crainte resserre un peu votre cœur, & vous ôte la liberté & la joie dans le service de Dieu. Deux choses vous sont absolument nécessaires : la premiére, un soin extrême de

de conſerver votre cœur dans la grace où Dieu l'a établi, grace qui vous a rendu ſon amie & ſon enfant, enſorte que vous lui pouvez dire avec une pleine confiance, *Mon Pére qui êtes dans le Ciel.* La ſeconde, c'eſt que vous adminiſtriez au Roi les diverſes graces dont il vous a fait la diſpenſatrice, en lui parlant à propos en ſon nom, & en agiſſant toujours par ſon eſprit.

La ferveur ſenſible n'eſt pas en notre pouvoir : elle vient & ſe retire, ſelon les divers deſſeins de Dieu, qui a coutume d'exercer ainſi ſes plus fidéles ſerviteurs : le capital eſt de conſerver votre cœur dans la fidélité que vous devez à Dieu, de ſorte qu'il l'aime ſouverainement au milieu des diſtractions de la vie. Je ne vois rien dans vos redditions, Madame, qui vous doive inquiéter : je crois que votre peine eſt une tentation. Il faut que vous puiſſiez dire, comme la ſainte Vierge, *Mon bien-aimé eſt à moi : & je ſuis à lui.* Laiſſez là vos craintes, &, livrez vous toute entiére à la confiance & à l'amour de celui qui vous aime & garde comme la prunelle de l'œil, qui vous tient ſous ſes aîles, qui vous nourrit & vous conduit, comme

une

une poule ſes pouſſins ; c'eſt la comparaiſon aimable de N. S. dans l'Evangile : vous ne comprenez pas encore juſqu'où va ſa dilection parfaite pour vous. Le monde vous diſſipe, mais il ne vous enyvre pas ; vous languiſſez ſouvent, mais vous brulez d'envie d'être fervente ; vous parlez, mais pouvez vous garder le ſilence ? les choſes publiques & blâmables paſſeront-elles impunément ſous vos yeux devant de jeunes Princes, aſſez infatués d'ailleurs des folies du ſiécle ? Nul ſcrupule mal entendu ; la charité n'eſt pas précipitée, mais elle n'eſt point la dupe des Courtiſans.

La cauſe des innocens eſt ſi favorable, qu'on doit même manifeſter en ſecret aux particuliers innocens, qui y ont intérêt, les défauts ſecrets de leurs fréres, quand ils leur peuvent porter un préjudice conſidérable. Il y a bien de la différence, Madame, entre l'indignation des juſtes envers les pécheurs, & l'indignation phariſaïque & la malignité des gens du monde qui ſe couvrent d'une fauſſe juſtice. C'eſt ce que *St. Grégoire* remarque admirablement ſur le chapitre 15. de *St. Jean* : *La fauſſe juſtice*, dit-il, *n'a que de l'indignation, & la vraie*

vraie a de la piété , quoique les Juſtes ayent accoutumé d'y mêler de l'indignation : mais il y a bien de la différence entre ce qui part d'un principe d'orgueil & de malignité , & ce qui vient du zèle de la diſcipline & de l'amour du bien. Les Juſtes n'ont point d'indignation par le plaiſir de mépriſer les autres , mais par charité : & quoique par un zéle de diſcipline ils paroiſſent extérieurement contraires aux pécheurs , ils conſervent au dedans toute la douceur de la charité : ils ſe mettent ſouvent en eſprit au-deſſous de ceux qu'ils cenſurent , & ſe ſoutiennent eux-mêmes par l'humilité. Les faux juſtes n'ont que des penſées de vanité pour eux-mêmes & de mépris pour leur prochain : ſans miſéricorde , ſans compaſſion pour les infirmes , ils deviennent plus méchans que ceux qu'ils veulent corriger. Que vous êtes éloignée , Madame , de cette fauſſe juſtice ! je n'en vois pas la moindre trace dans votre cœur. Si vous ſentez tant de peine contre les défauts de votre prochain , c'eſt par la droiture , l'amour du bien , & le zéle que Dieu a mis en vous : l'impatience & les foibleſſes peuvent ſe mêler ſouvent dans votre zèle : mais , com-

ment pourriez-vous être au milieu du monde, sans en contracter quelque pouſſiére ? qui voudroit s'élever au-deſſus de ces fautes ? elles deviennent comme inévitables, quoiqu'il faille toujours vous en humilier, & les fuir. Gardez vous bien de tomber dans la triſteſſe & dans la puſillanimité, comme ſi Dieu étoit éloigné de vous : je vous aſſure qu'il eſt bien proche de votre cœur, & qu'il y régne ſouverainement : il s'y eſt fortifié, & ſans cela, il y a long-tems que vous auriez été renverſée.

Il y a dans l'Egliſe, comme dans les Royaumes de la Terre, des Places fortes & imprenables, que Dieu a bâties pour la défenſe & pour l'azile des autres : il y met tant de proviſions, & les ſoutient ſi puiſſamment, que toutes les forces ennemies ne peuvent s'en rendre maîtreſſes. Rejouïſſez vous donc, Madame : mettez votre confiance en celui qui eſt votre force : ſoyez l'azile de vos fréres, du Roi, des Princes. Si vous deveniez triſte, cet azile deviendroit pour eux une priſon. On doit, à la vérité, être toujours dans une humble crainte, pendant qu'on eſt aſſiégé de tant d'ennemis : mais il faut de la force, du cou-

ra-

rage, de la confiance : & la joie d'une fidèle & courageuse défense doit l'emporter sur les petites pertes qu'on auroit faites.

Dites à Dieu humblement, puisqu'il vous a fait tant de bien par l'obéissance : *Vous me conduisez, Seigneur, par ceux que vous m'avez envoyés ; ils me prescrivent d'espérer & de me réjouir en vous : réjouissez, Seigneur, l'ame de votre servante, parce que je l'ai élevée vers vous* : paroles de *David* dans un état pareil au vôtre.

LETTRE XXXVII.

VOs tristesses, Madame, ne sont pas des péchés : & ce que votre Confesseur vous a dit sur cela doit vous rassurer. Je vois, par la candeur avec laquelle vous me dites celles que vous avez même contre moi, que vous avez aussi été troublée de mes manières : mais c'est un exercice que Dieu a permis, auquel vous ne devez plus penser. J'y ai donné lieu sans le vouloir, & vous avez eu raison d'en être peinée : j'espère que Dieu vous donnera plus abondamment la consolation que vous n'avez pas trouvée : ne parlez plus de cela : & ayez la simplicité

de faire avec moi comme à l'ordinaire : puiſque Dieu ne vous ôte pas la confiance, c'eſt une marque qu'il me prépare des occaſions de mieux faire, & qu'il veut que vous ſoyez un enfant.

Vous ne trouvez pas toujours la même conſolation, & le même gout dans les Sacremens, & dans la priére : vous y trouvez même quelquefois du dégout : vous ne les quittez pourtant pas, & vous attendez les momens que Dieu a choiſis pour nourrir & réjouïr votre ame : il faut faire de même pour tous les autres ſecours qui ſont dans l'ordre de Dieu. Comment ne feriez-vous pas triſte, Madame, au milieu de tant de peines & de malheurs ? C'eſt une des tentations humaines dont parle *St. Paul* : Dieu eſt fidèle, & vous n'êtes pas tentée comme les mondains, vous l'êtes comme les Saints : vous êtes affligée de ne pas trouver quelquefois des ſecours que vous deſireriez : cette peine vient d'un bon principe : il faut ſe ſoumettre & attendre : Dieu réſerve à un autre tems ce qu'il n'avoit pas accordé au premier beſoin.

Job fut délaiſſé de ſes plus proches & de ſes meilleurs amis : Dieu lui rendit des conſolations au centuple. N. S. a été

ſaiſi

saisi de frayeur, & d'une extrême tristesse : il disoit à ses Apôtres en ce moment, *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Il a voulu sanctifier par-là l'état des plus grandes tristesses, & apprendre à ses Elus que la perfection ne consiste pas à n'être jamais accablé, mais à se soumettre à la volonté de Dieu dans les plus grands délaissemens. Courage, Madame ! Dieu vous redonnera dans un moment les soutiens qu'il vous a refusés dans un autre. Celle qui porte la gloire de Dieu devant les Rois de la Terre, qui n'est à la Cour que pour les grandes œuvres de la charité & de la Religion, aura de grandes afflictions : mais elle aura aussi un grand Consolateur. L'important pour elle est d'oublier tout ce qui peut la troubler, de s'attacher à la volonté de Dieu, & de mettre en lui sa confiance, & de dire avec le Prophête, *Mon salut est de m'attacher à mon Dieu inséparablement, & de mettre en lui toute mon espérance.*

LETTRE XXXVIII.

Châtimens de Dieu, châtimens d'un pére.

LEs affaires publiques ſont entre les mains de Dieu : il ne nous abandonnera pas aux hérétiques ; il faut eſpérer qu'il nous donnera bientôt la paix. Dieu nous corrige, dit *St. Paul*, afin que nous ne ſoyons pas condamnés avec le monde. Il nous fait des playes, dit *Job*, en nous frappant : mais ces playes ſont ſalutaires, & guériſſent nos ames : il nous bleſſe, mais ſes mains nous guériſſent. *St. Jérôme* dit, qu'il eſt un Médecin charitable, qu'il n'épargne point ſon malade afin de le guérir : il eſt miſéricordieuſement cruel, & ne conſidère point la douleur du patient, mais la guériſon de la playe. En effet, Madame, tous les maux, que Dieu nous envoye, ſont des peines ſalutaires, & des remèdes, des peines ſatisfactoires qui achévent d'expier nos péchés, & des remèdes qui guériſſent nos mauvaiſes habitudes. Il faut, en tous les différens états de notre vie, ſuivre l'avis de *St. Au-*

Auguſtin : Etes-vous dans la joye & dans la proſpérité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pére qui vous flatte : êtes vous dans l'adverſité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pére qui vous corrige : il inſtruit l'enfant à qui il prépare l'héritage. Dieu vous traite comme ſes favoris : ne vous abattez point, quand vous le croyez éloigné. L'humiliation juſtifie l'homme juſte & innocent: les Apôtres ont été dans les priſons, & ſont morts ſur la Croix : mais Dieu les a ſouvent conſolés, & ils régnent aujourd'hui avec lui : eſpérer le même bonheur, c'eſt y acquérir des droits.

LETTRE XXXIX.

Paraphraſe d'un paſſage des Cantiques.

J'Ai confiance en votre confiance, Madame : car je crois que Dieu, qui vous donne tant de graces pour la France, peut bien vous donner des preſſentimens qui ſeroient les premiers gages du bien qu'il nous veut faire : il vous montre peut-être ce qu'il veut accorder à votre foi, & à vos priéres : priez-le donc humblement, & avec confiance, qu'il

nous relève après nous avoir humiliés, & qu'il rende la France plus Chrétienne & plus florissante que jamais.

Dites, Madame, dites demain à l'Epoux de votre ame, ce que l'Epouse par excellence lui dit dans le Cantique des Cantiques : *Tirez moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums.*

Lorsque vous vous sentez engourdie, tiéde, lasse, ennuyée, ne quittez point pour cela vos exercices spirituels, & n'entrez pas dans la tristesse, & dans la défiance que la nature ou la tentation inspirent : mais cherchez la main de celui qui peut vous secourir, le conjurant avec l'épouse de vous tirer après lui. O que la Ste. Vierge le disoit souvent de bon cœur par l'ardeur extrême qu'elle avoit d'arriver à la plus grande perfection des vertus ! Ne cessez point de crier, *Tirez moi*, jusqu'à ce que vous puissiez dire comme *David* : *J'ai couru dans la voye de vos Commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur : tirez moi après vous.* Quelle merveille qu'elle ait besoin d'être *tirée*, puisqu'elle *court* après un géant, & qu'elle tâche d'atteindre celui qui *saute sur les montagnes & qui passe avec tant de viteſſe par-dessus les collines* !

lines! Elle ne peut pas par elle-même courir après le géant qui eſt deſcendu ici-bas du haut de ſa gloire, & qui s'eſt hâté d'y retourner pour l'amour de nous : elle ne le peut pas par ſes propres forces : c'eſt pour cela qu'elle deſire d'être *tirée* : *Je ſuis laſſe*, dit-elle, *je tombe en défaillance, ne m'abandonnez pas: mais tirez moi après vous, de peur que je n'aille à d'autres amans comme une vagabonde, & que je ne coure comme une perſonne égarée, qui ne ſçait quelle route tenir.* Combien hélas! d'amantes infortunées qui ſeroient encore épouſes de ce divin époux, & qui ſont du nombre de ces folles de l'Evangile, qui, ayant le dehors du Chriſtianiſme, n'ont pas l'huile de la charité, & ſont pleines des objets du monde & de l'amour du ſiécle au dedans du cœur, auxquelles l'époux dira, lorſqu'elles viendront fraper à la porte de la ſalle éternelle pour avoir part au céleſte banquet des Vierges ſages : *Je ne vous connois pas*! Dites ſans ceſſe à Dieu, *Tirez moi après vous*, parce qu'il vaut mieux que vous me *tiriez*, que vous me faſſiez violence, quelle qu'elle ſoit, ou en m'effrayant par des menaces, ou en m'exerçant par des châtimens, ou en m'humi-

liant par des peines, des maladies, des contradictions, que si vous me laissiez paisiblement jouïr des douceurs de cette vie.

Il est juste, Madame, que nous vivions dans une continuelle soumission, qu'après avoir représenté à Dieu nos besoins & nos intérêts, ce sentiment d'*Héli* demeure profondement gravé dans notre cœur : *Il est le Seigneur : qu'il fasse ce qui est bon & agréable à ses yeux.* Voilà le point, Madame, qui doit fixer notre cœur dans tous ses mouvemens, & où il faut revenir dans nos plus grandes allarmes : *Qu'est ce que je cherche dans le Ciel & sur la Terre, ô mon Dieu, sinon vous ? O mon Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours :* & encore ; *J'ai estimé toutes choses comme de la boue, afin de gagner J. C. & que je sois trouvée en lui n'avoir pas une fausse justice qui vient de moi, mais la véritable qui vient de lui.* Voilà le degré suprême de la préférence que nous devons donner à Dieu, quelques biens que le monde nous offre, quelques grands que soient les maux dont il nous menace.

LET-

LETTRE XL.

Sur la patience.

J'AI lu, Madame, vos redditions : elles me suffisent pour me faire comprendre votre état. Je vous entens à demi mot : &, grace à Dieu, vous n'avez jamais été difficile à comprendre, parce que Dieu vous a imprimé un caractère de candeur & de vérité, qui ne peut compatir avec la moindre dissimulation. Je vois, Madame, par le portrait que vous me faites de vous-même, que la patience vous est singuliérement nécessaire : comme je crois n'avoir jamais traité avec vous ce sujet dans toute son étendue, je vai l'approfondir, afin de vous affermir dans cette vertu.... *Suit un long discours sur la patience, qui fait voir la science de l'Auteur, & qui finit ainsi.*

La patience est donc le grand instrument de la sanctification des autres : vous ferez, Madame, des biens infinis par cette voye : il faut que vous ayez toute sorte de patience, une patience à l'épreuve, une patience toujours accompagnée de joie & de douceur. Par-là, vous sanctifierez non-

seulement St. Cyr, mais la Cour : vous serez *le sel & la lumiére du monde* : votre douceur & votre patience, accompagnées de vos bonnes œuvres, inspireront du gout pour la vertu : elle éclairera plus que nos prédications : vous répandrez la bonne odeur de J. C. avec tant de douceur & d'édification, que vous en serez vous-même étonnée. J'ai été plus loin que je ne pensois, en vous parlant de la vertu, qui doit vous être la plus chère. La demander très-instamment à Dieu : penser souvent aux exemples de J. C & des Saints, la pratiquer sans relâche, rappeller le souvenir des persécutions, voilà le vrai moyen de l'acquérir. Souvenez-vous que la foi est un apprentissage du martyre. Quelle patience ne faudroit-il pas pour confesser J. C. dans la faim, dans la soif, dans l'exil, dans les souffrances ? Celle, qui devroit soutenir de tels combats, aura-t-elle la foiblesse de céder aux moindres épreuves ? Faites donc, Madame, selon cet excellent livre de l'Imitation, une résolution ferme & inébranlable de tout souffrir pour l'amour de Dieu, quand il vous enverra quelque peine dans votre état : & offrez vous de nouveau à lui en ce saint tems. N'oubliez pas cette sentence du Sage : *L'homme patient*

vaut

vaut mieux que le courageux : & celui, qui eſt maître de ſon eſprit, vaut mieux que celui qui force les villes.

LETTRE XLI.

Sur le Roi.

JE ſuis bien content de vos redditions, Madame : je crois que vous ne ſerez point ſurpriſe : vous avez ſoin de vos comptes. Vous ne pouvez pas être toujours dans la ferveur, ni dans un haut degré d'union avec Dieu, ni dans des priéres longues & réglées, mais par l'affoibliſſement où vous êtes quelquefois de corps & d'eſprit, vous avez beſoin de vous relâcher. Après avoir demandé à Dieu ſon ſecours, & lui avoir offert vos ſouffrances, il faut céder à votre beſoin, en vous amuſant de petites choſes, en diſſipant votre ennui, & en attendant, avec confiance & avec humilité, le retour de la conſolation du Ciel, & de la joie ſenſible de la préſence de Dieu. Il ne vous laiſſera pas toujours dans la ſéchereſſe : & votre triſteſſe ſe changera bientôt en joie : il reviendra bientôt à vous : Il reviendra bientôt

vous

vous visiter ; votre cœur sera dans une sainte allégresse, & personne ne vous l'ôtera : car lui seul la ravit, quand il lui plait, pour nous éprouver. Dieu voit vos combats & vos contraintes, & il les récompensera. Le secret de la vie Chrétienne est aussi de le voir en tout, de lui rapporter tout, de faire un bon usage de tout ce qu'il ordonne. Or, tout ce qui n'est pas péché, & ne tend pas au péché, est ordonné par lui. Il est vrai qu'il se propose différentes fins prochaines dans les choses qui nous arrivent : il veut, par exemple, que nous soyons quelquefois malades pendant un certain tems, afin que nous apprenions à souffrir, que nous obéissions au Médecin pour guérir, que nous ayons recours à lui pour nous y sanctifier & pour donner aux remèdes le succès qu'il juge le plus convenable ; & tout cela, par rapport à notre salut, & à sa gloire, qui est la fin derniére à laquelle tous nos desirs & tous nos soins doivent être subordonnés. Le chemin de la perfection est donc de nous conformer à la volonté de Dieu, en souffrant ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en lui demandant sa grace, en travaillant à nous guérir sous son bon plaisir, en lui offrant

les

les remèdes pour qu'il daigne les bénir. C'eſt pour cela que *David*, après avoir adoré Dieu qui l'humilioit, en diſant, *C'eſt un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié*, demande auſſi d'être délivré de ſon humiliation: *Redonnez moi la vie, ſelon votre promeſſe.* Il eſt évident qu'il avoit Dieu préſent dans ſa ſouffrance, parce qu'il étoit ſoumis à ſouffrir plus long-tems s'il l'ordonnoit, & qu'il ne demandoit ſa délivrance que ſous ſon bon plaiſir. Je me ſuis un peu arrêté à cet article important, afin de vous y affectionner.

Je ne puis attribuer à une autre ſource cette paix que vous avez ſi bien conſervée dans vos peines & dans vos langueurs. Continuez donc à dire ces paroles de l'Ecriture au fond de votre cœur: *Il eſt le maître, qu'il faſſe ce qui ſera bon devant ſes yeux! il tue, & il vivifie: il conduit aux portes de la mort, & il en rappelle: il apauvrit, & il enrichit: il humilie, & il éléve: il prend le pauvre dans la pouſſiére, pour le faire aſſeoir avec les Princes dans un Trône de gloire: car c'eſt le Seigneur qui a fait les fondemens de la Terre, & qui a poſé l'Univers ſur les baſes qu'il lui a faites. Mon ame ne ſera-*

sera-t-elle pas assujettie à Dieu, puisque mon salut est entre ses mains?

Il ne faut pourtant pas, Madame, que cette soumission aveugle vous jette dans l'indifférence: quand vous connoissez bien clairement ce que Dieu veut, il ne faut pas vouloir autre chose. Quand, au contraire, vous ne le connoissez pas, il faut recourir à lui par la priére. Dieu veut que le malade, qui ne sçait pas le tems que Dieu a prescrit à sa maladie, ait recours aux remédes pour le guérir, que les affligés cherchent les consolations permises; les personnes tentées, leur délivrance; le voyageur les conseils de son guide; & quand tout nous manqueroit sans notre faute, il faut attendre de Dieu ce que les créatures ne nous donnent pas, car comme il veut nous accorder son secours par les voyes ordinaires qu'il a établies pour nous soulager, il ne nous manque pas aussi dans les choses nécessaires, lorsque nous avons épuisé les moyens ordinaires de sa Providence.

Je conviens que Dieu vous appelle à vous user pour les autres. Cependant discernez ce qui est nécessaire d'avec l'utile & le superflu. Vous ne pouvez pas donner votre approbation à tout ce que vous voyez:

voyez : je crois même qu'il y a plus de choſes à deſapprouver qu'à eſtimer dans le lieu où vous êtes. Il faut aimer les perſonnes, & haïr leurs défauts : & pour parler le langage de *St. Auguſtin*, *il faut tuer les erreurs, & ſauver l'errant.* Vous êtes dans une place ſupérieure : il ne vous ſeroit pas bon d'avoir les yeux fermés ſur les défauts du prochain. La méfiance, les ſoupçons, les jugemens même ſont des actes de charité, quand la charité les inſpire pour procurer le bien, ou pour empêcher le mal. Soyez gaye avec le Roi, ſurmontez votre triſteſſe ; vous n'en avez aucun ſujet par rapport à vous : & pour ce qui regarde les affaires générales, vous n'y remédierez pas par la triſteſſe : au contraire, vous augmenterez le mal, parce que vous deviendrez moins utile au Roi. Diſſimulez donc vos peines : ce qui eſt charité eſt, à le bien prendre, vérité : faites lui aimer la vertu en la lui rendant aimable : je voudrois qu'il pût comprendre, en vous voyant, qu'il n'y a de joie & de bonheur qu'en Dieu : il n'y viendra que par la complaiſance que vous aurez à lui plaire dans les choſes innocentes & permiſes. Conſolez vous de ſes imperfections,

par

par les grandes perfections que Dieu lui a données. Il a une grande foi, beaucoup de fermeté pour le bien qu'il connoît, une grande droiture, une extrême fidélité à suivre les lumiéres de sa conscience, un cœur généreux, une grande douceur, & bien de la sagesse. Ces tréfors viennent du Ciel, & doivent vous réjouïr comme des préfages de son salut éternel. Dans la place qu'il occupe, on ne fait pas le bien que l'on voudroit, & on tolére les maux qu'on ne voudroit pas. Dieu laisse un contrepoids à la grandeur : les Rois le sentent bien : aussi, malgré tout leur orgueil, ils ont dans le fonds de l'humilité. Tout homme est imparfait en cette vie : la Religion par votre secours achevera en celui, que vous aimez, ce qu'elle aura commencé avec vous. Mais ne croyez pas que cet ouvrage, un des plus difficiles dans les grands du monde, fasse le progrés sensible qu'on voit chez les Carmelites & à St. Cyr.

Je voudrois, Madame, parler à votre Confesseur : il ne sçait peut-être pas encore la sureté qu'il y a avec vous, & la liberté que votre obéissance donne à notre saint Ministére : il ne connoit pas encore

core assez votre simplicité & votre grandeur en J. C. : d'ailleurs il sçait que le Sacrement est d'une grande consolation pour vous, & que Dieu se plait à se communiquer à vous. Il faut donc lever les obstacles qui pourroient s'opposer à la maturité du fruit que vous devez cueillir. Je le ferai à mon premier voyage, si vous le jugez à propos. Soyez humble, courageuse, douce, compatissante : supportez les foiblesses qu'il faut supporter : corrigez les vices que vous devez corriger dans les autres : ayez un grand zèle pour l'Eglise : ne vous découragez pas par les obstacles : aimez Dieu plus que jamais, & par-dessus tout : demeurez dans la paix, malgré les troubles de votre état : faites toujours du bien à tout le monde. Dieu vous a mise à la Cour comme un spectacle d'édification, de douceur, & de charité : vous ferez plus par ces vertus que les Rois ne font par leur puissance & par leurs armées. Ce n'est qu'en aimant qu'on répand la charité dans le cœur des autres : ce n'est qu'en s'humiliant qu'on fait les grandes choses. Je suis, Madame, mille fois plus à vous en N. S. que je ne le puis dire ; vous me feriez une grande injustice d'en douter.

LET-

LETTRE XLII.

Etat de l'Ame de la Dirigée.

J'Ai lû, Madame, vos deux redditions: votre cœur eſt fait pour Dieu: il ne ſera jamais en repos qu'en l'aimant. Vous apprendrez à l'aimer en l'aimant: vous avancerez tous les jours en l'aimant: vous le ſervirez mieux que jamais en l'aimant: vous ſanctifierez le prochain: vous vous éleverez au-deſſus de vos peines: vous ferez les grandes œuvres de votre état plus efficacément: vous aurez trouvé le vrai ſecret de la priére, & tout le tréſor de la vie en aimant Dieu de tout votre cœur & votre prochain comme vous-même, pour l'amour de lui. C'eſt la vraie excellence de la perfection: ne craignez pas, Madame, de faire des actes vains & inutiles, en diſant comme le Prophête, *Je vous aime, Seigneur, je vous aimerai, ma force, mon ſoutien, mon azile, & mon libérateur.* Les ames mondaines le diront vainement, parce qu'elles n'aiment pas. Mais vous, Madame, que l'amour divin rem-

remplit & fortifie depuis long-tems, vous aimerez Dieu en le disant : il suffit que votre cœur le dise, ou le desire : car Dieu entend la préparation de votre cœur : vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer, quand on a le cœur comme le vôtre. Ce feu du Ciel, que N. S. y a répandu, s'enflammera, à la seule présence de Dieu. De-là, le mépris pour le monde, cette joie en méditant sur la mort, cette ardeur pour les bonnes œuvres, ce zéle : vif pour la vérité, cette faim de l'Euchariſtie, cette sensibilité sur les divers événemens des affaires de Dieu, cette affection pour le salut des ames, ce regret des momens qui semblent perdus, cette peine dans les distractions, la différence qui se fait sentir si souvent & si vivement entre les journées de St. Cyr, & celles de Marli. C'est enfin de cet amour habituel, que je sçai que Dieu a enraciné dans votre cœur, que viennent vos craintes des moindres offenses, & les plaintes de votre peu d'avancement. Vous avancez plus que vous ne le discernez : car l'amour de Dieu, quand il est véritable, n'est jamais sans agir : je vois croitre, moi qui vous observe, la force de l'esprit de Dieu, & toutes les vertus qui en sont les compagnes : je vous le dis pour exciter votre reconnoissance.

Je

Je ne vous dirai rien, Madame, des exercices continuels, où je vois que Dieu vous met depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Je comprens que c'eſt-là le contre-poids que ſa ſageſſe & ſa bonté a jugé néceſſaire à votre ſanctification. Je dis ſeulement un mot des peines que vous ſentez par rapport au bien que vous ne faites pas, & qu'il ſemble que votre état vous empêche de faire. » Une perſonne active, » dont l'état eſt d'agir continuellement, dit un des très-ſçavans hommes & très-grand ſerviteur de Dieu, » ne doit pas prétendre atteindre à la tranquillité, à la paix, & » au recueillement d'une perſonne ſolitaire, ni faire des efforts inutiles pour » y arriver, de peur de tomber dans la » laſſitude, l'abattement & la triſteſſe, » qui la rendroient à charge à ceux avec » leſquels ſon état la lie : il ſuffit de recourir ſouvent à Dieu par de courtes » élévations. « Si vous aviez, Madame, toutes les perfections, vous tomberiez peut-être dans un orgueil qui vous perdroit. Vous ne ſentiriez pas ſi bien ce que Dieu opère en vous par ſa bonté, quand il vous donne ce que votre état ſemble vous refuſer. Votre conſolation doit être, que vous pouvez aimer Dieu

auſſi

auſſi parfaitement que les plus ſaints Solitaires, que vous pouvez même avec la grace faire une abondance de bonnes œuvres d'un très-grand mérite, qu'ils ne peuvent faire. Vous êtes appellée à aimer & à ſervir le prochain: c'eſt le partage des Anges, qui ſont envoyés pour ſervir au ſalut de ceux qui ſe ſauvent. Quand vous ſentez en vous-même de la peine contre le prochain, c'eſt ſouvent l'amour de ſon ſalut, le zèle pour l'Egliſe qui vous cauſe de la peine. Vous pouvez pour ſon bien, & pour changer ces défauts, lui témoigner votre peine. La *place d'autorité*, où vous êtes, demande qu'avec un cœur rempli au-dedans de charité vous ne paroiſſiez pas ſi indulgente, & ſi facile au dehors à l'égard de ceux qui en abuſeroient. N. S., qui étoit la charité même, a fait des reproches, & des menaces. La charité eſt prudente, elle ne ſe livre pas ſottement à ceux qui abuſeroient de ſa bonté au préjudice de l'Egliſe, de l'Etat, & de ſes fréres: elle n'eſt pas intéreſſée, à la verité; mais elle ménage les intérêts de ſon prochain & les ſiens même, quand ils ſont mêlés avec ceux du prochain. Enfin, Madame, je conclus avec *St. Auguſtin: Aimez & fai-*

faites ce que vous voudrez : aimez le prochain, haïssez ses vices.

LETTRE XLIII.

Sur la politique mondaine.

LE Seigneur ne se départira jamais de son alliance, quoi qu'en disent les Jansénistes, condamnés par le Concile de Trente avant que d'avoir paru. Dieu ne répand abondamment ses graces sur certaines grandes ames, que pour engager par elles une infinité d'autres. Dieu ne s'est pas contenté de vous donner une vertu commune en vous faisant bonne parmi les bons : il vous en a donné une héroïque en vous faisant exemplaire parmi les méchans. Il vous fait luire au milieu d'une nation perverse comme un flambeau dans la nuit. C'est à vous à qui il dit, *Que votre lumière éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voyent vos bonnes œuvres, & qu'ils soyent portés à glorifier Dieu.* Vous avez besoin de patience, de douceur, de courage, d'humilité, de compassion, de zéle, de la prudence qui vient du Ciel, d'une grande ardeur

ardeur dans la Foi, d'un amour de Dieu infatigable, & de perſévérance dans la priére.

Votre patience vous rendra maîtreſſe de votre ame, & votre douceur gagnera celles que Dieu veut vous donner. Je ne vous ſouhaite pas le courage qui prend les Villes, mais celui qui force le Ciel, & qui ſoutient ici-bas la Religion. Je ne vois perſonne qui ait du courage : vous en avez pour les combats de piété & pour les victoires de la Religion. L'humilité ſera votre force. Il vous faut des entrailles de compaſſion pour les foibles : votre zèle doit être ſans indignation, conſidérant toujours votre propre foibleſſe, de peur d'être tentée comme les autres, & de tomber. Le pécheur, comme pécheur, doit être comme rien devant vos yeux : mais comme Chrétien, il eſt peut-être plus que vous dans l'élection de Dieu. Demandez ſans ceſſe la ſageſſe qui vient d'en-haut : Dieu vous communiquera des lumiéres inconnues à la politique : & ſoyez certaine, que la chair & le ſang ne ſçauroient vous révéler ce que Dieu vous découvrira, ſi vous êtes petite devant lui avec confiance. Je crains pour vos politiques de la

Cour cette parole du St. Esprit, *Je perdrai la sagesse des sages, & je réprouverai la prudence des prudens* : apprenez à notre bon Roi à ne pas faire cas de cette fausse sagesse, à ne suivre jamais dans ses conseils la prudence reprouvée qui s'éléve contre l'Evangile. *St. Jacques* dit que cette sagesse est terrestre & animale, diabolique, pleine d'intérêt, de passions, de déguisement, de fausses maximes. Elle n'est propre qu'à troubler le Sacerdoce & l'Empire, à diviser ces deux Puissances que J. C. a liées dans les Royaumes Chrétiens par un nœud indissoluble : elle forme les guerres, ravage l'Eglise, profane le Sanctuaire, favorise les méchans, persécute les gens de bien : & sous prétexte de l'intérêt du Prince & de l'Etat, elle entreprend tout, jusqu'à soumettre l'Eglise à ses Loix, jusqu'à vouloir régler les fonctions les plus sacrées de notre saint Ministère, sans craindre la houlette des Pasteurs, ni celle du premier des Pasteurs, jusqu'à s'élever au dessus de la vraie sagesse, qui seule, selon l'Ecriture, fait régner les Rois : ce qui attire sur les Etats la colère de Dieu, qui est le plus grand de tous les malheurs.

C'est

C'eſt à vous, Madame, à donner au Prince de la défiance des conſeils de cette fauſſe ſageſſe. Vous devez demander à Dieu de vous faire diſcerner ces conſeils, & les forces pour les détourner, ou les combattre. Je ſçai que vous ne pouvez pas tout faire, & que vous ne devez pas même faire toujours ce que vous pouvez : c'eſt dans les grands intérêts de l'Egliſe & de l'Etat, lorſque vous voyez clairement le bien, qu'il faut employer votre crédit, & l'uſer même au ſervice de Dieu, ſi la néceſſité le demandoit. C'eſt alors qu'il faut pratiquer cette parole de l'Apôtre, *Oubliant tout le reſte courons où Dieu nous appelle.* C'eſt principalement pour la Foi, le fondement de tous les biens, que vous devez faire paroître votre zèle, votre courage, votre ſageſſe. Enfin, Madame, aimez tendrement, ſagement, fortement J. C. & ſon Egliſe, & faites tout ce que vous voudrez.

LETTRE XLIV.

Sur les Prophéties.

JE ne suis pas fâché de voir vos jours partagés entre les Rois & les ennuis. Il faut souvent ne leur rien dire pour leur parler plus utilement : il faut leur accorder des complimens humains, pour les disposer à recevoir les graces célestes, & à écouter les avis de la divine sagesse, quand le bon moment est venu : il faut y être fidèle, quelle peine qu'on y trouve. Dieu vous a sanctifiée & vous a mise à la Cour pour y faire les œuvres de Dieu. Tout le reste doit tendre là, dans le secret de votre intention : mourez en faisant de bonnes œuvres, les œuvres pour lesquelles Dieu vous a destinée, & que vous seule pouvez faire : c'est la meilleure préparation à la mort. Votre salut est entre les mains de Dieu : il est mieux là qu'entre les vôtres. Il vous a confié le salut des grands: soyez fidèle aux occasions qui se présentent à vous : vous vous sauverez en tâchant de sauver les autres : ne regardez pas quel en est le succès : Dieu seul le connoit : lui seul

ſeul donne l'accroiſſement: c'eſt à vous à planter & à arroſer: il exige de vous le ſoin de certaines ames: il n'en exige pas la guériſon. Il vous faut une ſainte liberté d'eſprit & une grande confiance en Dieu, jointe à une humilité profonde, pour vous acquitter de ces devoirs. N'oubliez jamais cette parole de J. C. : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* Vous êtes une *branche de ſarment*: vous tirez tout de J. C. Si la vraie vigne, d'où vous ſortez, ceſſoit un moment de vous communiquer la ſéve qui vous fait vivre, vous ſeriez morte: vos feuilles, vos fleurs, vos fruits, & votre fonds, tout lui appartient. Déclarez lui ſouvent dans vos priéres, par eſprit de juſtice & de reconnoiſſance, que vous renoncez à toutes les folles penſées qui vous viennent malgré vous de votre propre mérite, que vous lui renvoyez toutes les louanges qu'on vous donne, & que vous ne voulez uſer de l'eſtime des hommes que comme d'un moyen de le glorifier davantage. Dites lui ſouvent ces paroles du Roi Prophête, *Ne me délaiſſez pas, Seigneur, quand mes forces diminueront.* Dieu vous aime tendrement, Madame; il vous prépare de grands biens: il veut que vous en faſſiez encore beaucoup ici-bas: ſoyez gaye, pa-

tiente, douce, charitable, condescendante, moins vive que jamais. Décriez ces pernicieux conseils de la politique des gens qui vous environnent & qui empoisonnent nos Princes. Jamais les crimes, que la Religion proscrit, ne feront le bonheur d'un Etat : la Religion est le premier ressort des sages Gouvernemens : tout lui doit céder : & la Foi, Madame, est le premier principe de la Religion. Soyez prudente dans le bien : il y a un tems, une maniére, une mesure pour le bien faire : ne perdez pas courage, quelque renversement que vous voyiez, & quoique vos forces diminuent : quoiqu'en nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car ce moment si rapide des afflictions, que nous souffrons en cette vie, produit en nous une gloire dont la solidité doit l'emporter sur tout.

Je sçai, Madame, la confiance que vous avez en mon Ministère : il ne vous manquera jamais, tant qu'il vous sera utile : je suis plus à vous en N. S. que je ne puis vous l'exprimer : celui qui vous inspire une confiance que je ne mérite pas par moi-même, me met au cœur un zèle égal pour vous, & une espérance pareille

le en votre docilité : je vous gronderois, ſi je le croyois à propos : je vous preſſerois, ſi vous vous relâchiez : mais je crois devoir vous dire que Dieu, qui a partagé l'âge & les forces de notre vie, ne demande pas des vieillards ce qu'il exige des jeunes gens. Vous êtes à Dieu, & j'ai cette ferme confiance que vous ne lui échaperez jamais : ce ſera par ſa grace que vous demeurerez debout : mais ne vous laſſez point de lui demander tous les jours le grand don de la perſévérance.

Je ſuis charmé, Madame, de la piété du Roi & de celle de nos Princes dans la perte douloureuſe que nous avons faite : ce ſont des preuves, que votre travail n'eſt pas ſans fruit : c'eſt dans les coups imprévus de la Providence, que l'on connoit mieux le fond du cœur. Hélas ! que nos prévoyances ſont incertaines ! nous ne ſçavons ce qu'il faut demander, touchant les événemens de cette vie : & le parti le plus ſage & le plus sûr pour nous eſt de charger Dieu de nos intérêts, en nous déchargeant, avec une vraie Foi, de toutes nos inquiétudes, dans ſon ſein paternel : par-là, il eſt comme engagé à prendre ſoin de nous.

Ne ceſſez de lui demander la paix générale, le ſalut du Roi, & de nos Princes. Un ſeul homme juſte a obtenu de Dieu les beſoins de tout un peuple: les Saints Rois ont obtenu de pareilles graces: *Elie* n'étoit qu'un homme: à ſa priére le Ciel s'eſt fermé, & s'eſt r'ouvert pour tout *Iſraël*. Il faut inſinuer ces vérités au Roi: ſa Foi le met à portée de les entendre, & ſa piété, de les gouter. Il ne peut rien faire ſans J. C.: ſa ſageſſe eſt vaine, ſes efforts ſont inutiles, ſes armes ne donneroient que des coups d'enfant: tout eſt perdu ſi Dieu ne le ſoutient. Il veut que les Rois faſſent comme *David*, comme *Salomon*, & tous les autres qui lui ont été agréables, qu'ils ayent recours à lui avec une perſévérance fidele. Voilà, Madame, le ſalut des Empires: car Dieu choiſit ceux par qui il veut les ſauver: mais il faut qu'ils ſoient fidèles, & qu'ils ſoutiennent la conduite de l'inviſible, comme s'ils le voyoient. Vous êtes vous-même du nombre de ceux par qui le ſalut doit venir en Iſraël: ſoyez donc, Madame, toujours par la Foi ſous la toute-puiſſante main de Dieu, qui ſeul perd & ſauve, condamne aux portes de la mort, & en rappelle, non-ſeulement les Prophétes, mais encore les Peuples entiers. Je

Je vous enverrai tous les livres de l'Ecriture sainte : vous pourrez tout lire : il n'y a nul danger pour vous : je connois votre simplicité dans la Foi, & votre respect pour la Parole de Dieu, dont vous révérez les profondeurs : je sçai que vous n'en voulez sonder les obscurités, que par l'interprétation de l'Eglise. Vous trouverez dans les manuscrits de M. de *Meaux* des réflexions importantes sur les Prophètes & sur l'enchaînement miraculeux qu'ils ont avec J. C & avec la Loi nouvelle, pour la confirmation de laquelle Dieu les a suscités : *Il falloit que tout ce qui est écrit de moi dans Moyse, & dans les Psaumes, & dans tous les Prophètes, fût entiérement accompli*, dit N. S. lui-même dans l'Evangile. Les libertins sont bien à plaindre d'ignorer les démonstrations que Dieu lui-même nous a données de notre nouvelle Religion ! Elle contient de grands mystéres : ils deviennent évidemment croyables par tout ce que Dieu a fait pour les rendre certains. Ce qui fait dire à *St. Paul* ces paroles profondes qui renferment toute l'économie des preuves de nôtre Religion : *Il est manifeste que le mystére de la piété est grand.* Notre Dieu a été manifesté dans une chair semblable à la nôtre : il a été

juſtifié par le St. Eſprit, qui a rempli les peuples : il s'eſt fait voir aux Anges, & ils lui ont rendu témoignage : il a été prêché aux Nations idolâtres & incrédules : & ce qui eſt le plus grand des miracles, il a été cru dans le Monde. Il faut ajouter que les témoins de ſa Réſurrection, & de ſon Aſcenſion, n'ont ceſſé de rendre témoignage, au milieu même des plus cruels ſupplices, ſans qu'aucun d'eux ſe ſoit démenti, malgré les tourmens de la plus ingénieuſe cruauté. Ce qui dicte à *St. Auguſtin* cette réflexion, pleine de vérité & de ſageſſe : ou le monde idolâtre a vu des prodiges de la part des Apôtres, qui l'ont obligé à embraſſer la Foi, prêchée par les Apôtres : Dieu donc a établi la Religion pour laquelle il a tant fait de miracles ; ou bien, le monde a cru ſans miracles, & c'eſt-là des miracles le plus grand, que Dieu, par le pouvoir ſuprême qu'il a ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, ait obligé le monde incrédule à embraſſer une Religion qui lui paroiſſoit ſi difficile à croire & à pratiquer. Dieu par une profonde ſageſſe, a répandu & conſervé les Juifs par toute la Terre, en prédiſant que cette Nation demeureroit diſperſée juſqu'à la conſom-

ſommation des ſiécles, afin de rendre témoignage aux Prophéties anciennes, qu'elles ſont véritables, & que les Chrétiens ne les ont pas ſuppoſées. Evénement ſingulier : les autres peuples, plus puiſſans, & qui dominoient même ſur tous les autres, ſe ſont confondus avec les peuples qui les ont ſubjugués, en ſorte qu'on n'en voit pas aujourd'hui la moindre trace : des Médes, des Perſes, des Grecs, des Romains, qui ſe ſont ſuccédés, des Gots, des Viſigots, qui ont dominé autrefois dans nos contrées, qu'en reſte-t-il ? ils ont été abſorbés, dès que leur Monarchie a été renverſée : les Juifs, ſans Temple, ſans autorité, chaſſés de leur Judée, haïs de tous les Peuples, en dépit de toutes les révolutions humaines, ſe conſervent par pelotons, en toutes les diverſes contrées où le ſouffle de Dieu les a diperſés, & rendent malgré eux témoignage aux Prophéties. Les Nations idolâtres diſent, ſelon la penſée de *St. Auguſtin*, Si ces Prophéties ſont véritables, elles doivent s'entendre de J. C. : les Juifs diſent, Elles ſont vrayes, mais elles ne s'entendent pas de J. C. : Les Chrétiens en concluent qu'elles ſont vrayes, & doivent s'entendre de celui qui

les a accomplies jusqu'aux plus petites circonstances. Ne pleurez point, Madame : votre état n'est ni une tentation, ni une bizarrerie, mais un choix & une destination de Dieu : *Moïse* quitte pour la Foi le Palais de la fille de *Pharaon*, préférant l'oprobre du peuple de Dieu aux délices du péché. Dieu veut que vous soyez dans les Palais des Princes, & que vous y souffriez l'opprobre de J. C., aimant mieux par la Foi souffrir pour les Peuples l'affliction de travailler pour eux sans fruit, que d'être complice des iniquités & des plaisirs de la Cour.

LETTRE XLV.

Exhortations & Priéres.

NE souffrir jamais de peine au dedans, ni de contradiction au dehors, n'est pas de la vie présente, mais le privilège de la vie future.

Je vous conjure instamment, ô mon Dieu ! de me préserver de l'accablement des embarras du siécle, des néceſſités trop pressantes de mon corps, des attraits dangereux de la volupté, & de tous les obstacles,

ſtacles à mon ſalut, afin que je ne tombe pas abbatue ſous un poids ſi peſant & ſi difficile : délivrez moi, Seigneur, de ces miſéres qui m'empêchent de voler librement vers vous. O unique conſolation de mon cœur ! tournez en amertumes tous les plaiſirs, & modérez par l'onction de votre grace toutes les peines qui pourroient m'arrêter : que la chair & le ſang ne me tourmentent point ! que le monde, & ſa gloire ſi courte ne me ſéduiſent pas ! que le Diable & tous ſes artifices ne me trompent point ! donnez moi la force pour réſiſter, la patience pour ſouffrir, la conſtance pour perſévérer ! boire, manger, dormir, &c. c'eſt un peſant fardeau pour une ame fervente : donnez moi d'être ſobre, & modérée dans les choſes innocentes, de m'abſtenir des criminelles, de garder les bienſéances de mon état, ſans excéder ni d'un côté ni d'un autre, & de ne m'écarter jamais de vos préceptes ni de vos conſeils, & d'avoir la meſure de la juſtice !

Voilà cette meſure, pleine & entaſſée, que Dieu veut metre dans votre ſein. Il faut, outre cette pleine juſtice du dedans, une abondante, & très édifiante juſtice au dehors. Dieu vous a miſe à la Cour pour y briller par votre piété & par vos bonnes

œu-

œuvres : il ne suffit pas de payer la *dixme de la menthe & du cumin* : il faut observer exactement la loi, la justice, la miséricorde. L'on ne voit presque à la Cour que des demi-Crétiens, qui ont pour règle l'Evangile mitigé, ou plutôt corrompu par la coutume, Chrétiens qui veulent deux Maîtres, vivre sous la loi de l'esprit & sous celle de la chair, dans la vertu, mais avec mollesse, gagner les biens du Ciel, en possédant ceux de la Terre, plaire à Dieu, sans déplaire aux hommes ; en un mot, bâtir une nouvelle cité entre Jérusalem & Babylone, où la charité régne de concert avec la cupidité. Dieu vous éléve pour les édifier ou pour les confondre, pour leur montrer que le juste vit de la foi au milieu du siècle, qu'il pratique l'Evangile dans le centre du relâchement, & que sans quitter la voie droite, il sçait remplir les plus grandes places quand Dieu le veut. Qui observe aujourd'hui votre sainte loi, ô mon Dieu ? vos élus qui la méditent jour & nuit, qui en font leurs délices, leur conseil, leur règle, qui l'estiment plus que tous les trésors du Monde, & qui, pleins de vos maximes, regardent comme une folie la sagesse mondaine. Rien ne prescrira contre la loi de Dieu, ni les opinions des

des hommes, ni les priviléges de la coutume, ni la contagion des mauvais exemples, ni les fausses bienséances, ni les impossibilités prétendues du siècle. Ne faites pas comme les Scribes, & les Pharisiens, Madame: soyez fidéle aux plus grandes choses, donnez votre principale attention à vos principales obligations, & n'omettez pas les plus petites. Servez l'Eglise & l'Etat: servez & sanctifiez le Roi: soutenez St. Cyr: ne négligez pas les bonnes œuvres particuliéres que Dieu attend de vous. Quand vous faites de petites choses, dites à Dieu que vous voudriez en faire davantage: & quand vous ferez les plus grandes, avouez lui que vous êtes une servante inutile. Qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que Dieu a fait pour vous, & de ce qu'il paroit résolu de faire encore? il vous comble de biens, il vous en prépare d'immenses: & vous ne lui donnez que la dixme de la menthe & du cumin. Les grandes occasions vous manquent souvent: quand elles se présenteront, ne les laissez pas échaper: préparez-les, ménagez-les, priez pour cela, rendez vous sainte pour faire l'œuvre de Dieu, attirez sur vous sans cesse la divine sagesse qui descend du Pére des lumiéres: & quand le

mo-

moment ſera venu de ſervir au bien public, pratiquez la juſtice, la miſéricorde, & la foi. Enfin, Madame, que tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt pur, tout ce qui eſt aimable devant Dieu, tout ce qui eſt bon & parfait dans votre état, devienne l'occupation de votre eſprit.

Vous m'avez demandé ſi vous devez faire les Communions qu'on vous a permiſes : vous craignez qu'il n'y paroiſſe de l'affectation : faites-les ; vous avez beſoin de nourriture, & vous n'êtes pas hypocrite : il ne faut pas que nous ceſſions d'être bons, parce que le monde eſt mauvais : il ſera fâché de votre régularité, mais ce n'eſt pas à lui que vous voulez plaire : le Roi n'en eſt pas bleſſé, cela vous ſuffit.

Je ne ſçai pas, dites-vous, *à quel point j'offenſe Dieu dans mes impatiences intérieures, lorſque les autres me déplaiſent.* Accuſez vous en dans vos doutes : votre Confeſſeur vous éclaircira ſelon les circonſtances particuliéres. Lorſque ces dégouts & ces impatiences ſont un dépit contre le peu de piété, de droiture, de bonne foi de ceux avec qui vous avez à traiter, & dont il eſt bon que vous connoiſſiez le caractère, à cauſe de votre place, pour pou-

pouvoir dans les occaſions procurer le bien public, il eſt difficile que le mal ſoit grand, & il arrivera ſouvent qu'il n'y en aura aucun, quand il eſt sûr, que vous ne voudriez faire de mal à perſonne, que vous voudriez ſervir chacun ſelon ce qu'il convient au bien public, & ſur-tout quand cette impatience, & ces dégouts ne vous font rien dire ni faire au dehors qui ſoit contre la charité ou la juſtice. Vous devez cependant toujours tâcher de vous exciter à la compaſſion pour eux, & de vous humilier vous-même par la penſée, que peut-être ceux, qui vous paroiſſent ſi mauvais, vous précéderont au Royaume de Dieu. Je vous mets au rang de ceux qui gouvernent, puiſque par votre place vous avez tant de part aux plus grandes affaires. *St. Auguſtin* dit que les ſoupçons de ceux qui gouvernent, ſont des ſoupçons de charité, & que ceux des autres ſont des ſoupçons calomnieux. Comment pourroit-on gouverner, s'il n'étoit pas permis d'examiner la conduite des gens avec qui on a affaire, & ſi toutes les penſées, qui viennent avec fondement à leur deſavantage, étoient à rejetter comme contraires à la charité? Il faut prendre garde de ne pas ſoupçonner légé-

légérement : il faut encore moins juger abſolument ſans une dépoſition certaine de deux ou trois témoins irréprochables, ou une autorité de fait, ou l'aveu du coupable.

Vous me dites être toujours diſtraite dans vos priéres, & unie à Dieu dans vos occupations. Tâchez de vous mettre dans la préſence de Dieu, en commençant vos priéres ; éloignez-en tout ce qui vous diſtrait, ſi vous le pouvez, en vous défaiſant de plus en plus des affections trop grandes aux choſes innocentes qui vous occupent. Servez vous des ſujets d'Oraiſon qui vous ſont les plus propres, & qui vous touchent davantage : retournez ſouvent & fidélement à Dieu, quand vous vous apercevez de vos diſtractions : & quelque peine que vous ayez, ne quittez pas l'Oraiſon : ſouvenez vous de cette parole de *St. Auguſtin* : *Celui là ſçait bien vivre, qui ſçait bien prier.* Je ne puis finir ſans vous réitérer que je ſuis en Notre Seigneur tout à vous ſans réſerve, que je meurs d'envie de vous rendre quelque ſervice utile, que votre ame m'eſt plus chère que je ne puis l'exprimer, que je crois plus que jamais tous les

gens

gens de bien intéreſſés à prier pour vous & à être de plus en plus à vous, parce que vous êtes à J. C. & par J. C. toute à Dieu.

LETTRE XLVI.

Sur l'état particulier de la Dirigée.

IL eſt vrai, Madame, que votre état eſt une énigme : mais c'eſt Dieu qui l'a fait: il eſt ſi ſingulier, que vous ne l'auriez pas choiſi, pas même imaginé : il ne faut pas s'étonner s'il vous a caché des ſecrets, que vous ne connoiſſez qu'à meſure qu'il ſe découvre à vous : il en cache bien auſſi au public, qui le ſurprendroient fort, ſi vous les lui diſiez comme à moi ; c'eſt le myſtère de Dieu : il eſt votre puiſſant Protecteur : il ne vous délaiſſera pas dans votre vieilleſſe : ces paroles de *David* me paroiſſent vous convenir : *J'ai paru comme un prodige à pluſieurs, mais vous êtes mon puiſſant Protecteur : que ma bouche ſoit remplie de vos louanges, afin que je chante toujours votre gloire & votre grandeur ; ne me rejettez pas dans le tems de ma vieilleſſe, & maintenant que ma force*

eſt

eſt affoiblie, ne m'abandonnez pas. Il a fallu que vous fuſſiez élevée, aimée, conſidérée, & dans l'état le plus grand, ſans en avoir les apparences, afin de ſanctifier ceux pour qui vous y êtes. Mais Dieu vous y tient dénuée en effet, & abandonnée, afin de vous y ſanctifier vous-même. Je crois comme vous, Madame, que tout ce que vous me marquez eſt une diſpoſition de la Providence : c'eſt une grande grace de pénétrer ce myſtére de Dieu : l'élévation de votre état vous donneroit la mort : les privations, où Dieu vous met, vous donneront l'abondance de ſa vie. Dieu conduit tous ceux qu'il aime à cet état de mort ſpirituelle, par des routes différentes : la vôtre eſt difficile à comprendre : c'eſt Dieu qui l'a faite : elle eſt ſi rare, que vous êtes peut-être aujourd'hui l'unique. Qu'une Carmélite trouve dans ſon état cette mort ſanctifiante qui produit beaucoup de fruits : cela ſe comprend ſans peine. Mais qu'on trouve cette contrainte, cette privation, & cette mort évangelique, au comble du crédit, de l'élévation, de l'abondance, & de l'empreſſement de la Cour, c'eſt le ſecret de Dieu. Quelque bonne volonté que vous

ayez,

ayez, vous comprendrez bientôt que par vous-même vous n'auriez jamais pu vous élever à ce point de perfection: il falloit un secours particulier, & une Providence continuelle: c'est Dieu qui a commencé, en vous donnant cette bonne volonté: mais elle se lasseroit & n'atteindroit pas à tous les biens où Dieu vous conduit par la continuité de sa protection. Courage donc, Madame! vous êtes appellée à une grande sainteté & à une grande gloire: efforcez vous d'assurer votre vocation & votre élection par une abondance de bonnes œuvres. Vous êtes appellée à un autre Royaume que celui où vous régnez: ne perdez pas de vue le lieu où vous allez, & le Roi qui vous attend: marchez dans le chemin qui vous y conduit. Vos impatiences ne vous nuiront pas: elles vous échapent souvent: quand elles seroient volontaires, ce qui est aisé, elles sont légéres: & il est de l'homme de ne pouvoir faire quelquefois la correction aux subalternes sans en sentir quelque mouvement. Il faut bien que vous parliez à vos femmes, & que vous grondiez même celles qui vous servent mal: quand il y a quelque chose de trop fort, un retour humble vers Dieu, une

parole.

parole plus douce guérit aiſément cette foibleſſe : vous ne ceſſez pas d'aimer ceux que vous grondez ; cette charité eſt un grand préſervatif.

Prenez vos commodités dans la priére : Dieu le veut bien, puiſqu'il vous rend infirme : il faut vous préſenter en eſprit au Trône de Dieu & de ſa miſéricorde avec confiance, & avec amour : c'eſt-là la poſture religieuſe d'une ame fidèle. Les bonnes œuvres de votre état ſont différentes de celles des autres : vous les pouvez faire étant infirme : une parole de ſageſſe ſuffit quelquefois pour l'Egliſe, pour l'Etat, pour la correction des mauvaiſes mœurs, & des ſcandales. Il faut le faire ſagement : mais la ſageſſe de l'Evangile eſt ſouvent fort oppoſée à celle du monde : elle prend les moyens doux, humbles : elle évite les contre-tems : elle donne peu pour avoir beaucoup : elle eſt patiente, mais elle eſt courageuſe, & tend par-là efficacement au but. Je ſuis honteux, en vérité, Madame, de vous écrire ceci : car je me ſens affoibli par les contradictions. Je comprens que l'amour de la verité doit faire prendre les moyens de l'inſinuer : quiconque aime le bien doit aimer à étudier les moyens d'y réuſſir, la paix, la concorde,

la

la patience, la douceur : mais auſſi il faut quelquefois du courage pour ſacrifier la douceur de cette paix & de cette concorde au bien même. La maxime des Saints eſt certaine, qu'il vaut mieux qu'il arrive des ſcandales que de laiſſer la vérité en péril. Que nous ſerons heureux, quand nous ſerons dans l'état parfait ! nous ne voyons à préſent qu'à travers un nuage ; mais nous verrons alors à découvert : nous connoiſſons aujourd'hui imparfaitement ; mais alors nous connoîtrons, comme nous ſommes connus. Il faut pourtant marcher à cette lumiére obſcure qui nous eſt donnée, & nous contenter de ſuivre les règles. Quand je penſe à ce que vous êtes, Madame, je ne puis m'empêcher de vous appliquer les paroles de l'Apocalypſe : *Nous ſommes devenus un ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes.* Songez que Dieu a les yeux ſur vous, & que votre capital eſt de lui plaire. Vous devez réjoüir les Anges, & édifier les hommes malins & corrompus, qui vous environnent, & conſoler les gens de bien qui ſont autour de vous : vous les fortifierez par votre ferveur, & par votre courage. Vous devez plaire à Dieu, au-dedans par la pureté de votre intention, & par l'ar-

l'ardeur de votre ſincère piété : & vous devez luire au dehors par vos bonnes œuvres, comme un Aſtre au milieu d'une Nation corrompue. Dieu ne vous a miſe où vous êtes, que pour y faire glorifier ſon Nom : vous y devez être *la lumiére du Monde, & le ſel de la Terre ;* c'eſt-à-dire, que votre vertu doit y être non-ſeulement ſincère, intérieure, profondément enracinée en votre ame, mais encore éclatante, incorruptible. Si c'eſt à moi à vous demander compte de votre adminiſtration au nom du grand Pére de famille, je vous déclare que je ne vous demanderai rien moins qu'une abondante juſtice, une vertu édifiante, une foi courageuſe, robuſte, qui ſoutienne les foibles, & qui produiſe dans les autres une telle eſpérance des biens du Ciel, qu'on ſoit porté par votre exemple à mépriſer ceux de la Terre. C'eſt à vous à montrer à ces Courtiſans, pleins de convoitiſes, le bonheur ineſtimable d'une charité patiente, douce, bienfaiſante, ſans envie, ſans agitation, ſans intérêt, ſans aigreur, ſans faux empreſſement, ſans mauvais ſoupçons, ſans joye maligne. O ! que vous avez beſoin d'être fidèle à vos anciennes pratiques, priéres, lectures, examens, préſence de Dieu, ſacrifice de

la

la Messe, autant que les occupations, dont Dieu vous a chargée, vous le permettent! Que vous devez être fidèle aux bonnes œuvres de votre état! que sera-ce, si Dieu vous juge sur cette règle : *Qu'avez-vous pu faire à ma vigne, & qu'avez-vous fait?*

Quelle reconnoissance ne devez-vous pas à Dieu de vous avoir fait digne d'un tel Ministère! quelle marque de confiance & de prédilection! Dieu met entre vos mains les intérêts de l'Eglise, de l'Etat, le salut d'un grand Roi qui tient à tout, celui des Princes qui doivent régner après lui, & une infinité d'autres œuvres importantes: le Roi ne vous traite pas seulement comme sa première sujette, mais comme son amie, sa confidente, & son épouse, puisqu'il vous confie les choses les plus précieuses de son Royaume..... *Fille de Sion! réjouissez vous, soyez ravie au Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le Docteur de la justice.*

Benissez le Seigneur, qui a fait pour vous tant de choses admirables. Si vous doutiez des victoires, que l'obéissance vous a fait remporter, vous seriez ingrate au don de Dieu. Tenez vous, Madame, sous le joug de l'obéissance : vous la devez au

Roi : vous la devez aux Miniſtres de J. C. auxquels la Providence vous a ſoumiſe : au premier, comme à votre Seigneur & Maître, aux autres comme à vos guides, & aux Envoyés de Dieu qui tiennent ſa place pour vous conduire au chemin du Ciel. Quand ils vous parlent au nom de J. C. ſi vous les écoutez, vous écoutez J. C. : ſi vous leur obéiſſez, vous obéiſſez à J. C. Quand je vous exhorte à cette vertu, je ſçai que je parle ſelon votre cœur, & je n'ignore pas que c'eſt-là toujours votre attrait. Dieu, voulant vous faire mére d'une grande Communauté, vous a fait gouter & ſentir les tréſors immenſes de l'obéiſſance, afin que vous fuſſiez en état de la recommander plus fortement à vos filles, & que vous en fiſſiez comme le fondement de votre Inſtitut. Soyez donc toujours une fille obéiſſante, vous que la Providence a fait comme la mére & la maîtreſſe des autres. Tant que vous ſerez ſincère à dire toutes vos peines, elles ſe tourneront à la fin à votre profit : c'eſt ce qui fait que je ne ſuis point embarraſſé ſur vous, lors même que je vous vois triſte & embarraſſée : car je ſuis toujours ſûr que le fonds ne change pas : vous avez été un moment triſte & découragée, mais je

ne

ne crains point que vous échapiez à l'obéiſſance : il me ſemble que Notre Seigneur vous a liée, & que vous ne pouvez plus aller ailleurs. Je ſens en vous une ſi grande docilité, que vos petites peines & triſteſſes ne la ſçauroient affoiblir : je ne crains pas que vous me déſobéiſſiez, tant que je ne vous demanderai rien que pour votre ſalut : je ne veux pourtant pas abuſer de mon pouvoir : je ſerai plus réſervé : je vous demande auſſi, Madame, de ne me plus épargner dans vos beſoins. *Paul, Cephas eſt à vous, vous êtes à J. C. & par J. C. à Dieu.* Je voudrois que vous connuſſiez à quel point je deſirerois me ſacrifier pour votre ſalut, & combien tous vos intérêts, petits & grands, me ſont chers devant N. S. Allez donc avec un nouveau courage, & de nouvelles forces travailler à la vigne du Seigneur qui vous eſt confiée : donnez-vous toute aux peines, aux fatigues, aux embarras de votre état... Non ſeulement votre ame eſt votre vigne : mais le Roi eſt votre vigne : la paix de l'Etat eſt votre vigne : l'intérêt de l'Egliſe eſt votre vigne : la France eſt une vigne, St. Cyr eſt une vigne : allez donc avec courage

porter le poids du jour & de la chaleur : le Maître de la vigne vous promet une grande récompense. Je vous enverrai un de ces jours, Madame, l'instruction que vous demandez sur la Confession. Plus vous purifierez votre ame, plus vous concevrez de douleur des fautes journalières, que votre fragilité & la contagion du monde vous feront commettre comme malgré vous : vous gémirez de vous voir encore si sensible & si attachée à la Terre, si peu maîtresse de votre vivacité & de vos passions, si aisée à vous laisser entrainer par les objets sensibles, si souvent amusée par des imaginations, si dissipée dans vos priéres, si dure dans la réception des Sacremens, trop orgueilleuse dans la prospérité, trop abatue dans l'adversité, bien féconde en pieuses résolutions, pas assez courageuse quand il en faut venir aux effets.

Après avoir humblement confessé de semblables fautes, quoiqu'avec une douleur qui ne vous paroît pas encore assez parfaite, comme je suppose qu'il n'y aura jamais, en tout cela, rien d'important ou de pleinement volontaire, ajoutez quelque chose de la vie passée dont vous ayez une véritable contrition, ce qui se-

ra la matiére du Sacrement : vous verrez que votre contrition croiſſant s'étendra à la fin ſur les moindres choſes, & que vous vous trouverez bientôt dans l'état de *Ste. Paule*, qui, au raport de *St. Jérôme*, verſoit tant de larmes ſur les moindres fautes qu'elle avoit faites, qu'on l'eût crue coupable des plus grands crimes : quand il l'avertiſſoit de ne pas ſe livrer ainſi à la douleur & aux larmes, elle lui répondoit; »Il faut répa»rer les ris immoderés de ma vie paſ»ſée par des larmes abondantes ; il faut »expier les joies exceſſives du tems paſ»ſé par des afflictions ſenſibles ; il faut »détruire ce viſage, que j'ai pris tant »de plaiſir à parer contre le commande»ment de Dieu. « Uſez ſobrement, Madame, de ce que je vous écris ici : que cela ſerve à exciter la tendreſſe de votre contrition & de votre amour, mais nullement à aller au-delà des choſes dont nous ſommes convenus. Quand il me paroîtra que Dieu demandera de vous de plus grandes auſtérités, je vous le dirai tout ſimplement comme à un enfant de grace dont Dieu me charge. Il n'eſt pas tems de détruire votre ſanté : conſervez

la pour la gloire de Dieu & pour le salut de celui à qui il vous a donnée.

LETTRE XLVII.

Sur l'état & les sentimens de la Dirigée.

IL faut bien, Madame, que votre état soit de Dieu, car il y a tous les jours un étrange combat à soutenir, & il vous y protège & fortifie visiblement. Vous êtes au milieu d'hommes & de femmes qui ne songent qu'à la vie présente : & votre cœur n'est porté que vers les choses du Ciel, jusqu'à demander souvent de mourir. Les pécheurs vous environnent, & les meilleurs hommes, qui vous aprochent, sont pleins d'imperfections. Vous voudriez souvent de tout votre cœur être attachée à Dieu intimément, & devenir un même esprit avec lui : & vous êtes tiraillée de toutes parts, & le bien même, que Dieu vous donne en partage, vous refuse cette douce consolation & vous expose à mille distractions. Vous voudriez que J. C. vécût en vous : & les objets de la Cour excitent souvent en vous votre propre vivacité, &

& rallentiſſent cette vie de Dieu. Vous voudriez ſervir l'Egliſe & l'Etat : & vous trouvez des obſtacles, qui paroiſſent invincibles. Vous aimez quelqu'un que vous devez aimer, & il devient ſouvent votre plus rude croix, & vos ſentimens ſont toujours différens.... Vous êtes dans un âge & d'une ſanté où le repos vous conviendroit, & vous avez toujours à agir : vous êtes infirme & ſouvent malade, & vous avez à faire ce que vous faiſiez il y a vingt ans. Vous êtes à la place des Reines, & vous n'avez pas la liberté d'une petite bourgeoiſe.

Je vous avouerai, Madame, que vous m'êtes une preuve bien ſenſible de la ſinguliére providence de Dieu ſur les hommes & ſur les juſtes dans les Etats les plus difficiles de la vie Chrétienne. Tâchez de poſſéder votre ame par la patience : partagez ce que vous pouvez remettre : ce qu'on fait pour Dieu doit être fait ſans trouble : Dieu eſt le Dieu de paix, & il ne demande pas que nous faſſions tout à la fois : au contraire, il nous dit par ſon Apôtre, *Que tout ſe faſſe parmi vous avec ordre.*

Le bien de l'Egliſe, de l'Etat, le ſalut du Roi, celui de la Princeſſe, que

la Providence vous a livrés, celui des autres Princes que vous seule pouvez ramener à la piété, voilà votre tâche, voilà les œuvres que Dieu vous a préparées, & dans lesquelles il veut que vous marchiez : on ne vous demande pas le succès, mais le soin. Les contretems, les mécomptes passés ne doivent pas vous rebuter : si vous pouvez, prenez mieux votre tems : si vous vous êtes trompée en quelques points, profitez de votre expérience. Les obscurités de la vie ne doivent pas décourager, & réduire à l'inaction les ames que Dieu appelle à de grandes œuvres : il faut demander la lumiére, & la suivre quand elle paroît. Je suis ravi, que Dieu vous fasse connoître les mouvemens secrets de votre cœur : il vous éclaire sur vos fautes, il se montre à vous, & vous enflamme souvent de reconnoissance, de confiance, & d'amour. Malgré les obscurités, dont vous vous plaignez souvent, je vois que l'esprit de Dieu, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchans, *pénètre en vous, jusqu'à la division de la chair & de l'esprit*, & vous fait connoître les mouvemens de l'une & de l'autre. J'ai lu, avec plaisir, cet endroit de vos red-

redditions d'Octobre ; *Je crois pouvoir vous dire, que je n'ai jamais été plus occupée de Dieu, que je le suis ; je songe toujours à ne le point offenser, & je n'en suis pas plus contrainte.* Vous m'écrivez ailleurs que j'excite souvent votre amour-propre par des louanges : que d'un côté, elles vous font voir toute votre foiblesse que je veux soutenir, & de l'autre votre vanité par le goût que vous y prenez : & que vous renvoyez le tout à Dieu. Demeurez en paix, pourvu que je sçache tout : c'est en effet, Madame, tout ce que vous avez à faire : ce qui vient de Dieu & qui est pour Dieu doit retourner à lui : quand je vous loue, j'excite votre reconnoissance & votre ferveur, en vous remettant, devant les yeux, ce que vous avez reçu de Dieu, & ce que vous lui devez : le St. Esprit n'avoit-il pas appris à *St. Paul* ce qu'il étoit par la grace, & que cette grace n'avoit pas été vuide en lui, mais qu'elle y demeureroit toujours ? Il est vrai, Madame, que je suis très-content de vous : je vous vois ferme dans la voie du salut : vous l'écrivez vous-même, pour me faire connoître tout ce qui se passe en vous. *J'aime Dieu de tout mon cœur,*

me dites-vous quelques fois, *je n'aime que lui* : & dans un autre endroit : *Je me trouve plus de bonne volonté que jamais, & toujours dans la ferveur ; je perſiſte dans cette bonne volonté, quoique ſans goût ſenſible : mais le tiraillement de ma place, ma mauvaiſe ſanté, & la multitude des diſtractions, me font bien manquer des priéres & des communions...* Je vois votre cœur, toujours en la préſence de Dieu, & un grand ſoin de purifier votre intention dans ce que vous faites. Soyez libre, ſoyez en paix, demeurez ferme & inébranlable dans la profeſſion de votre eſpérance : car *celui qui a promis eſt fidèle.* J'ai bien envie de le voir, de le bénir, de le louer éternellement avec vous.

LETTRE XLVIII.

Sur St. Cyr, & ſur la Cour.

UNe mére écoute ſes enfans : il eſt naturel qu'ils aillent à elle : votre Supérieure n'en ſera pas jalouſe : vous les lui renverrez, pour les choſes ordinaires : je ſçai combien vous voulez qu'elles

les lui ſoient ſoumiſes. Quand l'intérêt, ou des vues humaines les conduiront à vous, vous les recevrez en les inſtruiſant ſimplement avec la ſageſſe & la piété que Dieu vous a donnée. N'êtes-vous pas chargée d'une véritable Miſſion ? ne voulez-vous pas en remplir les devoirs ? n'eſt-il pas à deſirer, que vos filles renferment la conduite de leur ame dans le Confeſſional, & tout le reſte dans le ſein des Supérieurs du dedans ? ne ſçavez-vous pas que l'Egliſe vous a chargée de cette maiſon, auſſi-bien que le Roi ſon Fondateur, & que vous avez un pouvoir ſpirituel de fortifier les foibles, de conſoler les puſillanimes, de corriger les inquiétes, & d'exercer avec bonté & avec patience un Miniſtère de ſalut envers toutes ? Allez avec confiance : Dieu ſera avec vous : vous n'irez point ſeule en Paradis : & vous direz à Dieu : *Me voici, Seigneur, avec les enfans que vous m'avez donnés.* La ſeule réſerve que j'établis, Madame, s'il vous plait pour toujours, dans l'exercice de vos fonctions à St. Cyr, c'eſt que vous ne faſſiez point aujourd'hui, aux dépens de votre ſanté, ce que vous pouvez faire également bien un autre jour de la

ſemaine, ou du mois, que vous ſçachiez renvoyer vos filles avec un mot, & qu'enfin vous vous ménagiez pour ceux à qui vous vous devez. Les impreſſions que vous jettez dans l'eſprit du Roi en faveur de l'Egliſe, vous donneront part à tout le bien qui ſe fera. Je compterois pour peu les affections que la grace excite en vous, ſi je ne voyois des œuvres. Dieu en demande de vous de grandes, de grands ſervices à l'Egliſe, & de grands ſoins des pauvres. Hazardez quelquefois des avis dans les affaires importantes : & abſtenez-vous-en dans les petites par l'incertitude du ſuccès : repreſentez avec force les inconvéniens des mauvais conſeils. N'autoriſez jamais ces ſenſualités, ce luxe, cette molleſſe qui régnent où vous êtes : c'eſt à vous, Madame, à réformer le monde : ne vous conformez donc jamais à lui par une lâche condeſcendance : mais fuyez les ſingularités. Vos commodités ſont la ſuite de votre place, & non l'effet de vos recherches : comment pourriez-vous quitter les unes ſans l'autre ? ne vous en troublez pas : votre cœur n'eſt point dans ces choſes : uſez-en ſelon les beſoins de votre ſanté. Continuez à dire à Dieu :

Vous

Vous ſçavez, Seigneur, que mon cœur n'eſt point dans la vanité, ni dans les ſuperfluités de l'état où vous m'avez miſe. Mortifiez quelquefois un peu votre vue, une autre fois votre goût : mettez un moment votre corps en quelque contrainte, ſelon que la grace vous l'inſpirera, ſans ſcrupule, ſans embarras, & ſans ſuite. Ne craignez point, Madame, de répéter vos anciennes plaintes : je ne craindrai point de vous redire ce que vous avez déja entendu, non pour vous apprendre quelque choſe de nouveau, mais pour vous exciter de plus en plus : l'Egliſe nous redit toutes les années ce que nous avons appris les années précédentes, pour nous remettre dans les ſentimens qui s'effacent par le malheur de notre fragilité.

Ne vous mirez jamais dans vos perfections, pour vous complaire en vous-même, & pour vous préférer aux autres : quel progrès que Dieu accorde à votre piété, ayez toujours une charité patiente & compatiſſante pour les autres : ſoyez bien éloignée de ces Saints & de ces Saintes qui ſe préférent en ſecret à toute la Terre, qui ſe piquent de ſçavoir les ſecrets de la vie ſpirituelle, & qui croyent,

ent qu'on ne peut s'écarter de leur conduite sans s'égarer : quand ces personnes auroient conversé avec les Anges, & seroient arrivées au plus haut degré de la contemplation, je ne vous souhaiterois point leur prétendue sainteté : *Je ne veux point de consolation*, dit *Thomas à Kempis, qui ôte la componction.*

LETTRE XLIX.

Sur la douleur.

ON me dit hier au soir, Madame, que vous souffriez beaucoup d'un mal de dents : Dieu soit béni ! il afflige ce qu'il aime : la douleur est le partage de ses enfans chéris : & je me réjouïs de ce que vous êtes du nombre : ils ont la paix dans la douleur, & sont heureux de souffrir, pendant que le monde est véritablement malheureux dans la joie. Le tems de la douleur est bon pour édifier le Roi, qui n'est pas accoutumé à souffrir, & qui sera plus touché de vous voir patiente, que de tous les sentimens de perfection, en pleine santé, qui lui paroitroient peut-être des ra-

rafinemens : montrez-lui donc ce que c'eſt que de ſe nourrir de la volonté de Dieu & de l'aimer paiſiblement au milieu des peines : la douleur eſt la meilleure des auſtérités. Si je ne voyois en vous que la crainte des châtimens, ou un amour apparent, tel que celui des gens du ſiécle, qui ne gardent point les Commandemens de Dieu, je vous intimiderois, au lieu de vous conſoler : mais je ne puis douter que vous n'aimiez Dieu par preférence à tout, puiſque vous gardez ſa Parole, & que non-ſeulement vous voulez être fidèle à ſes Commandemens, mais encore à ſes conſeils. Je vois en vous du courage, de la fermeté, une vraie crainte d'offenſer Dieu. Je vous ſçus un ſi bon gré dernièrement de ce que vous conſeillant de réparer le matin le défaut du ſommeil, à cauſe de vos migraines, vous m'objectâtes d'abord vos Pénitences de néceſſité ! Dieu pourroit-il abandonner une ame qui ne le veut point quitter, quoi qu'il lui en coute, & qui donneroit ſa vie, plutôt que de l'offenſer jamais ? je vous l'ai déjà dit, & je vous le répéte avec plaiſir, (car je vois bien que vous ne vous laſſez point d'en recevoir les aſſurances) il

il m'a paru une grande prédilection de Dieu sur vous : j'ai vu le bras du Tout-puissant étendu sur vous, & je ne doute point que Dieu n'ait sur vous quelque grand dessein.

LETTRE L.

Sur le Nom de JESUS.

L'Amitié, que vous avez pour le Roi, doit se purifier par la douleur : c'est peu de n'avoir aucune attache : il faut renoncer à toute consolation, & supporter les choses les plus humiliantes avec le même courage, que les plus heureuses. Vous ne sçauriez devenir trop petite sous votre Croix : & vous n'aurez jamais tant de liberté, d'autorité, & d'efficace dans vos paroles, que lorsque vous serez bien humiliée, & petite par le renoncement à toute votre sensibilité : il faut devenir pauvre & foible selon le monde, pour mourir à sa propre force & pour être revêtu de celle de Dieu, qui est jaloux de ne prendre que le néant pour instrument de ses ouvrages, & qui choisit les choses les plus foibles, com-

comme dit *St. Paul*, pour confondre les plus fortes. Si la pratique, qu'on vous a donnée de vous contraindre dans la converſation, tend à éviter le mal où l'on a connu que vous tombiez par trop de liberté, elle vous devient néceſſaire : ſi c'eſt comme un moyen de plus grande perfection, qu'on vous a cru propre, nous verrons enſemble, Madame, comment vous vous en trouverez pour vous, & pour les autres : car votre état & votre perfection n'eſt pas l'état & la perfection d'un Solitaire : & il faut bien ſe donner de garde, dit *St. Bernard*, ou de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir pour nous ce que nous avons reçu pour les autres. Pourquoi dites-vous, que vous n'avancez point du tout ? Ne reconnoiſſez-vous pas que toute chair eſt comme l'herbe, qu'elle tombe & ſe ſéche le ſoir ? ne voulez-vous pas de tout votre cœur, que Dieu ſeul ſoit glorifié en vous, par vous, & aux dépens de vous ? O que cette vertu eſt rare dans le ſiécle où nous ſommes ! l'on ne voit qu'amour-propre & cupidité. Aimez : je vous le dirois toujours, ſi je pouvois : car tout eſt compris en ce grand mot : aimez, aimez ſouverainement JESUS notre aimable Sauveur, qui ne

ne s'eſt fait homme & Sauveur que pour ſe faire aimer de nous, & nous faire aimer Dieu par lui. Tout eſt ſec & inſipide ſans lui, ſelon *St. Bernard* : *Un livre n'a point de goût pour moi*, dit ce Pére, *ſi je n'y trouve le Nom de* JESUS : *une conférence ne me ſatisfait point, ſi l'on n'y parle de* JESUS. JESUS *eſt une mélodie aux oreilles, du miel en la bouche, un chant d'allégreſſe au cœur.* Devant ce Nom ſalutaire, qui a jamais perſiſté dans ſon endurciſſement, ou dans ſa pareſſe, ou dans ſa langueur? Qui, étant ſaiſi de frayeur dans un péril éminent, n'a pas reçu de la force & du courage? Qui, étant flottant & irréſolu, n'a pas été déterminé par la clarté & la lumiére que l'invocation de ce Nom porte dans l'ame? Qui, dans l'adverſité, dans la défiance, n'a pas repris une nouvelle vigueur au ſeul ſon de ce Nom ſecourable? Il n'eſt rien de plus propre à écraſer l'impétuoſité de l'orgueil, de la colére, & à bannir tous les mauvais deſirs : car quand je nomme JESUS, je me repréſente un homme doux & humble de cœur, bon, ſobre, patient, chaſte, doux, plein de miſéricorde, enfin orné de toutes les vertus : je conçois toutes choſes en celui qui me tient lieu de toutes choſes.

Il

Il me semble que vous l'aimez : car vous êtes ravie de le recevoir : vous serez véritablement hors de vous-même, quand vous le verrez face-à-face, & que vous en jouirez purement. A quoi pensons-nous, si nous ne pensons à ce souverain bonheur ?

LETTRE LI.

Sur la souffrance.

MAlgré les afflictions qui vous accablent, j'ai cru jusqu'ici devoir me renfermer dans des desirs & des priéres. Je ne puis plus m'empêcher de vous dire, Madame, que si d'un côté je vous ai plaint dans votre double souffrance, j'ai pensé de l'autre, que Dieu, vous réduisant à lui tout seul pour vous consoler, il vous feroit trouver en lui tout le soutien & toute la force que vous ne pouviez tirer de la part des hommes. On est, en vérité, bien heureux, quand Dieu nous est toutes choses : c'étoit le bonheur de *St. Francois*, que vous aimez tant, quand il disoit, *Mon Dieu est mon tout.* C'est déja un grand bonheur, selon l'Evangile, qui est une règle infail-

infaillible, de passer par les afflictions, qui sont le partage des Justes : c'en est un plus grand de croire bien sincérement qu'on est vraiement heureux quand on pleure avec J. C., & qu'on porte avec lui sa Croix : mais le plus grand de tous, est de souffrir sans autre consolation que celle du Ciel, & dans la préparation d'esprit, & d'en demeurer encore privé, s'il plait à Dieu de nous l'ôter.

Il est d'une haute vertu & d'un grand mérite de ne rien laisser échaper de ses tristesses par des manières chagrines qui puissent affliger le prochain : ainsi on peut être à la fois plein d'amertume pour soi-même, & rempli de douceur pour les autres : & l'on trouve le moyen d'être tout ensemble crucifié au dedans de soi, sans être, pour ainsi dire, crucifiant à l'égard de personne.

Que personne ne soit attristé de vos paroles & de vos airs : si vous n'en êtes pas encore là, vous desirez du moins d'y parvenir, & vous y parviendrez, puisque vous vous reconnoissez humblement, que vous en êtes bien éloignée, & que vous gémissez en secret de n'y être pas parvenue. Pour y arriver, je ne serois pas d'avis que vous prissiez la résolution de vous faire

faire toute la violence dont vous êtes capable : mais je voudrois que, de tems en tems, vous repréſentaſſiez doucement à Dieu, dans le fond de votre cœur, votre foibleſſe naturelle. Ne faites point difficulté, Madame, dans les momens que vous avez à vous, de vous enfermer ſeule, non-ſeulement pour y reſpirer un peu de la contrainte que vous avez ailleurs, mais même pour y répandre avec plus de liberté quelques larmes aux pieds de N. S. dans votre petit Oratoire. Il y a ſouvent de l'orgueil & de l'eſprit philoſophe à vouloir être trop ferme : il eſt quelquefois plus humble de ſe permettre d'être foible : & c'étoit-là la pratique de *David*, de répandre ſon cœur devant Dieu dans la Priére, de lui expoſer ſa ſouffrance, & de pleurer comme un enfant devant ſon pére. Après ce petit affoibliſſement volontaire, dont J. C. même nous a donné l'exemple, dans le Jardin & ſur la Croix, repréſentez au Pére éternel l'extrémité de vos maux, & relevez vous avec un nouveau courage, pour aller au-devant de ceux qui vous attendent partout, & qui vous ſont néceſſaires pour empêcher que le monde ne vous gâte.

LET-

LETTRE LII.

Sur les découragemens de la Dirigée.

JE suis accab'ée de soins, de peines, & d'affaires temporelles : je suis investie de tout ce qui me déplait, & de tout ce à quoi je ne suis pas propre. Quand ma conversation sera-t-elle dans le Ciel ? Je ne communie que par obéïssance : je n'acquiers aucune vertu : je ne me fais aucune violence pour l'amour de Dieu : & je ne connois point l'union avec lui. La Prière m'ennuie : je ne sçai ni la continuer ni la reprendre. Sous prétexte d'obéïssance, je suis toujours occupée de ma santé : j'ai une continuelle application à éviter ce qui pourroit me lasser & m'incommoder : mon esprit ne peut se soumettre à la contrainte des exercices de piété : je médite mal : en un mot, je ne puis comprendre sur quoi est fondée l'espérance que j'ai de mon salut. Cependant je prie continuellement, si gémir devant Dieu est une prière : du reste, je suis comme hébétée par l'accablement de mes peines & de ma tristesse.

Voilà, Madame, ce que vous m'écrivez : je voulois y répondre à loisir : mais j'ai

j'ai eu tant d'affaires depuis ce tems-là, que je ne ſçai ſi j'aurois le courage de travailler à votre guériſon, ſuppoſé que vous fuſſiez auſſi malade que vous l'expoſez. Mon état me fait mieux comprendre le votre : je n'ai que des affaires ſpirituelles : & par leur multitude & le commerce où elles m'engagent, elles me rendent temporel & diſſipé : mais je ſçai les graces que Dieu vous fait : & je ne crains point de vous encourager à une plus ferme confiance que jamais. L'eſpérance de votre ſalut eſt bien fondée : elle eſt fondée ſur une miſéricorde ſinguliére de N. S. J. C. ſur vous, à laquelle je vous vois correſpondre, depuis bien des années, avec un nouvel accroiſſement de bonne volonté & de ferveur : il n'y auroit à craindre pour vous que le découragement & l'infidélité : & je vois que c'eſt-là tout ce que vous craignez ſouverainement vous-même ! Les premiéres approches du relâchement vous allarment. Si vous ceſſiez d'être dans ces diſpoſitions, je ceſſerois d'eſpérer ſi fort pour vous : & votre confiance me paroîtroit hazardée. Craignez votre foibleſſe, mais eſpérez davantage au ſecours d'en-haut. *St. Grégoire* remarque que la conduite ordi-

ordinaire de Dieu ſur les Juſtes, eſt de leur laiſſer quelques légéres imperfections, afin qu'au milieu de l'éclat des vertus, qui les rend l'édification de tout le monde, l'ennui que leur cauſent ces imperfections, les tienne dans l'abbaiſſement, & que les difficultés qu'ils éprouvent à réſiſter au mal, en de petites occaſions, leur apprennent à ne ſe point enorgueillir de la victoire qu'ils remportent dans les grandes. Si votre cœur ne converſoit pas dans le Ciel, vous prendriez plus de plaiſir aux converſations de la terre. Il eſt très-bon de communier par obéiſſance, même ſans attrait ſenſible. Quand on eſt dans les diſpoſitions où vous êtes, il ne dépend pas de vous de le faire toujours avec goût: je ſçai que vous vous faites de grandes violences pour Dieu : mais il n'eſt pas à propos que vous ſoyez dans une continuelle contrainte.

Vous devez, ſans aucun ſcrupule, vous occuper de votre ſanté : elle n'eſt pas à vous, & vous en rendrez compte à *Iſraël*, à qui elle appartient.

C'eſt à J. C. que vous devez le pur amour qui vous domine, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, cette ſcience

ce de la Foi qui vous éléve au-deſſus des ſages du ſiécle, cette crainte filiale, qui vous donne tant d'horreur du péché, cette eſpérance dont vous cherchez le fondement : c'eſt le partage des ames qui déſirent J. C. avec ardeur, & qui ſe conſacrent entiérement à lui : *Paſſez à moi, vous tous qui me deſirez ardemment.* O bonheur ineſtimable ! vous l'avez cherché avec ardeur, vous l'avez trouvé : vous vous êtes portée vers ce Dieu des vertus, & de toute conſolation : vous n'êtes plus à vous, vous êtes à J. C. ſans réſerve & ſans retour, par la préparation de votre cœur : vous avez déja quitté le Monde, quoique vous ſoyez encore au milieu du Monde : vous avez paſſé dans le Monde nouveau de la grace & de la ſainteté, où l'on trouve J. C., où l'on reçoit les biens de J. C., où l'on goûte J. C. & ſes délices. Il eſt vrai que vous deſirez encore, que vous cherchez encore, que vous êtes encore plus affamée & plus altérée qu'auparavant : je vois par toutes vos redditions, où vous m'expoſez l'état de votre intérieur, je vois, dis-je, que vous gémiſſez toujours de n'être pas aſſez unie à Dieu, & que vous aſpirez à une plus grande perfection : ce

ſont-là les marques du ſalut: voilà le caractère de ceux que Dieu aime : *Ceux qui me mangent auront encore faim, & ceux qui me boivent auront encore ſoif.*

Les perſonnes, qui ont quelque expérience de la conduite de Dieu à l'égard des bonnes ames, ne trouveront rien de nouveau ni d'extraordinaire dans vos viciſſitudes de tiédeur & de ferveur : car on a vu de tout tems cette alternative de paix & de trouble dans les plus grands Saints : de-là vient qu'un d'eux diſoit dans ſon abondance, *Je ne ſerai jamais ébranlé*; & il ajoûte auſſi-tôt, *Vous avez détourné votre viſage de moi, & je ſuis tombé dans le trouble*: *Le ſoir*, dit le même *David*, *nous ſerons dans les larmes, & le matin dans la joie.*

Après vous avoir fait obſerver ce que J. C. eſt pour vous, voyons ce que vous devez être pour lui. L'Epitre du Dimanche de cette Octave vous l'apprend en peu de mots: 1. *Celui qui m'écoute ne ſera pas confondu*: 2. *Ceux qui agiſſent en moi ne pécheront pas*: 3. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoître, auront la vie éternelle.*

Voilà ce que vous devez faire pour plaire à J. C. & la récompenſe de votre fidéli-

fidélité. 1. Il faut écouter avec une souveraine soumission cette sagesse incarnée, qui est pour vous l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie : *Marie-Magdeleine* étoit aux pieds de JESUS, & l'écoutoit : la sainte Vierge, dit l'Evangile, *conservoit toutes ses paroles* : heureux momens, dans lesquels Dieu parle à notre cœur ! quand il se tait, il faut nous rapeller ce qu'il nous a dit. Quel besoin n'avez-vous pas de recourir aux conseils de la sagesse dans l'état où elle vous a mise, & dans le tems où nous sommes ?

Elle vous mettra au cœur des paroles de paix pour son peuple, des paroles de sanctification pour les Princes & les Grands de la Terre, des paroles de sagesse & de vérité pour vous-même : une seule de ses paroles peut vous éclairer pour le reste de votre vie : *Le Seigneur a parlé une fois, & j'ai entendu ces deux choses, que la puissance est à Dieu, & que la miséricorde est à vous, Seigneur, & que vous rendez à chacun selon ses œuvres.*

2. *Ceux qui agissent en moi ne pécheront pas.* Une ame, qui prête l'oreille aux paroles de la sagesse, est féconde en bonnes œuvres : les bonnes œuvres sont l'aiman de la charité : Dieu demande de vous les

œuvres que vous seule pouvez faire : elles vous suivront dans l'Eternité. La plupart des Chrétiens passent leur vie à ne rien faire, ou à faire du mal, ou à faire toute autre chose que ce qu'ils devroient: grace à Dieu, je vous vois occupée des œuvres de votre état: vous les faites en Dieu, & pour Dieu: j'en espère pour vous une grande récompense: je les regarde comme un gage plus certain de votre salut, que si vous faisiez des miracles, & que si vous prophétisiez, parce que l'Evangile m'apprend qu'il y aura des faiseurs de miracles, & des Prophétes qui seront rejettés, sur ce qu'ils n'ont pas fait la volonté de Dieu.

3. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoitre, auront la vie éternelle*: Voilà, Madame, un des fondemens sur lesquels l'espérance de votre salut est appuyée: vous avez travaillé à St. Cyr, à la Cour, & ailleurs, à faire connoitre & aimer celui de qui vous tenez tout: je sçai mieux qu'un autre que vous ne voulez perdre aucune occasion de continuer, tant que vous vivrez: vous aurez la vie éternelle: *ceux qui instruiront les autres à la justice seront éclatans comme des étoiles dans l'éternité*, dit un Prophéte: on sauve son ame en sau-

ſauvant les autres, ou du moins en travaillant pour leur ſalut. Dieu vous a formée, comme il forme tous ceux qu'il deſtine aux grandes œuvres : voyez, avec une profonde reconnoiſſance, la différence de votre perſonnage à celui de tant de femmes vaines, frivoles, occupées à la Cour du ſoin de perdre les hommes, & de ſe perdre avec eux, trainant dans le vice une vieilleſſe honteuſe, ambitieuſes juſques ſur les bords du tombeau : vous pouvez bien dire avec un ſaint Roi, *Un meilleur héritage m'eſt échu par le ſort.*

LETTRE LIII.

Sur l'inquiétude dans les affaires.

IL eſt, Madame, une inquiétude criminelle, qui vient d'un défaut de Religion, & d'un amour exceſſif pour les biens de la Terre ; une inquiétude, que les paſſions du ſiécle excitent dans les mondains. Je ne la touche ici en paſſant, que pour bénir Dieu de vous en avoir préſervée : cette inquiétude eſt très-mortelle dans ſon principe & dans ſes effets. Les hommes ſans Foi s'abandonnent plus ou

moins, selon les divers événemens de la vie, à la tristesse, au murmure contre la Providence, à la vengeance, à toutes sortes d'injustices : ils attribuent leur disgrace aux causes qui en sont les plus innocentes : leur langue n'épargne personne sur la Terre : & elle profére des blasphêmes contre le Ciel : leur politique, poussée à bout, s'épuise inutilement en nouveaux projets, qui enfantent de nouveaux tourmens. Ce mot de J. C. *Un seul de vos cheveux ne tombra pas sans l'ordre de votre Pére Céleste*, leur paroît une folie, ou un problême : il ne faut pas s'étonner, si leur fausse sagesse, qui ose s'élever contre Dieu, se trouve engloutie dans les flots de l'adversité.

Vous êtes, Madame, bien loin de ce triste état. Les *enfants de lumiére* n'ont rien de commun *avec ces enfans de ténébres* : mais il y a une autre inquiétude pour les besoins de la vie présente : quoique son objet soit permis, elle doit cependant être subordonnée aux soins du salut, & modérée par la confiance en Dieu, suivant cette parole de l'Evangile : *Ne vous mettez point en peine des nécessités de la vie : car votre Pére Céleste sçait de quoi vous avez besoin.* Il est encore

core une autre inquiétude, qui a un très-bon objet : telle étoit celle de *Marthe*, laquelle s'empreſſoit un peu trop : elle craignoit de ne pas aſſez bien régaler N. S. : elle ne penſoit pas aſſez au repas ſpirituel que J. C. vouloit donner à ſon ame : & ce repas occupoit ſa ſœur *Marie* toute entiére. Le ſoin de *Marthe* étoit bon : ſon ſeul défaut étoit d'être trop occupée de l'acceſſoire & de négliger le principal.

Telle eſt, Madame, votre inquiétude : elle a pour objet la charité même, le bien de l'Etat, le ſalut du Roi, ſon repos, ſa ſanté, la paix, le ſoulagement des peuples : Dieu vous garde de l'indifférence pour de tels objets ! j'aimerois mieux vous abſoudre pour toujours de vos ſollicitudes, que de vous permettre une telle indolence. Je connois votre ſoumiſſion à Dieu au milieu de vos ſenſibilités, & que c'eſt le ſeul Roi qui régne dans votre cœur, même dans vos plus grandes agitations. Il y a néanmoins du défaut dans cette inquiétude qui vous abat, qui trouble votre repos, & qui nuit à votre ſanté : mais il faut avouer que ſouvent vous n'en êtes pas entiérement la maîtreſſe : ces mouvemens ſont naturels, ils ne laiſ-

ſent pas d'exciter de grands troubles dans la partie inférieure. *St. Paul* ſe plaignoit qu'il n'en étoit pas totalement le maître.

Une marque que ces mouvemens ne ſont pas volontaires, c'eſt qu'on ne les approuve pas, & qu'on veut ſe ſoumettre à Dieu, aux dépens de toutes ſes répugnances : ainſi raiſonne l'Apôtre : *Je n'approuve point ce que je fais : ainſi ce n'eſt plus moi qui fais cela : mais c'eſt la concupiſcence.* Voilà tout le myſtère dont vous m'avez demandé l'éclairciſſement : vos répugnances ſont involontaires, & dans l'homme du dehors, qui eſt très-déraiſonnable, & que vous ne gouvernez pas abſolument comme vous voulez : elles ne ſont pas dans l'homme intérieur & véritable, que je ſçai être abſolument & aveuglément dévoué à l'ordre de Dieu. Quelle conſolation, Madame, d'être en J. C. & d'y être ſolidement établie & enracinée ! ces combats ſe tournent en mérite : on ſouffre, on s'humilie, on ſe purifie, on aime plus fortement : car les combats fortifient celles qui peuvent dire, comme l'épouſe, *Mon bien-aimé eſt à moi : & je ſuis à lui.* Il faut que vous ſoyez plus humble, plus charitable, plus zélée, plus patiente, & plus unie à Dieu, par

par le fonds de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel eſt, Madame, votre appui, votre eſpoir, votre conſolation, votre deſir ? n'eſt-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur, celui qui ſera votre partage pour toujours ? Où pouvez-vous être bien ſans lui ? où pouvez-vous être mal avec lui ? il eſt à St. Cyr, au milieu de ſes épouſes, avec une bonté particuliére : mais il eſt à la Cour, à Fontainebleau, & en tous lieux, plein d'une miſéricorde ſans limites pour ceux qui l'aiment. Ce qui vous reſte de vie doit être tout à lui : il aura ſoin de votre mort. Un grand ſerviteur de Dieu que vous connoiſſez bien, (*St. François de Sales*) diſoit à Dieu : » Quand je jette les » yeux hors de vous, je n'y découvre rien » de ſolide : je n'y vois ni amitié qui me » puiſſe ſervir, ni puiſſance capable de » me ſoutenir, ni conſeil qui me puiſſe » aider : je n'y trouve ni livre, ni diſ- » cours qui me conſole, ni or, ni ar- » gent qui me délivre de mes peines, ni » retraite qui m'aſſure & qui me défen- » de : il faut que vous-même, ô mon » Dieu ! daigniez me ſecourir, comme » étant le ſeul qui puiſſiez me conſoler, » m'inſtruire, & me défendre.

Portez courageusement les tribulations du Roi & de l'Etat : notre sagesse est bien courte dans les adversités. Si Dieu, qui abaisse & qui relève à son gré, ne nous secouroit particuliérement, notre politique seroit à bout ; & pour parler le langage de l'Ecriture, *la prudence des prudens seroit engloutie dans les flots de notre tribulation* : mais il faut espérer au Seigneur qui soutient, & non en la créature qui tombe, & jetter souvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, & ne nous point attacher à celui qui passe : *O sainte Sion !* s'écrie *St. Augustin*, *où tout subsiste & rien ne change.* Faites, Madame, ce que votre place demande, pour consoler les affligés, & pour redresser les politiques, en leur apprenant à ne pas tenter Dieu, à espérer en lui, à faire ce que la nécessité requiert, & non ce que l'orgueil ou la précipitation suggérent ; consolez vous vous-même des afflictions qui naissent du mauvais état des affaires publiques. C'est principalement dans l'adversité, que le juste doit vivre de la Foi : bannissez les autres sujets qui pourroient vous attrister : amusez les autres dans les momens destinés à cela : car une abondante tristesse seroit une abondante tentation pour vous.

LET-

LETTRE LIV.

Sur l'utilité des redditions de compte.

JE vous conseille la pratique de vos redditions avec plus de zèle que jamais, parce que j'ai connu par expérience combien elle vous est avantageuse. Vous y pratiquez la vigilance tant recommandée dans l'Ecriture : vous rendez compte au Ministre de J. C. de votre administration : c'est aussi un acte d'humilité & d'obéissance, vertus que Dieu aime singuliérement, & dont il vous a inspiré le goût. Si vous n'étiez pas devenue comme un petit enfant, vous seriez bien loin de la perfection, & vous n'auriez ni la paix, ni la sûreté où vous êtes arrivée. C'est encore un acte de grande sagesse & de prévoyance : vous trouvez dans le trésor du Ministère que J. C. a établi, des lumiéres que votre esprit naturel, tout bon qu'il est, ne vous donneroit pas. Dieu répand, par le canal de la consultation, des lumiéres célestes, des décisions salutaires dans les doutes de la vie, que les personnes, qui ne consultent qu'elles-mê-

mes, ne reçoivent pas: vous prenez des conseils sur l'avenir, en disant journellement dans vos redditions ce qui vous est arrivé: & toute la prudence humaine ne vous feroit pas prévoir ce que le souverain Directeur de nos ames vous découvrira par son Ministre. *Allez à Ananias*, c'est par lui que Dieu vous dira ce que vous aurez à faire. Rien n'est plus aveugle que de vouloir se conduire soi-même: vous prévenez par votre soumission votre jugement: vos comptes seront rendus: & vous n'aurez plus de jugement à subir: *Si nous nous jugions nous-mêmes*, dit *St. Paul*, *nous ne serions pas jugés*. Enfin, Madame, c'est-là le point le plus essentiel, que les plus saints & les plus sages Péres de la vie spirituelle ont le plus recommandé pour éviter les piéges du Diable, pour se soutenir dans les tentations, pour avancer à grands pas dans la vertu, pour se relever promtement dans les fautes, pour persévérer dans le bien. *St. Dorothée*, réfutant les raisons auxquelles on attribue souvent le relâchement & la chute de certaines ames, dit que le mal vient uniquement de ce qu'on s'est caché à son Pére spirituel, & qu'on ne lui a pas découvert le fond de son

ſon cœur : le Médecin ne guérit point les maux qu'on lui diſſimule, & le St. Eſprit nous avertit que celui qui cache ſes fautes ne ſçauroit être bien conduit.

C'eſt principalement dans la Religion qu'on trouve le tréſor d'un fidéle ami : les Grands du Monde, qui ne cherchent que des flateurs, n'auront que des trompeurs pour amis : ils ne méritent pas d'être bien ſervis : ils veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas, & ne veulent jamais qu'on voye ce qu'ils ſont : il faut leur mettre des couſſins ſous leurs coudes & des oreillers ſous leur tête : Dites nous des choſes agréables, diſent-ils à ceux qui les aprochent : Ils reſſemblent à ce Roi d'Iſraël, environné de faux Prophétes, & qui craignoit d'en trouver un véritable : *Cet homme*, diſoit-il, *ne m'annonce jamais que du mal* : il appelloit mal ce qui étoit l'unique bien pour lui : il eut le ſort qu'il méritoit, il périt par la ſéduction.

Pour vous, Madame, qui avez cherché avec une ſimplicité parfaite à être bien conduite, Dieu ne permettra pas qu'on vous flatte : continuez à demander à Dieu l'humilité, la douceur, la patience dans les ſouffrances : ſoyez fidèle

à

à votre pratique de la préſence de Dieu : demandez auſſi avec inſtance l'eſprit de priére & les vertus dont vous ſentez le preſſant beſoin en différentes occaſions : frapez ſouvent à la porte du Pére des miſéricordes & de lumiére : demandez la perſévérance, c'eſt le fruit de la priére : que ſeroit-ce, ſi vous ne perſévériez pas juſqu'à la fin ? Excitez vous, le mieux que vous pouvez, au commencement de la priére, pour offrir le ſacrifice de louanges : portez-y un cœur affamé de la juſtice. Dieu ſçaura bien réunir les parties de votre Oraiſon qui paroiſſent ſéparées. Ayez bon courage ; ſoyez un homme dans votre piété : ſoutenez le combat : ne vous laſſez point : défendez toujours la vérité contre les nouveautés : elle en a un très-grand beſoin, & c'eſt-là une de vos obligations : les déciſions de l'Egliſe vous donnent droit de parler en toute ſûreté contre le Janſéniſme & le Calviniſme : ſuggérez les moyens convenables pour détruire ces Sectes : & dites avec le Prophéte : *Conduiſez moi, Seigneur, dans le chemin de la vérité.*

LET-

LETTRE LV.

Sur les bienfaits de Dieu.

VOus êtes, Madame, de ces ames fortunées, c'eſt-à-dire prévenues de graces. Je craignis, je vous l'avoue, de trouver en vous les inégalités des perſonnes du monde, lorſqu'il fut queſtion de me charger de votre ame : votre conſtance, votre affermiſſement, votre amour pour N. S., votre progrès, & vos deſirs ardens pour l'humilité & la dépendance, me font croire que vous n'êtes plus du monde, quoique vous ſoyez dans le centre du monde même : vous êtes du nombre des brebis, des enfans, des épouſes, des favorites : tenez bien ce que vous avez : ne le laiſſez pas donner à un autre : & pour demeurer fidéle à votre état, ſoyez fidéle, s'il ſe peut, aux moindres graces : profitez de l'avis du St Eſprit : que la moindre portion des dons de Dieu ne ſoit pas perdue en vous, & de ce mot : *Celui qui ſera fidéle dans les petites choſes ſera fidéle dans les plus grandes.* Celle-là

là eſt bien éloignée de quitter Dieu dans les choſes eſſentielles, qui craint de ne lui pas obéir ponctuellement juſques dans les conſeils..... Vous ne pouvez, Madame, ne vous pas être aperçue en votre particulier de cette bonté infinie de Dieu envers vous : il vous enrichit tous les jours, & vous détache de tout : *il met au loin ce qui vous eſt le plus proche :* il fait que tout vous porte à Dieu : il vous recueille au milieu de la plus grande diſſipation : il met en leur place les amis, les parens, le bien &c. Il me ſemble qu'il vous ſépare inſenſiblement de vous-même pour vous préparer à tout quitter ſans peine, quand il le voudra. O qu'il a falu qu'il vous ait aimée pour ſurmonter tant d'obſtacles, & pour ſe communiquer à vous avec tant d'effuſion ! il vous avoit donné un riche naturel, parce qu'il vous aimoit : il vous a retirée du malheur de votre naiſſance, parce qu'il vous aimoit : il vous a fait, depuis, mille & mille graces différentes, parce qu'il vous aimoit : mais que cette charité de Dieu a été peut-être long-tems exercée par la diſſipation, la tiédeur & l'éloignement que le monde inſpire ! combien de tems paſſé inutilement,

ne

ne daignant pas écouter Dieu ! combien de déliberations avant de ſe rendre à ſes preſſantes & amoureuſes ſollicitations ! & lorſque vous avez été perſuadée que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner toute à lui, combien a-t-il fallu encore de combats à votre cœur pour l'obliger de ſuivre la ferveur où Dieu vous appelloit !...

LETTRE LVI.

J'Ai lu, Madame, vos quatre redditions. *Il me ſemble*, dites-vous, *qu'il ne me manque rien, & que je reçois toutes ſortes de graces : mais je crains de n'y pas répondre.* Cela eſt très-vrai. Dieu vous en a enrichie en toutes maniéres, & pour vous & pour les autres : il eſt auſſi vrai que la ſeule choſe à craindre eſt qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Il faut faire valoir votre place, votre crédit, vos talens, les dons que Dieu vous a faits : il faut en retirer l'uſure. Se retirer par crainte, tomber dans la faute du ſerviteur pareſſeux qui craignoit de perdre ſon bien, & qui l'enfoüiſſoit, c'eſt s'expoſer au même châti-

timent, & vous sçavez qu'il fut terrible. La vie présente est exposée à de grandes vicissitudes, & vous les éprouvez. Voilà ce qui nous doit toujours tenir dans une humble crainte : Vous éprouvez les changemens attachés à notre foiblesse : vos jours & vos mois ne sont pas toujours les mêmes : ici, vous dites ; *Je n'ai jamais senti plus d'amour pour Dieu, ni plus d'envie de lui plaire : je brule du desir de le servir mieux que je ne l'ai encore fait : ma ferveur est au point que je ne puis la contenir* : vous écrivez ailleurs ; *Je ne veux que Dieu, que croître dans son amour, que procurer sa gloire, que lui attirer des serviteurs, que mourir & aller joüir de lui.* Dans un autre endroit, vous gémissez de la contradiction de vos desirs & de vos journées. Au mois de Novembre, vous vous plaigniez non seulement de ne pas avancer, mais même de reculer : vos Communions & vos Méditations sont superficielles, & vous font si peu d'impression, que vous les oubliez dans la journée sans pouvoir vous rappeller vos bonnes résolutions : vous trouvez que la grande dévotion est triste, & que vous faites moins de bonnes œuvres : le lendemain, vous êtes remise.

En

En voilà assez pour vous faire sentir vos foiblesses, & combien vous avez besoin de la grace dans les fâcheuses saisons de la vie pour vous soutenir.

Ce qui me console, Madame, c'est que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y consentez pas : vous roulez toujours sur le même pivot, ou pour parler selon le langage de l'Ecriture, Dieu vous fait la grace d'être *toujours enracinée en lui* : c'est-là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'ame de la stabilité. Le fond de votre cœur, au milieu de tous les vents, des orages, des tempêtes, est toujours d'aimer Dieu, de ne vous départir jamais de la résolution que vous avez prise de le servir. Quel bonheur, Madame, de n'être point de ces ames légéres & inconstantes qui passent, en un moment, de la vie à la mort ! un objet, un plaisir, une peine d'un instant leur fait oublier les plus saintes promesses, & violer l'alliance qu'elles avoient faite avec Dieu. Si le repentir succéde à la rechute, bientôt après la rechute succéde au repentir : mais le repentir est foible, superficiel, souvent contrefait, & plus capable de causer des sacriléges que d'attirer

tirer des graces, au lieu que la rechute eſt énorme, & conduit ſouvent à l'endurciſſement & à la réprobation. Graces à Dieu, vous n'éprouvez point ces dangereuſes & mortelles alternatives : vos viciſſitudes ſont comme celles des perſonnes d'une bonne complexion : leurs jours & leurs mois ne ſe reſſemblent pas : il y en a de beaux, & de fâcheux : l'Eté eſt ſuivi de l'Hyver : ils en ſentent, comme les autres, les incommodités : mais le fonds de leur ſanté eſt toujours le même : ils réſiſtent aux froids les plus rigoureux : les foibles tombent avec les feuilles. Vous vous plaignez des affaires qui vous accablent : mais Dieu, que vous cherchez, en fera votre joie : c'eſt votre état : Dieu lui-même vous l'a formé : il vous charge de veiller à ſa gloire dans ces affaires qui ſe traitent devant vous : où eſt le négociant, qui s'afflige de l'étendue de ſon négoce ? Vous en ſouffrez, mais c'eſt-là votre pénitence : vous craignez que cet accablement ne vous diſſipe trop : tant que votre intention ſera droite, ce n'eſt pas diſſipation, ce ſont de bonnes œuvres. *La vie*, dites-vous, *ſe paſſe en affaires & en amuſemens : les affaires m'ont éloignée de Dieu*

à

à Verſailles , & les amuſemens m'en ont éloignée à Fontainebleau : ces plaiſirs vous ſont néceſſaires : vous avez vu que vos maladies venoient d'ennui & de contrainte : ils ne vous éloigneront pas de Dieu : il eſt plus près de vous que vous ne penſez : amuſez vous donc encore , Madame , vous en avez beſoin : & ceux qui ſont autour de vous , à qui vous ſervez d'azile , pourroient-ils ſupporter une vie ſérieuſe ? vous ne pouvez arriver à l'unique néceſſaire dans la région que vous habitez , que par ces amuſemens & par ces inutilités : voilà les filets & l'hameçon , pour la pêche que vous avez à faire : il faut que dans le lieu des plaiſirs on apprenne par vous comment on doit les régler , & quels ſont les jeux innocens , compatibles avec la vertu. Vous vous plaignez de vous y attacher : mais en faites-vous vôtre paſſion ?

Fréquentez la Communion : c'eſt le pain des élus , la force , la conſolation , la transformation , la vie , le Paradis des enfans de Dieu. Songez, Madame , que ce Sacrement eſt J. C. même. Vous ne ſcandaliſez perſonne : votre vie eſt la bonne odeur de J. C. : je vous en aſſure , Madame : les plus grands libertins

tins révérent vos communions, & les bonnes ames en ſont encouragées.

Mépriſez, plus que jamais, la fauſſe prudence du ſiécle, qui s'appuie ſur des maximes contraires à la Religion : confondez-la, détruiſez-la : du moins, ne vous laſſez pas de la combattre, ne la laiſſez pas dominer dans le conſeil du Roi : chargez-la, ſi vous pouvez, d'une telle ignominie, qu'elle n'oſe y paroître devant vous. C'eſt elle qui ruine les Etats, & détruit la Religion : Dieu l'a dit, *Je perdrai la ſageſſe & la prudence des prudens* : je parle de cette prudence criminelle qui combat les maximes de la Morale, laquelle chez les Chrétiens doit être la ſuprême loi. Faites un grand uſage de la ſageſſe véritable, qui eſt ſelon la droite raiſon : qu'elle aſſaiſonne tous vos conſeils, qu'elle conduiſe tous vos pas, qu'elle travaille tous les jours avec vous, qu'elle vous apprenne ce qui eſt agréable à Dieu : quand vous l'aurez connue, ſoyez hardie, courageuſe, magnanime à ſupporter le travail & les contretems : ménagemens, ſollicitations, priéres, employez tout pour faire triompher la vérité, & abandonnez le ſuccès à la Providence.

N'eſ-

N'eſpérez dans les affaires publiques, & ſurtout dans celles de la Religion, que lorſque vous aurez pour appui la juſtice.

Vous pourrez, ... au Roi ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de lui..... qui nuiroit au prochain s'il étoit dit : ce n'eſt pas un.... & votre intention doit être, en lui diſant, ... nous vous avons autrefois décidé cette queſtion : c'eſt une..... permiſe, & non un.... il ſeroit aiſé de le prouver par l'exemple & le ſentiment des Saints, auſſi-bien que par la doctrine de *St. Thomas*.

Je m'apperçois que vous avancez : vous avez cette crainte filiale qui abhorre le péché : c'eſt le don qui conſerve en nous tous les autres dons, comme il en eſt le fondement. Vos filles s'apperçoivent de votre progrès dans la ſageſſe, dans la douceur, dans une réſignation en Dieu, qui ſe fait ſentir, dans la compaſſion, dans la patience, dans l'amour divin qui eſt la voie parfaite. Que le grand Dieu de gloire en ſoit béni à jamais ! Je vai prier pour vous du meilleur de mon cœur. Notre Seigneur promit aux Apôtres nos dévanciers, & en leur perſonne à tous les Evêques, de

leur

leur accorder tout ce qu'ils demanderont. J'eſpére qu'il m'exaucera pour vous. Je me plains de ne vous voir que deux heures en ſix mois touchant votre grande affaire. Je craignois de trouver en vous les inconſtances des femmes de la Cour, & je n'y ai trouvé que la fidélité des épouſes de J. C. ; mais certainement je ne vous vois pas aſſez.

LETTRE LVII.

Sur ſes progrès.

J'Ai reçu, Madame, le dernier paquet que vous m'avez envoyé : il m'a donné une conſolation ſinguliére : je vois & j'admire la conduite paternelle de Dieu ſur vous : votre état n'eſt pas naturel : il devroit faire couler ſur vous une abondance de conſolation ſenſible, & vous ôter le repos & la joie de la conſcience : la jouïſſance des biens temporels, qui s'offrent à vous, devroit vous faire perdre les biens éternels : car telle eſt la loi que Dieu a établie : l'on perd les biens & la paix de la conſcience, quand on ceſſe de chercher premiére-

miérement le Royaume de Dieu & ſa juſtice : & il en coute beaucoup à la nature quand on veut tout ſacrifier à la gloire de Dieu & à ſon ſalut. Votre place, Madame, devroit naturellement faire une réprouvée, & Dieu veut y avoir une Sainte & une prédeſtinée : vous lui ſacrifiez un Royaume temporel ; & en échange il vous en prépare un éternel. Je veux, Madame, m'étendre davantage ſur le ſujet de votre derniére : celle-ci n'eſt que pour en accuſer la réception, & pour vous dire en un mot que les penſées de Dieu ſont bien éloignées de celles des pauvres hommes comme nous. Si Dieu ne contrebalançoit pas la félicité temporelle de votre état, vous ſeriez, Madame, comme tant de femmes vaines qui vous ont dévancée, idolâtre de vous-même, livrée aux paſſions mondaines, flattée des pécheurs, recherchée par ceux qui n'aiment rien, improuvée par les gens de bien, haïe de Dieu & de ſes Saints, & l'affliction de l'Egliſe, dont vous êtes aujourd'hui le ſoutien & la conſolation. Je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, que Dieu vous fait une meilleure condition par ſa grace, & que vous devez bien

vous garder de changer jamais, quelle promeſſe, ou quelle menace que le monde puiſſe vous faire : eſpérez tout de Dieu, qui tient en ſa main le ſort des hommes & des Empires : vous êtes bien : & vous ne ſerez jamais délaiſſée du Tout-Puiſſant.

LETTRE LVIII.

Sur la patience.

DIeu demande de vous une grande patience : j'ai fortement dans l'eſprit qu'il veut faire quelque choſe de grand par vous : tout ce que je vois eſt contre l'ordre naturel des choſes, & rien n'arrive ici-bas par hazard. Le Seigneur vous conduit, rien ne vous manquera : votre état eſt de lui : il n'eſt point médiocre, & j'ai plus d'eſpérance que jamais de voir vos deſirs accomplis. Vous ne connoiſſez pas l'avantage de la ſouffrance : c'eſt un tems de nuage & d'obſcurité : la foi doit vous y conduire, & la confiance en Dieu doit vous y rendre inébranlable.

Vous croyez quelquefois être anéantie

tie : la souffrance vous accable : le dépit vous environne : c'est un chien qui aboye, il ne vous mordra jamais, que vous ne le vouliez. N'examinez point, dans le tems de la peine, ni vos souffrances, ni vos impatiences : elles sont plus hors de votre cœur, que vous ne pensez : vous vous connoîtrez mieux après la tribulation : l'Ecriture nous apprend que l'homme patient vaut mieux que l'homme fort, & que celui, qui devient le maître de lui-même, est bien au-dessus de celui qui étend ses conquêtes sur des villes fortes. *Vous pouvez être Martyr sans passer par le glaive*, dit *St. Bernard, si vous gardez la patience.* Vous voyez, Madame, combien votre état présent vous éléve dans la piété sans y penser. *St. Jacques* nous assure que la patience fait un Chrétien parfait : *Considérez*, dit il, *comme le sujet d'une extrême joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sçachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience fait un ouvrage parfait.* Pourquoi donc vous affligez-vous, Madame ? Pourquoi regardez-vous votre état, comme un état de bassesse & de médiocrité ?

Glorifions nous, dit *St. Paul*, *dans*

nos afflictions, ſçachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'eſpérance, & l'eſpérance ne nous trompe point. Vous ſouffrez, mais Dieu vous prépare par-là à ſes deſſeins : vous ſouffrez de vos impatiences, mais elles ſont légéres, & vous gagnez plus que vous ne perdez : vous ſouffrez de ne plus faire tant de bonnes œuvres, mais la ſouffrance eſt une œuvre parfaite, & vous méritez la grace des bonnes œuvres auxquelles Dieu vous deſtine. Vous ſouffrez d'attendre ſans voir d'avancement : mais qu'importe, pourvu que Dieu le voye ? Vous ſouffrez d'être abatue, de vous voir dans les larmes, dans le danger d'offenſer Dieu : mais Dieu vous ſanctifie, & éloigne de vous par la ſouffrance l'orgueil, l'hypocriſie, la préſomption, l'amour du ſiècle, l'attachement à la vie : vous ne diſcernez pas que Dieu vous conduit par la main dans l'école des vertus, compagnes inſéparables de la patience, & qui ménent à la perfection, à l'humilité, à la douceur, à la confiance en Dieu, à la ſoumiſſion à la Providence, à la pénitence, à la faim & ſoif de la juſtice, à la priére, à l'amour de Dieu que vous ſentez être l'unique

reſſource ſolide dans les miſéres de ce déplorable pélérinage. Tout ce que je vois aujourd'hui en vous me montre la main inviſible du Tout-Puiſſant qui vous conduit. Pourquoi êtes-vous à la Cour, au faîte des grandeurs ? pourquoi tant de goût pour Dieu ? pourquoi tant de deſirs d'une vie parfaitement chrétienne ? pourquoi le Prince, amuſé innocemment, & comme lié par la main de Dieu ? c'eſt qu'il le veut hors des piéges du Diable, il veut l'affranchir, & enſuite le ſanctifier : *il le lie, & il vous lie* : car c'eſt par vous qu'il veut le ſauver : s'il vous échapoit, & ſi vous lui échapiez, ſon deſſein ne s'accompliroit pas. La contrainte eſt donc dans l'ordre de Dieu : les jours paroiſſent vuides aujourd'hui pour en fournir à l'avenir de pleins : quoiqu'il y ait, ce ſemble, encore tant de choſes à faire, il faut aujourd'hui ne rien faire pour attendre le tems de faire tout. C'eſt beaucoup que les liens de l'iniquité ſoient rompus & qu'il ſoit délivré ! votre chambre eſt ſon azile : Dieu l'y conduit hors des piéges du ſiécle : ſans vous, hélas ! où ne ſeroit-il pas pris, parmi tant d'embuches qu'on lui tendoit ? c'eſt beaucoup, qu'il s'accou-

tume à ne plus donner les jours de la vie à la malignité du siècle : c'est déjà les racheter dans un sens : & l'on peut espérer qu'il sera conduit jusqu'à les remplir de bonnes œuvres. Ecriez-vous avec *St. Paul*, *O profondeur des trésors de la sagesse & de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incompréhensibles, & ses voies impénétrables ! car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? tout est de lui, tout est par lui, &c.*

Offrez vous à lui dans toutes vos peines, & offrez les pour le Roi & pour son état. Considérez les exemples de *Job*, de *Tobie*, & de tous les Saints que Dieu a purifiés par la patience : imitez leur égalité, & leur constance : Dieu vous veut dans l'esclavage, quoique vous soyez née libre, afin que vous retiriez du véritable esclavage, qui est celui du péché, *la personne que vous aimez le plus.*

Je suis bien content de votre amour pour Dieu, de votre zèle pour les bonnes œuvres, de votre crainte de l'offenser, de la haine que vous avez contre le monde, de votre détachement de la vie, de votre joie au souvenir de la mort & de l'éternité. Mais faites vos efforts

forts pour avancer dans la patience : les ennuis & les mortifications de votre état vous tiendront lieu de pénitence. *Gerſon* dit, qu'il faut cultiver notre ame comme un Jardinier cultive ſon jardin : quand il fait ſec, il l'arroſe : quand il pleut, il ceſſe d'arroſer : il ſéme en certains tems les fruits de la ſaiſon : c'eſt à préſent le fruit de la patience qu'il faut cultiver, c'eſt la ſaiſon de cette vertu. Je verrai, Madame, à votre retour de Fontainebleau, ſi votre jardin eſt bien fertile.

Ne penſez guère aux ſujets qui pourroient vous attriſter : Dieu eſt près de vous : que vous faut-il de plus, pour vous donner une joie ſolide ? il faut que vous faſſiez voir la vertu aimable, & qu'on voye en vous que le poids de l'Evangile n'accable point, qu'il eſt au contraire ſi doux & ſi léger, quand on le prend véritablement ſur ſoi, qu'il devient le véritable ſoulagement d'une ame : c'eſt à vous à mettre la piété en réputation & à faire ſentir la vérité de cette parole du St. Eſprit, que *la bonne conſcience eſt un banquet continuel*, douce, gaie, complaiſante en tout, hors dans le mal, qu'il ne faut ni faire, ni approuver, ni permettre, mais que vous devez répri-

mer fortement, à moins que la sagesse chrétienne ne vous engage à supprimer des avis qui ne feroient qu'aigrir & rebuter.

LETTRE LIX.

Sur l'orgueil.

ANimez vous, Madame, contre l'orgueil par ces motifs. 1. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus : il nous ravit en un moment le fruit de nos bonnes œuvres : *En vérité, je vous le dis, ils ont déja reçu leur récompense.* Les vertus les plus éminentes deviennent un péché par la contagion de ce vice : imitez la sainte Vierge : écrasez, comme elle, la tête de ce serpent. 2. Motif. Cette passion est la source & la racine de tout péché ; *La superbe sépare de Dieu & conduit à l'apostasie*, dit le St. Esprit dans les Proverbes. Considérez en détail l'étendue de ce grand mal, pour en concevoir tous les jours une plus grande horreur : selon *St. Grégoire* & les Théologiens, il mène à son cortége l'amour des pompes & vanités du siècle auxquelles vous avez renoncé,

noncé, l'attachement à ſon ſens, le deſir de commander par-tout, l'horreur de l'obéiſſance, une recherche continuelle de ſa propre gloire juſqu'aux pieds des Autels & dans les choſes les plus ſaintes, & devant le Souverain Roi devant lequel toute créature doit être anéantie, l'opiniâtreté, la colère, la mauvaiſe joie dans la proſpérité, la triſteſſe ennemie du ſalut, la haine continuelle de ceux qui nous ſont préférés, ou qui nous mépriſent. Quel vice! que ſes racines ſont profondes & étendues! puiſque le corps du péché eſt mort en vous par la grace du Sauveur, travaillez à en arracher juſqu'aux plus petites racines. 3. motif. *Dieu a en abomination le ſuperbe.* L'abomination n'eſt pas une haine commune : c'eſt une averſion exceſſive : de là vient que Dieu le punit avec tant de ſévérité, & quelquefois ſi ſoudainement, parce qu'il ne le peut ſouffrir long-tems. *Dieu a renverſé*, dit l'Eccléſiaſte, *les Trônes des Puiſſances orgueilleuſes, il a mis à leur place des perſonnes humbles.* Il n'a pas épargné les Nations entiéres, à cauſe de leur orgueil : il les a deſſéchées juſques à la racine, il a anéanti leur mémoire. L'u-

nique gloire de l'homme, du pauvre, & du riche, c'eſt de craindre Dieu & de ne mépriſer perſonne : l'Ange ſuperbe eſt précipité du haut de ſa gloire & changé en Démon auſſi-tôt après ſon péché : *Dathan* & *Abiran* ſont enſévelis tout vivans dans l'Enfer à cauſe de leur ambition : *Nabuchodonoſor* de Roi de Babylone, dans l'inſtant même de ſa vaine complaiſance, eſt chaſſé de ſon Trône, & réduit à vivre en bête, pendant ſept ans, juſqu'à ce qu'il confeſſe lui-même, que Dieu ſçait humilier les orgueilleux : *Hérode*, Roi de Judée, écoute avec plaiſir une flatterie du peuple, qui s'écrie après ſa harangue, qu'il a parlé divinement, & à l'inſtant il ſe ſent frapé par l'Ange du Seigneur, & devient la pâture des vers. O que la miſéricorde de Dieu a été grande ſur vous, de ne vous avoir pas frapée, lorſque vous étiez orgueilleuſe ! qu'il eſt bon de vous avoir inſpiré un amour ſincère pour l'humilité ! quel puiſſant motif de vous animer contre la ſuperbe, puiſque vous voyez Dieu, que vous aimez préſentement de tout votre cœur, ſi fort animé contre ce monſtre !

Ne retournez jamais volontairement ſur vous-

vous-même pour vous y complaire un instant, encore moins pour vous y arrêter. Pensez, au contraire, à ce qui vous doit humilier, aux péchés de votre vie passée, *supposé que vous en ayez commis quelques-uns d'humilians.* Pensez à ceux que vous pouvez commettre, environnée comme vous êtes de mille dangers : vous portez la grace dans un vase bien fragile : vous pouvez devenir un Démon en peu de tems : vous n'avez qu'à vous remplir de bonne opinion de vous-même. *St. Augustin* dit que la vaine complaisance en soi-même est un des plus dangereux effets de l'orgueil. Appliquez vous particuliérement pendant ce mois à vous humilier profondément devant Dieu. Réduisez vous à rien, si vous pouvez, dans votre pensée, à la priére, au sacrifice de la Messe, à la Confession, à la Communion, surtout à la priére : dites-y comme *Abraham, Je parlerai au Seigneur, moi qui ne suis que cendre, & que poussiére* : ou comme *David*, & avec le même sentiment, *Je ne suis devant vous que comme un néant* : au Sacrifice, anéantie aux pieds de l'Autel, desirez de sacrifier sans réserve vos biens, votre gloire, votre vie, pour l'honneur de votre Souverain

Maître : à la Confeſſion, frappant votre poitrine, confeſſez très-humblement, que vous êtes coupable & très-coupable. Reſſouvenez vous qu'être pénitente, c'eſt *avoir un cœur contrit & humilié.* A la Communion, répétez trois fois les paroles humbles du Centenier, que le Prêtre lui-même dit à l'Autel, quoique bien plus digne des ſaints myſtères, que vous, à cauſe de ſon caractère, *Seigneur, je ne ſuis pas digne que vous entriez en moi.* Liſez tous les jours quelqu'un des motifs ci-deſſus, dont vous tranſcrirez en abrégé ce qui vous touchera le plus : dites enſuite cette courte priére, ou autre ſemblable ; *Jeſus, anéanti pour l'amour de moi, & humble de cœur ! donnez moi l'humilité, & achevez de détruire mon orgueil : Marie, la plus humble des Vierges ! obtenez moi l'humilité.* Faites une communion pendant cette Octave de la Nativité, ou quelqu'autre jour de ce mois, ſi les contre-tems vous obligeoient de la remettre, pour demander à Dieu particuliérement l'humilité, ſous la protection de la ſainte Vierge, que vous tâcherez de mettre ce jour-là dans vos intérêts. Je vous conjure, Madame, de ne point mourir, que votre meſure ne ſoit pleine, & de

ne

ne montrer de triſteſſe au Roi, que pour réprimer le vice, ou pour compatir à la ſienne.

LETTRE LX.

Conſeils divers.

VOus deſirez toujours votre avancement, Madame : de-là, je conclus que vous avancez. Si vous diſiez, Je ſuis riche, je n'ai beſoin de rien, je me contente de ce que j'ai, je n'en veux pas davantage, je vous dirois avec aſſurance que vous êtes arrêtée, que la tiédeur a pris poſſeſſion de votre ame, & que vous allez reculer. Le deſir continuel d'avancer & l'effort que l'on fait vers la perfection ſans ſe laſſer, eſt, dit *St. Bernard*, la perfection de cette vie. Je me réjouïs, Madame, de ne vous avoir jamais vue, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, ſans ce deſir ſincère : & je me réjouïs encore plus de voir cette inclination dominante dans votre âge plus avancé. Ne dois-je pas eſpérer que Dieu comblera vos vœux & vos priéres ? permettra-t-il que nous ignorions

rions ce qu'il faut encore à votre mesure ? Je lui ai demandé, ce matin, de tout mon cœur, de me le faire connoître, puisque j'en suis chargé avec vous, & puisqu'il vous inspire la confiance de me croire sur un article si important. Demandez-le avec moi, Madame, dans ce saint tems, afin que Dieu me donne son Esprit. *Il pénètre & fait pénétrer les profondeurs de Dieu*, dit *St. Paul* : *or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous sçachions les dons qu'il nous a faits*, & par conséquent les obligations ou les devoirs de reconnoissance qu'ils nous imposent. J'espère que dans ce tems de plénitude il me donnera ce qu'il vous faut, ou qu'il vous donnera directemeut ce que mes péchés, & l'abus que je fais de ses lumiéres empêcheroient que je ne reçusse pour vous. En attendant, je vous exhorte aux bonnes œuvres de votre état, à faire & à souffrir davantage, si Dieu le demande de vous. Je vous conseille l'humilité de cœur dans le rang & dans la place où la Providence veut que vous soyez, un amour immense pour Dieu, une reconnoissance sans bornes, un cœur plus charitable & plus miséricordieux que vos

œu-

œuvres, une confiance, une paix profonde, la liberté des enfans de Dieu : soyez simple dans la fuite de tout ce qui est vraiment mal, prudente dans la poursuite de tout ce qui est vraiment bien, & dans le choix de celui qu'on vous propose de faire, patiente, bonne, courageuse, gaie, ferme, indulgente, & si pieuse, que tout tende à la gloire de Dieu & au salut, toujours prête à mourir & à aller avec J. C. quand l'heure sera venue. Votre conversion est sincère : vous achéteriez, au prix de tout, ce que Dieu veut : & si l'on vous poussoit, vous seriez extrême dans vos pratiques : vos priéres sont bonnes, mais vous n'êtes pas impeccable : quand quelque négligence vous y prend, relevez vous au plus vîte, demandez pardon, & ne croyez pas tout perdu, quand vous n'êtes pas contente de vous-même. Combattez votre opinion sans scrupule : vous n'en êtes pas esclave : & vous sçavez que tout vient de Dieu : je sçai que vous lui renvoyez la gloire de tout, le plus que vous pouvez. La pénitence & les bonnes œuvres lavent les fautes légéres dans lesquelles vous tombez. Les flatteries & l'amitié qui vous trouvent par-tout, sont le piége

ge ordinaire de votre place : vous y êtes attentive : vous les craignez : j'espère que vous n'y ferez pas de chutes considérables : détournez les yeux de la vanité, des commodités, & des richesses de la Maison du Roi : *comment y renoncer, si ce n'est de cœur?* acceptez, en compensation, les incommodités & les souffrances que Dieu y a invisiblement attachées. Je sçai que la mesure en est bonne, & que Dieu sçait quelquefois vous faire un partage que vous ne choisiriez pas sans lui, quoique vous y trouviez tant de plaisirs. Si Dieu n'avoit pas placé & enraciné la pieté dans votre cœur, vous ne la rapelleriez pas si aisément au tems de votre besoin. Je suis assuré, Madame, qu'elle n'est pas superficielle : faites qu'elle croisse encore : & aimez de tout votre cœur l'Eglise, l'Etat, & le Roi, & tout le reste dans l'ordre de Dieu.

Je ne puis douter, Madame, que Dieu ne veuille faire par vous de très-grands biens à notre pieux Monarque, au Royaume, & à l'Eglise : conservez vous donc : & pour cela, suivez les leçons de M. *Fagon*. Tenez vous dans une grande liberté d'esprit & de cœur : l'innocence de votre vie & de vos intentions doit vous la donner,

ner. Un enfant, qui eſt aimé ſinguliérement de ſon pére, qui l'aime uniquement, qui eſt toujours ſous ſes yeux, qui ne cherche qu'à le ſervir & à augmenter ſa gloire & ſa joie, vit auſſi lui-même dans une joie & une liberté continuelle: voilà votre état: vous êtes chérie dans la maiſon: vous n'en ſortirez jamais: perſonne ne vous ravira à un ſi bon pére: vous êtes continuellement ſous ſes yeux: il a un grand ſoin de tout ce qui vous regarde: un cheveu ne tombera pas de votre tête ſans ſon ordre: il vous éclaire, d'en-haut, des lumiéres d'une ſageſſe que le monde ne peut donner: il vous a déja donné ſon Eſprit, & il vous le donnera encore: il vous nourrit avec plaiſir de ſa ſubſtance: il vous donne le pain des Anges, le pain de l'immortalité dans une terre de mort & pleine d'hommes méchans & infidéles. Enfin, Madame, pour parler le langage de l'Ecriture, il me ſemble que Dieu vous garde comme *la prunelle de ſon œil.* Ayez donc une grande confiance: marchez dans la joie du St. Eſprit en la répandant ſur le Roi: car il a beſoin de gouter la douceur & la liberté de la bonne conſcience. Il regarde encore trop la ver-

tu & la perfection de ſon état, par ce qu'il y a de plus auſtère & de plus rebutant pour la nature : quand il verra la perſonne, qu'il aime & qu'il eſtime le plus, dans une joie & une liberté d'eſprit continuelle, dans une continuelle innocence, & dans un amour ardent des bonnes œuvres, Dieu lui fera la grace d'aſpirer au même bonheur : LA FEMME FIDELE *ſanctifiera* L'HOMME INFIDELE, dit *St. Paul* : *combien plus* LE MARI *Chrétien.* Courage donc, Madame : Dieu a ſes momens : les cœurs des Princes ſont entre ſes mains : quand il commence à les renouveller, on doit tout attendre : il achève à la fin ſon ouvrage : quelle joie pour vous de voir un jour ce Roi, que vous aimez tant, de le voir comblé de bonnes œuvres partager avec vous dans le Ciel la même gloire & le même bonheur !

Comme Dieu mêle dans la contrainte de votre état une abondance de peines & de ſervitude, il y répand auſſi une abondance de graces & de conſolations. Je ne crains point d'être ſéducteur en vous prêchant la liberté innocente de votre état : & je n'ai pas craint d'être auſtère en vous aſſujettiſſant à certains exercices,

ces, quand j'ai cru que vous aviez besoin d'y être soutenue ou ramenée : ces deux leçons ne sont pas contraires, & ont besoin d'être unies : votre règle particuliére ne vous oblige que dans les choses de commandement : tout le reste doit céder aux biens de votre état. Je n'ai garde d'abandonner les fonctions saintes de mon Ministère, dont je vous suis redevable : je ne céderai jamais ma place à un autre, que quand cette cession vous sera plus avantageuse.

LETTRE LXI.

Sur les motifs de tendre à la perfection, & sur les moyens d'y arriver.

JE vai répondre d'abord à votre lettre, & ensuite à votre reddition. Je ne puis m'empêcher d'approuver votre ambition pour la plus haute perfection. Mais il faut vous rappeller les principaux moyens d'y parvenir. Je suis ravi de ces mots, *Je ne mets point de bornes à mes desirs.* Je suis persuadé que Dieu vous appelle à la perfection, car vous avez beaucoup reçu, & il est certain qu'on vous

vous demandera beaucoup : & y a-t-il un Maître qui mérite d'être servi avec plus d'attention & d'amour, que celui qui vous a gagnée & attachée à son service ? La reconnoissance, que vous lui devez, ne devroit-elle pas porter aux choses les plus hautes & les plus difficiles ? C'est pour vous rendre parfaite, qu'il vous donne la pureté de conscience, la paix, ce grand mépris des choses du monde, & l'attrait pour le recueillement au milieu de la plus grande dissipation. Comptez qu'il vous dit comme à Abraham : *Marchez en ma présence, & vous serez parfaite.* De plus, votre état demande une grande perfection : dans les conditions médiocres, une vertu médiocre suffit : mais dans les conditions élevées comme la votre, il faut une grande foi, une grande confiance en Dieu, un amour ardent, une grande Religion, un grand zéle pour sa gloire, une grande fidélité à éviter toute sorte de mal, une inclination ardente pour le bien, jointe à une profonde humilité de cœur. La perfection de cette vie en chaque condition consiste à desirer toujours d'avancer vers le terme où JESUS-CHRIST nous appelle. *Je ne pense point*, dit *St. Paul* aux Philippiens,

piens, *avoir atteint où je tends : mais mon unique ſoin, c'eſt qu'oubliant ce qui eſt derriére moi, & m'avançant vers ce qui eſt devant, je cours inceſſamment vers le but de ma carriére, pour remporter le prix de la félicité du Ciel à laquelle Dieu nous appelle par J. C.* Oubliez donc, Madame, ce que vous avez déja fait : ne vous contentez pas de marcher : courez, c'eſt-à-dire, agiſſez avec ferveur d'eſprit : vous avez une vraie ſoif de la juſtice : ayez pour le prix de la félicité du Ciel la même ambition, que les courtiſans ont pour les hautes fortunes, ſans vous rebuter jamais ni des difficultés du dehors, ni des oppoſitions du dedans.

Voici d'excellens moyens pour arriver à la perfection. 1. Le recueillement fréquent au milieu du monde. 2. La paix & la pureté de la conſcience dans vos pratiques de piété. 3. Un détachement entier de tout ce qui n'a point de rapport à la volonté de Dieu. Il veut que vous ne teniez à rien que par amour pour lui : ſouvenez vous qu'il vous dit en *St. Matthieu, Je ſuis venu apporter le glaive & ſéparer le fils d'avec le pére.* 4. Une fidélité non-ſeulement de ſerviteur à ſon maître, ou d'un ami à ſon ami, d'un enfant

fant à ſon pére, mais d'une épouſe à ſon époux, dont tous les intérêrs ſont communs, qui n'ont qu'un cœur, & qui ſont inſéparables. 5. Une humilité qui vous faſſe oublier le bien que vous faites, & remercier Dieu du mal que vous ne faites pas. 6. Un grand courage à vous faire violence quand Dieu le demandera pour ſa gloire & pour votre avancement. 7. Enfin le moyen le plus excellent de tous, & bien conforme à l'attrait de votre grace, c'eſt la charité, ſelon cette parole de *St. Paul*, *La charité eſt la plus excellente voie.* Dieu, ce me ſemble, élargit votre cœur, & lui donne plus d'étendue qu'aux autres, pour y placer une plus abondante charité. Qu'on n'approche jamais de vous ſans en reſſentir les effets: que les Dames que vous voyez apprennent cette vertu qui conduit à tout: on devient efféminé avec les femmes du monde: qu'on devienne charitable avec vous: que les feux de votre amour en allument d'autres.

Les obſtacles que vous ſentez dans votre état à la perfection ne vous arrêteront pas. L'orgueil eſt abjuré, il y a long-tems, c'eſt un ennemi vaincu, déſarmé, & ſans force: vous criez, parce qu'il

qu'il vous fait peur : mais quelle bleſſure vous a-t-il fait depuis ſa déroute ? un nom l'écraſe & l'anéantit, lui qui écraſe les plus puiſſans du ſiécle ! Vous ne ſentez pas la force de la grace, n'importe : j'aime mieux qu'elle vous défende ſans ſe faire ſentir. La vanité pouvoit autrefois beaucoup : mais elle ne peut plus rien contre une ame fidéle : ſouvenez vous de ces paroles conſolantes de *St. Paul* : après s'être plaint pour tous les hommes du déſordre des paſſions, après avoir dit, *Je me plais dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur, mais je ſens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon eſprit*, il ajoute, *Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui ſont en J. C. & qui ne marchent point ſelon la chair.* L'orgueil eſt avec vous, il vous ſuit par-tout, il vous environne, mais il ne vous dominera plus : vous aimerez à jamais la gloire de J. C. au-deſſus de la vôtre & aux dépens de la vôtre : je veux être votre caution, ſoyez en paix là-deſſus, & mépriſez un ennemi ſi mépriſable, quelque importunité qu'il vous cauſe.

Il faut vous diſſiper ſouvent pour vous délaſſer : vous ne pouvez pas toujours être re-

recueillie : mais rentrez ſouvent chez vous quand vous ſortez hors de vous, & cherchez en tout la gloire de celui que votre cœur aime. Votre état & votre ſanté ne vous permettent pas les auſterités de la ſolitude : mais tâchez de vous faire violence tous les jours en quelque choſe. Refuſez à vos ſens quelquefois ce qu'ils demandent quoique innocent, afin de tenir toujours la chair ſoumiſe à l'eſprit. O Madame ! que les maximes des enfans de Dieu ſont oppoſées à la molleſſe & à la ſenſualité du ſiécle ! Acceptez de bon cœur les ſouffrances que Dieu vous envoye : refuſez quelque choſe tantôt à la vue, quelquefois à l'odorat, d'autres fois à l'ouïe, quand vous le pouvez, ſans être remarquée : ſoyez ingénieuſe à crucifier votre chair en de petites choſes. Cette application journaliére que vous aurez à ne la pas laiſſer toujours en repos ſera une vraie croix pour elle. Vous ſçavez, Madame, que les grandes auſtérités vous ſont défendues : vous êtes ſage, & j'eſpère que vous ne ferez jamais aucune indiſcrétion qui puiſſe détruire votre ſanté. Je ne crains point la fauſſeté pour vous : je ne crains dans les affaires que la deſtruction de votre ſanté : vous ne vous y don-

donnez point par paſſion : vous y cherchez la gloire de Dieu : & quoique votre attention diminue pour le recueillement & pour la priére dans ce tems-là, vous n'en êtes pas moins unie à Dieu. Ce que l'on fait pour lui ne nous ſépare point de lui, ſurtout quand on a ſoin de rentrer en ſoi-même après s'être répandu au-dehors, & qu'on examine ce qu'on a fait d'après cette queſtion, Qu'aurois-je dû faire ? Je ne crains pour vous que l'épuiſement.

Au reſte, Madame, la confiance que vous avez pour votre ſalut, jointe à la crainte de déplaire à Dieu dans les moindres choſes, me charme & me ravit. Suivez la lumiére de Dieu, quand elle vous montrera un mal à éviter, ou un bien qui eſt de votre état. Dans le doute, attendez que vous ſoyez plus aſſurée de la volonté de Dieu, par le conſeil de la priére : dites comme *Samuel, Parlez, Seigneur, car votre ſervante vous écoute.* Le zèle que vous ſentez pour le ſalut des ames, c'eſt la grace des Fondateurs, & des Inſtitutrices : Vous en aurez, s'il plaît à Dieu, un jour la récompenſe : j'aurai bien de la joie de vous voir placée auprès des *Stes. Théreſes.* Ceux par qui les ames

auront été instruites dans les voies & dans les devoirs de la justice, brilleront comme des étoiles durant toute l'éternité.

Je me suis déja bien aperçu de votre patience pour les personnes & pour les choses, dont vous vous mêlez. Vous sçavez que c'est-là le grand avis de *St. Paul* à son cher *Timothée*: le serviteur de Dieu doit être doux, & modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient: il doit reprendre avec bonté & avec modestie ceux-mêmes qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu leur pourra donner un jour l'esprit de pénitence, & les changera, & que revenant de leurs égaremens ils sortiront des pièges du Diable qui les tient captifs.

Je ne puis finir, sans vous témoigner combien je crains que les grandes affaires de cette saison ne fassent une trop forte impression sur votre santé. Je sçai que votre sensibilité est involontaire & inévitable à cause de la vivacité de votre tempérament, qui ne sçauroit rien perdre de tout ce qui peut mettre en peine, & à qui aucune prévoyance fâcheuse n'échape: mais je croirois qu'il seroit bon que vous acceptassiez le pis aller en esprit de sacrifice & d'abandon à Dieu.

Dieu. Pour la perſonne du Roi, au nom de Dieu, faites, Madame, que ſans éclat on ne néglige aucune précaution. Il y a ſur lui trop de marques d'une Providence miſéricordieuſe pour croire que nous le perdions : Dieu a ſans doute ſes deſſeins ſur lui : & j'eſpère qu'il le conſervera : mais enfin il faut prendre garde à tout ſans paroître craindre. Et pour vous, Madame, raſſurez vous ; Dieu paroît aimer trop le Roi *pour vous le prendre* ſans l'avoir auparavant rendu meilleur, & ſans lui avoir fait faire les biens qu'il ſemble préparer. Conſolez vous donc, & ouvrez votre cœur à la paix de Dieu. Si Dieu l'éprouve, ce n'eſt que pour le purifier, & pour lui faire expier ce qu'il a laiſſé faire à ceux qui ne ſont plus : mais Dieu l'épargnera lui-même, & achévera ſon ouvrage : je l'eſpère, je le deſire, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous l'eſpériez pour votre conſolation. Peut-être cette grace eſt-elle réſervée à vos priéres, & à votre foi, à des priéres vives & à une foi perſévérante.

LETTRE LXII.

Déciſions ſur St. Cyr.

DEux perſonnes, Madame, dans une groſſe Communauté comme la vôtre, ne doivent point prévaloir dans une affaire comme celle en queſtion. Il ne ſeroit pas juſte de ſuivre leur inclination au préjudice de celle de toute la Communauté : car je regarde la Communauté dans les autres, & celles-ci ne doivent être comptées pour rien : elles ne font point un partage, mais une ſingularité. Il faut ſçavoir dans les bonnes choſes ſe ranger au ſentiment commun. Céder à ces ſingularités en pareilles matiéres, c'eſt autoriſer l'entêtement. On doit toujours croire qu'on n'a pas raiſon quand on eſt ſeul de ſon avis ; & s'oppoſer fortement dans une délibération où les autres ont d'ailleurs, Madame, tant de bonnes raiſons, c'eſt ſe ſingulariſer très-mal-à propos. Je ſuis cependant, Madame, très-perſuadé que mes ſœurs n'ont point eu mauvaiſe intention : mais il eſt bon qu'elles apprennent dans cette occaſion quel parti elles auront toujours à prendre lorſqu'elles

qu'elles ſeront ſeules de leur opinion. Vous voulez, Madame, que je décide : je le fais pour vous obéir, & avec confiance, que nos très-chères filles ne me ſçauront jamais mauvais gré que je leur parle en pére, & ſelon ce que je crois de meilleur pour elles.

J'eſpère, Madame, recevoir demain un mot de réponſe de votre part ſur la propoſition que M. L. de *Briſacier* m'a faite, d'être un des Evêques conſacrans au Sacre de M. l'Evêque de Sens qui ſe fera Dimanche prochain.

LETTRE LXIII.

Sur la maladie de ſon frére.

QUe je ſuis affligé, Madame, de l'état où ſe trouve M. *d'Aubigné*, & de ne pouvoir accompagner M. de..... pour vous marquer moi-même ma douleur! Dieu veut apparemment vous diſpoſer aujourd'hui, Madame, à lui faire ce ſacrifice. Vous lui avez prêté non-ſeulement les ſecours d'une excellente ſœur, mais vous êtes ſa mére par rapport à ſon ſalut : & vous avez la conſolation de le

voir mourir dans les sentimens d'un Chrétien pénitent. Vous lui avez donné un Ange Gardien qui l'a suivi par-tout, (*l'Abbé Madot, depuis Evêque de Châlons*,) & qui le conduit encore visiblement dans le passage de l'éternité. Il faut donc, Madame, de votre part achever ce que vous avez commencé, en l'abandonnant avec confiance à son fidéle Créateur. Peut-il tomber en de meilleures mains? Le Paradis est fait pour les pénitens. Dieu reçoit les pénitens sincères: c'est-là qu'il leur donne l'étole premiére, les habits de leur parfaite innocence, un nouvel être, qui ne s'altérera jamais. C'est là qu'ils gouteront le festin délicieux, & les cantiques de joie, qu'aucun changement ni tristesse ne troublera jamais. Heureuse pénitence, qui efface le passé, & qui fait si aisément trouver grace devant un Dieu si puissant & si outrageusement offensé! Heureuse mille fois la religieuse Sœur qui a aimé si tendrement & si chrétiennement son frére, & qui lui a ouvert le chemin de la pénitence en le faisant revenir de cette terre étrangére où il s'étoit perdu! Dieu veut de vous, Madame, que vous lui offriez une victime que vous lui avez préparée, & que vous

vous avez par votre charité rendue digne de lui. Un Pére dit, que dans les Chrétiens Dieu couronne la fin, & non les commencemens. C'eſt la fin qui décide de tout, ſelon cette parole de l'Evangile, *Celui qui aura perſévéré juſqu'à la fin ſera ſauvé.* Je vai dans mon impuiſſance joindre mes priéres aux vôtres, & demander à Dieu d'achever ſon ouvrage dans M. votre frére, & de vous fortifier encore pour tous les autres ſacrifices que vous avez à lui faire.

LETTRE LXIV.

Sur la mort de ſon Frére.

QUe je ſuis conſolé, Madame, des diſpoſitions vraiment chrétiennes où Dieu vous met! C'eſt votre Pére céleſte qui vous a révélé une ſageſſe à laquelle la chair & le ſang ne peuvent atteindre. Continuez, Madame, à être ſoumiſe à un ſi bon Pére. Vous n'avez plus d'autre volonté que la volonté de Dieu, qui eſt bon à ceux qui le cherchent. Comme vous avez un cœur droit, humble & dépendant, je ſuis sûr qu'il vous aime & qu'il vous remplit

de son esprit. Tâchez, Madame, de le communiquer à vos filles, & s'il se peut, aux fidéles de la Cour. Je donnerois ma vie pour augmenter en vous le don de la grace & votre consolation. Je fais dire des Messes à Chartres, & dans tout mon Diocèse : il faut bien que le troupeau entre dans la reconnoissance du Pasteur. Les jeunes Clercs, les ames ferventes obtiendront quelque rafraichissement pour celui que vous perdez, ou plutôt que vous achetez de sauver. Si M. de *N.* ne veut pas officier à St. Cyr, je le ferai, Madame, en sa place ; & je vous promets que ma vive reconnoissance & tous les sentimens que Dieu a gravés lui-même profondément dans mon cœur pour vous n'auront d'autre terme que ma vie.

r

LETTRE LXV.

Sur la présence de Dieu.

LA Reine de Saba étant venue des extrémités de la Terre pour entendre *Salomon*, après avoir vû toute sa sagesse, l'ordre de ses Officiers, & la magnificence de sa maison, s'écria, *Heureux sont vos ser-*

ſerviteurs qui ſont ſans ceſſe devant vous & qui écoutent votre ſageſſe ! Plus heureuſe celle qui eſt ſans ceſſe devant celui qui eſt plus que *Salomon*! heureuſe celle qui entend la ſageſſe éternelle au milieu des folies du ſiécle! Le Dieu fort, le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, qui perdra bientôt le Monde entier & les Puiſſances rebelles par le ſeul ſouffle de ſa bouche, vient vous chercher, Madame, du haut de ſa gloire: il veut être pour vous le *Dieu de miſéricorde & de toute conſolation* : faites conſiſter votre bonheur & un de vos principaux devoirs à profiter de ſes viſites & à vivre en ſa préſence. *Courez* après lui, quand il s'en va : priez-le de vous *entraîner à l'odeur de ſes parfums.* Demandez à ceux qui peuvent vous l'apprendre, *où eſt votre bien-aimé*? *où il ſe repoſe*? *où il fait ſes banquets miſtérieux* ? il les fait avec les ames fidéles. Voici deux motifs pour vous exciter. 1. Vous y êtes appellée. 2. Par-là, vous connoitrez les deſſeins de Dieu ſur vous, & vous les accomplirez.

I. MOTIF Oui, Madame, c'eſt votre grace : Dieu vous y attire : je l'ai remarqué il y a long-tems : & j'ai été ravi de voir dans votre derniére reddition : *La*

vue éloignée de Dieu m'eſt inſupportable : voilà la peine des plus grands Saints. Qu'un *St. Ignace* ſoit uni à Dieu par un don particulier, lui qui allant au Martyre dans les premiers ſiécles de l'Egliſe déclaroit ne rien craindre, & ſacrifioit volontiers toutes choſes pour jouïr de J. C., l'on n'en doit pas être ſurpris : Que Dieu ſe communique intimément à tant d'autres ſaints Martyrs & Confeſſeurs, aux *Dominiques*, aux *Théréſes*, aux *Cathérines*, qui ont tout quitté pour jouïr ſans interruption & ſans partage de leur bien-aimé, il y a plus de proportion. Mais que vous ayez le ſort des Solitaires au milieu du ſiécle, que l'héritage des favorites de Dieu vous ſoit donné, c'eſt ce qui doit exciter en vous une parfaite reconnoiſſance. N'avez-vous pas éprouvé, Madame, depuis long-tems ſon ſoin aſſidu à vous viſiter? combien de formes n'a-t-il pas emprunté ſelon vos beſoins? Je l'ai pu remarquer plus aiſément que vous: il vous a menée comme par la main où vous êtes aujourd'hui: comme un Médecin, il vous a guérie des infirmités de votre ame : comme un bon pére, il vous inſtruit, il vous reprend, il vous exerce : comme l'époux fidéle de votre

votre ame, il la réjouït par sa présence, & prend plaisir à l'orner de jour en jour des richesses de sa grace : *Votre bien-aimé n'est-il pas choisi entre mille ? y a-t-il quelqu'autre semblable à lui ?* Il est tout à vous : Soyez aussi toute à lui. Vous ne le verrez point, jusqu'à ce que le rideau de la foi soit tiré : mais vous l'aurez présent, & vous l'entendrez au fond du cœur. Il vous dira des choses que vous ne comprenez pas encore, & que les ames, étourdies par le bruit des passions, & attentives aux choses du monde, n'entendront jamais : vous ne le verrez pas, dit *St. Bernard :* mais vous le sentirez au fond de votre ame. Vous en serez pénétrée : & vous goûterez, mieux que vous ne l'avez encore fait, combien le Seigneur est doux à l'ame qui le cherche. Car, ou je suis trompé, ou votre attrait au recueillement est une grace d'état, & non un don passager : soyez donc fidèle. L'on voit des amis qui ne se quittent point, des péres & des enfans qui sont toujours ensemble, des époux & des épouses si unis, que rien ne les peut séparer. Les liens de la grace sont plus forts & plus tendres : qu'est-ce que Dieu ne fait pas pour

vous remplir, non seulement de ses dons, mais par lui-même ? *Ste. Thérèse* dit, que lorsque Dieu se montra à elle, elle en perdit toute connoissance : que sera-ce, quand vous le verrez dans tout cet éclat qui ravit les Anges ? Quoiqu'il se cache ici-bas sous le voile de la foi, il est cependant toujours avec ceux qui l'aiment : il vous fera entendre sa voix, ses conseils : il écoutera vos plaintes : il se fera sentir à vous d'une maniére ineffable dans l'oraison : & ces communications répandront une douceur & une force dans votre ame qui la rendra capable d'exécuter tous les desseins qu'il a sur vous. Comptez, Madame, sur l'expérience des Saints & sur la fidélité de Dieu. Il y a encore de bonnes ames sur la Terre, qui sont unies à Dieu, au milieu des embarras du siécle, qui languissent d'amour pour lui, qui se fondent en sa présence dès qu'elles l'entendent parler, à qui une de ses paroles fait gouter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, avec lesquelles il entretient une si douce & si étroite union, qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer. Ce sont des énigmes pour les gens du mon-

monde, mais vous sçavez par expérience *combien le Seigneur est doux & aimable :* dites donc avec le Prophête, *Mon souverain bien est de m'attacher au Seigneur.*

II. MOTIF. L'attention à la présence de Dieu vous rendra fidéle, non-seulement à vos plus étroites obligations, mais encore à tous les desseins de Dieu sur vous : n'en doutez pas, Madame : Dieu a des desseins sur vous que vous ne connoissez pas encore : *on demandera beaucoup à celle qui aura beaucoup reçu.* Or, quoique cela soit fort étendu dans l'état où vous êtes, & que Dieu demande de vous de grandes choses, le recueillement vous rendra fidéle à tout au milieu de vos embarras. *Vous êtes*, disoit le Psalmiste, *présent à tous mes pas : avant que ma parole soit sur ma langue, vous sçavez déjà, Seigneur, ce que je pense : où irai-je pour me cacher à vous ? si je monte dans le Ciel, vous y êtes : si je descens dans les Enfers, je vous y trouve : si je vole à l'extrémité de l'Orient, ou de l'Occident, ce sera votre main même qui m'y conduira, & vous me tiendrez toujours de votre droite : que si je dis, Au moins les ténébres me cacheront à vos jeux, je trouve*

ve que pour me découvrir la nuit même deviendra lumineuse. Comment une ame pourra-t-elle manquer à Dieu, pénétrée de ces sentimens? Comment, dit *St. Bernard*, pourroit-on négliger de plaire à Dieu, si l'on ne cessoit de le voir partout présent & attentif? Un sujet chargé des bienfaits de son Prince pourroit-il se résoudre, je ne dis pas, à le trahir en sa présence, mais à le contredire, & à résister à ses volontés? Marchez donc, Madame, devant Dieu, & soyez parfaite: que vos yeux soient toujours attentifs au Seigneur comme ceux de *David*. Approchez vous de Dieu: vous serez éclairée: il vous manifestera les secrets adorables de sa volonté. Il vous donnera la force de les exécuter entiérement, purement, promtement, & comme il le veut. Que ce qu'il a déjà fait en vous soit une assurance de ce qu'il fera à l'avenir, si vous persévérez: mais souvenez vous qu'il demande des cœurs purs, détachés, fervens en désirs, & dépendans de ses Ministres. L'horreur que vous avez du péché, les bonnes œuvres & la fréquentation des Sacremens vous rendront tous les jours plus pure & plus digne des communications avec Dieu.

Vous

Vous aurez tous les jours à vous détacher de nouveau de ce que vous avez déjà quitté. Croyez moi, disoit *S. Bernard* à ses Religieux, la pratique du retranchement vous est encore nécessaire. Il faut souvent couper ce qu'on avoit déjà retranché, parce que la nature reprend aisément ce que l'esprit lui avoit fait quitter, & que les passions poussent malgré nous des rejettons de la même racine qui avoit déja été coupée. Ce saint Pére, si sçavant dans ces communications avec Dieu, dit sur les passages du Cantique des Cantiques, où il paroit que l'Epoux ne se montre à l'Epouse qu'après une ardente recherche, que la jouïssance pleine de Dieu, & l'abondance de ses graces favorites ne s'accordent qu'aux ames qui ont des desirs véhémens de s'unir à Dieu. Cherchez-le donc, Madame, avec ardeur, quand vous vous sentez dissipée : élevez votre esprit au-dessus des choses qui vous environnent : soupirez après votre bien-aimé : vous ne serez point frustrée de votre attente. Faites comme l'Epouse : demandez à ses Ministres où il est : vous le trouverez sûrement par le ministère des Prêtres : lorsqu'il se cache à vos yeux, il se montre

à

à eux pour se donner à vous : ils ont même le pouvoir de vous réunir à lui, si vous l'aviez perdu entiérement : soyez donc humble & dépendante : il me semble que je vous parle sans intérêt.

LETTRE LXVI.

Sur sa conduite à l'égard du prochain.

JE suis ravi, Madame, que vous ayez eu le courage de vous faire la violence que vous vous fites à la chasse. Dieu vous comptera les larmes que vous y versâtes, & l'obéissance aveugle que vous sçutes y pratiquer. La consolation, qu'il vous donna dans le moment même de l'exécution, n'est qu'un foible commencement des récompenses qu'il prépare aux vrais obéissans. O qu'il est bon de nous récompenser ainsi de ses propres dons, & de vous donner à vous tant de goût pour une vertu que sa grace seule peut vous rendre agréable !

Ne pensez pas, Madame, que je prétende vous louer par-là : quand vous ne me l'auriez pas défendu, la crainte seule, que j'aurois de ternir par des louanges la perfection d'une ame dont les intérêts

térêts me touchent ſi ſincérement, me retiendroit : & je vous promets de bonne-foi que je ne vous louerai jamais. Je prétens donc uniquement bénir Dieu des graces qu'il vous fait, graces dont vous devez vous eſtimer ſi indigne, graces dont vous devez craindre d'abuſer, graces qui ſont ſi élevées au deſſus de l'état où ſa Providence vous a miſe dans le monde, graces enfin qui viennent de ſa pure miſéricorde, & qui doivent vous humilier profondément en même tems qu'elles vous élévent au-deſſus de vous-même. Car enfin, n'eſt-il pas juſte que ce qui deſcend de lui juſqu'à nous, nous faſſe remonter juſqu'à lui ?

Je le loue donc de tout mon cœur de ce que vous travaillez toujours ſérieuſement à avancer l'affaire de votre ſalut. Vous ne ſçavez ce que vous êtes, me dites-vous : ne le démêlez-vous pas dans vos Confeſſions ? Je crois avoir des marques ſuffiſantes, que vous avez l'amour de Dieu, que *St. Paul* dit être la fin de la Loi de Dieu, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foi ſincère. Vous faites bien de vous détourner des examens ſur la ſincérité de votre piété : elle pouſſe des feuilles & des fruits

fruits au dehors, parce qu'elle a de bonnes racines au dedans : je n'en répondrois pas avec autant de confiance, si je ne voyois votre cœur & vos œuvres. Non, je n'ai guères vu de perſonne plus aiſée à connoître que vous par ceux qui vous conduiſent : votre confiance ne vous permet pas de vivre cachée.

Que je ſuis aiſe que vous penſiez ſurtout à la mort, que vous vous y prépariez, que vous viviez dans l'attente de l'avénement de N. S. J. C. ! O quel plaiſir, quand nous lui entendrons dire dans cette gloire immenſe qui l'environnera, *Venez, les bien-aimés de mon Pére, poſſéder le Royaume, &c.* ! Concevez un peu quelquefois, autant qu'il eſt permis de le comprendre, quelle ſera votre joie, de vous voir au nombre de ce petit troupeau fortuné, dont Dieu ſera à jamais les délices.

Je ſuis étonnée, dites vous, *de la grace de notre juſtification : & je ne puis jamais penſer ſans treſſaillement à la facilité avec laquelle Dieu m'a reçue : mais quelle ſera notre ſurpriſe à ce grand jour qui s'approche* ! Je ſuis ravi que vous vous accoutumiez à vous mépriſer, & que vous aimiez Dieu de plus en plus. Je garde quelqu'es-unes des derniéres feuilles de

de vos redditions, où vous me marquez vos dispositions générales, pour vous les représenter si jamais vous vous refroidissez : ce que je ne crois point.

J'ai trois choses principales à traiter aujourd'hui avec vous : les entretiens touchant le prochain, le mépris du prochain, & l'impatience.

Vous souhaitez être instruite sur le premier article dans un endroit de votre reddition de Juin : vous vous accusez de cette liberté de parler, que vous n'avez pourtant que par complaisance. Dans un autre article de votre reddition de Mai, vous me dites qu'il y a des occasions de parler fortement contre votre prochain : que vous avez toujours quelques scrupules : que cependant rien ne vous y porte que la gloire de Dieu & vos obligations envers la personne dont vous voulez le salut. Ces deux choses sont fort différentes. *St. Thomas* traite cette question : *Je répons*, dit-il, *que les péchés de parole dépendent principalement de l'intention de celui qui parle : & comme les discours particuliers contre le prochain tendent à noircir sa réputation, celui-là est véritablement coupable de péché de médisance qui a cette intention : ce qui est*, dit

ce

ce Saint, *un grand péché, parce que la réputation eſt plus précieuſe que les autres biens temporels, & qu'un homme flétri n'eſt plus propre à rien.* C'eſt pour cela que le St. Eſprit dans l'Eccléſiaſtique dit : *Ayez ſoin de votre renommée : car elle vaut mieux que les plus grandes richeſſes* : ainſi, *en ſoi la médiſance eſt un péché mortel*, conclut *St. Thomas.*

Cependant, continue-t-il, *il arrive quelquefois que l'on dit quelques paroles par leſquelles la réputation de quelqu'un eſt diminuée, mais ſans deſſein de nuire & même pour une bonne fin. Si c'eſt pour un bien néceſſaire, & qu'on obſerve les circonſtances qui ſont charitablement à obſerver, ce n'eſt point un péché, & ce n'eſt point une médiſance. Que ſi l'on dit ces choſes par légéreté ou pour une cauſe non néceſſaire, ce n'eſt pas un péché mortel, à moins que ce que l'on a dit ne ſoit grave & ne bleſſe conſidérablement la réputation du prochain, comme il arrive principalement de ce qui touche l'honneur & la probité : car ces paroles, d'elles-mêmes, ſont mortelles, & l'on eſt obligé à reſtitution.*

Je n'ai fait juſqu'ici que traduire la déciſion de St. *Thomas.* Pour vous en fai-

faire l'application, il n'eſt pas néceſſaire de vous dire de ne point parler du prochain, ni écouter ce qu'on en dit, à mauvaiſe intention : il me ſemble voir bien clairement que votre cœur eſt fort éloigné de ces vues. Je crois que vous devez écouter ce que l'on vous en dit, parce que dans l'état, où Dieu vous met, il eſt néceſſaire que vous connoiſſiez ceux qui ont rélation à la Cour. Si néanmoins vous voyez quelquefois qu'il n'y ait point de néceſſité, rompez la converſation, ſi vous le pouvez. Vous pouvez en parler pour vous inſtruire, pour éclaircir des faits, pour prendre des meſures, ou des conſeils néceſſaires. Il faut obſerver néanmoins de n'en parler qu'à ceux qui peuvent donner des lumiéres utiles : mais pour écouter, vous pouvez tout entendre, à moins qu'il ne fût évident qu'il n'y a point de néceſſité. Si ce qu'on dit eſt douteux, ſuſpendez votre jugement : ſi après l'examen que vous en aurez pu faire, vous n'avez rien de certain, dites au Roi l'incertitude comme incertitude, quand il eſt néceſſaire. Si l'on dit des choſes publiques ou ſecrettes contre le prochain, que vous ſçachiez déjà, dès que vous verrez qu'il n'y a point

point de néceſſité d'en ſçavoir davantage & d'en parler, ſouvenez vous de cette parole de N. S., *Agiſſez vous-même envers les autres comme vous voudriez qu'ils agiſſent envers vous, car c'eſt la Loi & les Prophêtes.* St. Matthieu, chap. 7.

Vous pouvez juger de vos doutes paſſés & futurs ſur ces principes, & ſi vous avez omis de vous confeſſer de ceux dans leſquels vous aurez agi contre votre conſcience, réparez vos omiſſions avant la premiére Communion, en diſant le nombre des perſonnes devant leſquelles vous auriez mal parlé, ſans néceſſité, ou avec un doute.

Je reviens à une règle que j'ai déjà touchée, & qui eſt d'un grand uſage pour vous, Madame : *Il y a deux tems*, dit *St. Baſile, dans leſquels on peut découvrir les vices & les défauts du prochain ſans aucun péché : le premier eſt quand il s'agit de la correction du coupable : alors on peut s'entretenir de ſes crimes avec ceux qui peuvent y apporter du remède. Le ſecond, lorſqu'on découvre ſes vices à ceux qui pourroient en recevoir quelque préjudice, s'ils n'étoient avertis* : ſi, par exemple, on connoiſſoit qu'il y eût du danger qu'il ne communiquât ſes vi-

ces

ces à ceux qui le fréquenteroient : ainſi *St. Paul* avertit *Timothée* de ſe garder d'un certain *Alexandre* ouvrier en cuivre : *Evitez le*, lui écrit-il, *parce qu'il s'eſt fort oppoſé à la prédication de l'Evangile.* N. S. n'a-t-il pas découvert les artifices & la malignité des Scribes & des Phariſiens ? ne diſoit-il pas à ſes Apôtres, *Laiſſez-les, ce ſont des aveugles qui conduiſent des aveugles* ? ne les a-t-il pas appellés *hypocrites*, *ſépulchres blanchis*, *remplis de pourriture*, afin qu'on ne ſe laiſſât pas ſurprendre par leur fauſſe piété ?

Il eſt vrai, que, ſi l'on avoit lieu d'eſpérer qu'en faiſant avertir le coupable, il ſe corrigeroit, l'on devroit prendre cette voie ſans le décrier : mais s'il y a lieu de craindre de voir élevé aux Charges un homme vicieux, il faut en avertir ſans ſcrupule le Maître, en lui diſant ſans exagération ce qu'on connoît.

Quant à ce qui regarde le mépris du prochain ; c'eſt lui faire injuſtice de le mépriſer pour les choſes que Dieu a miſes en lui : il n'y a que ce qui vient de l'homme pécheur qui ſoit mépriſable, c'eſt-à-dire, le péché : ainſi c'eſt une injuſtice de mépriſer ſon frére à cauſe de ſes défauts naturels, ou pour les diſ-

gra-

graces, que l'on appelle de la fortune : celui qui eſt déſagréable à nos yeux, qui a un eſprit ſimple & groſſier, dont l'entretien eſt ennuyeux, eſt peut-être plus agréable à Dieu que nous.

Nous devons conformer notre jugement à celui de Dieu : ainſi nous devons ſouverainement mépriſer le péché, quand il eſt évident : c'eſt pour cela que *St. Pierre* dans ſa ſeconde Epître appelle ces hommes de Sodome, qui perſécutoient *Loth*, des hommes abominables ; & les faux Docteurs des Chrétiens, il les nomme des animaux ſans raiſon, & dit qu'ils ſont l'opprobre & la honte de la Religion. Je ne doute point, Madame, qu'il n'y ait des gens de ce caractère dans le pays où vous êtes. Si leur mauvaiſe vie étoit évidente, elle ſeroit conſtamment fort mépriſable : l'on ne peut pas eſtimer ce qui fait la honte de la Religion : mais dans l'incertitude il faut ſuſpendre ſon jugement : quand le déréglement eſt conſtant, imitons le zèle de Dieu & de ſes ſerviteurs : il hait le péché & veut ſauver le pécheur : il lui prête la main, & le rappelle à la bonne vie.

Il faut encore prendre garde, en voyant les

yant les vices des autres, de ne nous pas laiſſer aller à la préſomption : *car qu'eſt-ce que vous avez, que vous n'ayez reçu ? & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous ?* dit *St. Paul.* Voilà, Madame, le chemin que vous devez ſuivre : il eſt tems de vivre de la Foi.

Quand la prudence vous portera à omettre de petits biens, afin d'être plus en état d'en procurer de grands, cette prudence ſera elle-même une œuvre de grand mérite & digne de grande récompenſe. Quand le zèle pour l'Egliſe ou pour l'Etat vous fera attendre les occaſions favorables au bien public, cette attente & ce ménagement de votre zèle ſera une grande œuvre bien récompenſée. Lorſque vous prendrez ſur vous dans les occaſions importantes, & que vous ſacrifierez à la gloire de Dieu votre tems, votre ſenſibilité, alors *réjouiſſez vous : une grande récompenſe vous attend dans les Cieux.* Rien n'eſt perdu, Madame, tout eſt écrit au livre de vie : Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres : ayez donc bon courage, & ne vous laiſſez pas abattre par les travaux, ni même par les mauvais ſuccès : c'eſt le travail que Dieu vous demande, de ſemer, de planter, d'ar-

roser : l'accroiſſement eſt de lui, comme du ſouverain Maître de tous les événemens.

Comme je vois votre journée pleine de bonnes œuvres & de travail, je ne crains point le relâchement, qui devroit naturellement ſuivre la diſſipation & la multiplicité accablante des affaires de votre état : ce que l'on fait pour Dieu conduit à Dieu : ce que l'on fait pour Dieu vaut bien mieux que ce que l'on projette de faire : & dans un bon ſens les bonnes actions valent mieux que les bonnes oraiſons : elles ſont une meilleure préparation à la Communion : car elles ſont non-ſeulement la preuve de l'amour de Dieu, mais l'exercice même de cet amour. Ne craignez pas que Dieu vous abandonne au péché par l'accablement & les ſurpriſes de votre état : la charité continuelle & les bonnes œuvres vous préſerveront des grandes fautes, & couvriront les petits péchés. Les bonnes œuvres ſont la ruine des vices, la deſtruction du péché, la purification de l'ame, & la paix de la conſcience, le ſoutien des vertus, la vie de la grace, le gage certain de l'éternité. Dieu ſe donne ſans réſerve à une Carmelite qui vit dans une

une priére & une auſtérité continuelles: vous la pouvez ſurpaſſer, en priant moins & en faiſant plus. O que la place que vous occupez dans le Royaume de Dieu eſt grande! qu'il vous eſt certain & aiſé de vous avancer, ſi vous le voulez! que vous êtes un grand ſpectacle aux Anges, & aux hommes! qu'il vous eſt facile de vous enrichir ſelon la grace, ſi vous êtes humble, patiente, courageuſe, zélée, fervente en tout, douce, charitable, prudente, fidéle à Dieu dans les bonnes œuvres de votre état, invincible aux rebuts, difficultés, & contradictions que vous y rencontrez; ſi vous qui pouvez commander vous êtes ravie d'obéïr à votre Dieu; ſi enfin, au milieu des biens & de la proſpérité mondaine, vous brulez du deſir des biens éternels! Communiez, Madame, communiez ſouvent, communiez avec une pleine confiance; faites dans la Communion votre proviſion de force & de vertu, que vous prévoyez vous être le plus néceſſaire: que l'Autel & la Table de J. C. ſoient votre azile contre la diſſipation du ſiécle: parlez à J. C. dans le tems de la Meſſe & de la Communion, pour pouvoir enſuite parler au monde,

selon ce que vous aurez entendu de votre divin Maître.

LETTRE LXVII.

Sur le salut du Roi.

VOtre place, Madame, est une place de foi & de patience. Le monde a attendu le Sauveur pendant quatre mille ans : le salut & la perfection des particuliers doivent être opérés avec une attente persévérante. Vous recueillerez avec joie ce que vous semez avec tristesse. *Ste. Monique* pleura longtems les égaremens de *St. Augustin*, dont elle obtint enfin la conversion : il a fait la joie & la gloire de l'Eglise par la sainteté éminente de sa vie, & par la perfection de sa charité. Je ne puis croire, Madame, *qu'un homme de tant de prières, à qui Dieu a donné une amie si fidéle & si Chrétienne, comme par un miracle*, ne devienne à la fin un homme nouveau, tel que vous ne le reconnoitrez plus : ne vous découragez donc pas : travaillez en paix, avec circonspection, mais sans relâche, à cette excellente œuvre que Dieu vous a con-

confiée : Dieu n'exige de vous, que ce qui dépend de vous : c'eſt à lui à donner le ſuccès. Vos priéres & vos ſouffrances ſont écrites dans le livre de vie. Quand vous êtes accablée, dites doucement à Dieu au fond de votre cœur, que vous êtes trop heureuſe de pouvoir offrir quelque choſe à celui qui vous a tout donné : je ne ceſſe, Madame, de le prier, que vous ayant ſanctifiée il ſanctifie enfin le Roi.

LETTRE LXVIII.

Exhortation à la confiance.

VOus me paroiſſez, Madame, dans la triſteſſe, & dans la ſouffrance ; mais ſoumiſe, & contente de vivre dans l'ordre de Dieu : c'eſt tout ce que je ſouhaite le plus : continuez à vous enrichir de bonnes œuvres, malgré vos réſolutions. La condition de l'homme eſt de vivre peu de tems, accablé de pluſieurs miſéres : il s'éléve & ſe flétrit comme une fleur, & il ne demeure jamais dans un même état : Dieu daigne

cependant avoir les yeux ouverts sur lui pour le récompenser de ses œuvres. La bonté de Dieu est admirable : il a voulu que le tems de nos peines fût très-court, & que celui de notre récompense fût éternel : le tems s'approche, & l'Evangile de ce jour nous dit que ceux qui auront fait de bonnes œuvres ressusciteront à la vie éternelle, & les autres, à leur condamnation. Tous les Saints, que l'Eglise nous représentoit hier dans l'Epitre, les palmes à la main, auprès du Trône de Dieu, ont tous passé par les tribulations de leur état : quelques-uns en ont essuyé d'extrêmes : aujourd'hui ils régnent dans la gloire. Je suis persuadé, que Dieu lui-même vous a revélé les dispositions où vous êtes : il vous a inspiré la foi, la patience, l'espérance qui vous soutient, afin que vous en souteniez d'autres, auxquels il vous a unie. Peut être, Madame, Dieu veut-il mettre bientôt fin à nos malheurs : il faut le lui demander sans intermission : vos priéres, jointes à celles du Roi dans un esprit de confiance & d'une humble soumission, nous attireront peut-être bientôt le secours d'enhaut, dont nous avons besoin. *Théodoret*

doret rapporte dans ſon Hiſtoire, que *Théodoſe*, dont les troupes avoient été défaites le jour précédent, réſolut néanmoins de donner bataille le lendemain avec ce qui lui reſtoit de gens, quoique foibles & battus; il ne voulut pas que l'étendart de la Croix qui brilloit à leur tête ſe retirât devant les ſtatuës de *Jupiter* & d'*Hercule*, que les ennemis faiſoient porter devant eux: voyant le beſoin qu'il avoit d'un ſecours extraordinaire du Dieu des armées, il paſſa la nuit dans une Chapelle, proſterné, en oraiſon: s'etant aſſoupi, il vit deux Cavaliers vétus de blanc, ſur des chevaux blancs, qui l'aſſurérent qu'ils étoient envoyés pour combatre avec lui, & qu'ils lui répondoient de la victoire. L'événement juſtifia peu d'heures après la vérité de cette promeſſe. Quand Dieu tarderoit encore à nous exaucer, il ne faut pas ſe laſſer de le demander. Je ne puis croire, Madame, qu'un Roi ſi plein de foi, & un Royaume ſi plein de bons Chrétiens, deviennent la proye des hérétiques, ſi nous perſiſtons à recourir à Dieu avec ferveur.

LETTRE LXIX.

Conseils généraux.

POurquoi croyez-vous, Madame, que vos redditions me donnent une idée de vous, bien différente de vous-même ? elles sont, je vous assure, très-bien : je vous y vois à découvert : vous y marquez sincérement les différens états de votre ame. Je suis ravi de voir croître tous les jours votre bonne volonté, qu'elle se fortifie, qu'elle s'étend de plus en plus. Dieu veuille qu'elle soit bientôt sans bornes, & sans aucune mesure ! Il faut que vous vouliez très-sincérement tout ce que Dieu veut, comme il le veut, & autant qu'il le veut, ce qui est bon, ce qui est meilleur, ce qui est plus parfait devant ses yeux, par rapport à vous. Mais il ne faudra cependant rien faire qu'avec soumission, & selon la mesure qui vous sera donnée. Au nom de Dieu, Madame, ne vous lassez pas de renouveller sans cesse les offres de votre bonne volonté, & de votre abandon. Je vous l'ai déja dit, vous êtes dans le

tems de beaucoup offrir, & dans l'âge de desirer beaucoup, quoiqu'il vous semble que vous ayez peu de chose à faire : *Celui-là fait beaucoup*, dit l'Imitation, *qui fait bien tout ce qu'il a à faire.* J'espère que Dieu fera par vous des biens que vous ne connoîtrez que dans l'éternité. Vous me ferez plaisir de marquer dans vos redditions ce que vous faites au-delà de ce qui vous est prescrit. Mangez le pain vivifiant, ne craignez point, il ne se changera pas en poison, il vous changera en lui: & comptez que vous n'avancerez jamais sans ce puissant secours: vous ne deviendrez pas forte, sans le pain des forts : c'est l'usage de l'Eglise de fréquenter plus souvent cet incomparable Sacrement dans le tems du Carême : dites moi sur cela simplement vos desirs.

Aidez, Madame, tout franchement les ames droites & sincéres, sans prendre trop sur vous; ne laissez pas d'écouter celles que votre faveur pourroit un peu porter à la piété, pourvu que vous remarquiez à travers de cette imperfection un vrai desir de salut: l'on ne passe point tout d'un coup aux pratiques pures du renoncement à soi-même:

me : Dieu veut peut-être se servir de votre exemple, & de vos conseils, à l'égard de celle dont vous m'écrivez, & de beaucoup d'autres femmes, que Dieu veut rendre Chrétiennes, & que la bonne odeur de J. C. attirera par vous. Prêtez vous à elles, quand vous le pourrez ; hazardez même quelquefois hardiment certaines semences dans des terres ingrates, lorsque l'occasion s'en présentera, pour voir si elles n'y prendront pas racine. Un bon avis, une parole de piété, une pratique, inspirée à propos, ont été souvent le commencement d'une conversion exemplaire. Non, vous n'êtes point à la Cour pour vous seule : gagnez, si vous pouvez, Madame de * *. : puisqu'elle s'avance, recevez-la : le coup de filet seroit heureux.

Vous ne pouvez fournir à tout, & vous devez, préférablement au reste, songer à vous, au Roi, & à St. Cyr. Vos craintes me rassurent, sur-tout lorsque je les vois se perdre dans une admirable confiance en Dieu. Je comprens tout ce que vous me mandez du danger de l'amour-propre, & de l'ascendant que vous avez par-tout : mais le Seigneur est votre Protecteur, votre soutien,

ſoutien, votre guide : vous n'en aurez plus d'autre juſqu'à la mort & dans les ſiécles des ſiécles. Vous ſerez dorénavant un peu plus de mon troupeau, qu'au tems paſſé : mais mon zéle ne ſçauroit augmenter pour votre ſalut : & je prie Dieu qu'il m'en donne toujours autant pour le mien, que j'en ſens pour le votre. Je vous regarde comme le ſoutien, non-ſeulement de St. Cyr, qui eſt la principale Maiſon du Diocéſe de Chartres, & qui tient à tout le Royaume, mais comme l'appui de l'Evêque que vous avez donné à ce Diocéſe : vous ſerez ma Couronne & ma joie au jour de l'avénement de J. C. Je me tiens très-fort chargé de votre ame : & par-là, j'eſpére que Dieu me récompenſera, ſi je ſuis fidéle à vous conduire à lui, & à lui donner en vous la conſolation qu'il attend. Je me ſervirai de tout ; je ne vous écouterai pas ſeulement, mais encore le public : & je profiterai de ce qui me reviendra, pour faire juſqu'à la fin mon devoir auprès de vous. Souvenez vous *que vous êtes poudre, & que vous retournerez en poudre :* portez en vous ce ſentiment qui convient à la pénitence : priez, offrez

vous : attendez le moment de faire: recevez les mortifications de providence : pratiquez la charité, ſauvez les ames, aimez Dieu ſans meſure, abandonnez vous à lui; ne ceſſez point de vous humilier intérieurement; communiez avec confiance, & avec épanchement de cœur; dites tout au grand Paſteur, quoiqu'il ſçache deja tout, & qu'il ſonde les cœurs & les reins. Je crois que St. Cyr doit entrer par préférence dans vos bonnes œuvres : St. Cyr doit être votre Carême, votre mortification, votre mérite, votre ſanctification, comme j'eſpère qu'il ſera votre Couronne dans l'éternité.

LETTRE LXX.

A l'occaſion des malheurs de l'Etat.

J'Ecrirai, Madame, à M. le Nonce ce que vous me chargez de lui faire ſçavoir. Je ſuis ravi de la dévotion que vous avez pour la précieuſe Relique de la Sainte Croix où J. C. a opéré notre ſalut : elle vient de l'amour & de la reconnoiſſance que vous avez pour

pour celui qui eſt notre unique eſpérance. Humilions nous, Madame, ſous la puiſſante main de Dieu, afin qu'il nous reléve au tems de ſa viſite: déchargeons nous ſur lui de toutes nos inquiétudes, parce qu'il aura ſoin de nous après un peu de ſouffrance: le Dieu de toute grace qui nous a appellés à ſon éternelle gloire par Jeſus-Chriſt, nous perfectionnera, & nous rendra fermes & inébranlables. Que ſçavons-nous, s'il ne dirige pas les grands événemens qui nous abatent, afin de nous rendre plus Chrétiens, plus amis de la paix, plus équitables? nous ſerons moins puiſſans, mais nous ſerons moins enviés & plus tranquilles: nous ſerons plus humbles, plus modérés, plus enclins à prier: nous ne dirons pas, *C'eſt la force de notre bras qui a fait cette merveille qui nous a ſauvés:* nous dirons, *C'eſt le bras du Tout-Puiſſant qui nous a délivrés de nos ennemis.* Je voudrois comme vous, Madame, un Jubilé univerſel: je le marquerai à M. le Nonce. Dieu ſeul peut retirer l'Europe des maux extrêmes où elle eſt réduite: il eſt bien juſte de recourir à lui, comme à l'unique reſſource qui peut légitimement fonder notre eſpérance. Au nom de Dieu,

ne

ne vous enfoncez pas dans l'abîme de triſteſſe où vous êtes : vous craignez vos péchés, & la colére d'un Dieu juſtement irrité qui nous punit : mais il faut encore eſpérer davantage, dès que nous nous humilions & que nous recourons à lui. Dieu a ſouvent puni tout un peuple pour les péchés de ſon Roi : il a auſſi quelque fois ſauvé tout un peuple pour la piété, & le retour d'un ſeul : *Je ne détruirai pas tout votre Royaume*, dit Dieu à *Salomon*, contre lequel il étoit irrité depuis ſa chute, *à cauſe de David mon ſerviteur.* Il eſt donc eſſentiel, Madame, que vous continuïez à ſoutenir la piété du Roi : notre ſalut dépend de ſa Religion, de ſa confiance en Dieu, de ſa modération, de ſon humilité, de ſon équité. Quand Dieu voudroit changer les bornes de ce Royaume, ne vaut-il pas mieux ſacrifier quelque choſe à la paix, que d'expoſer tout le reſte? Du moins, il eſt bon de conſulter Dieu ſur cela, & de lui expoſer un cœur ſoumis & préparé à toutes ſes volontés. Quoi qu'en diſent les faux ſages & les politiques du ſiécle, c'eſt Dieu qui perd & qui ſauve. Que nos ennemis ſe *confient dans la multi-*

multitude de leurs chevaux & de leurs armées, qu'ils s'appuyent sur les alliances honteuses qu'ils ont faites avec l'hérésie; pour nous, nous nous *confierons au Seigneur qui a fait le Ciel & la Terre*, & qui connoit le zéle de notre Monarque pour la Religion. L'heure est venue, Madame, à laquelle il vous prépare depuis long-tems: il faut lui être fidéle; il faut lui demander cette sagesse qui vient d'en-haut, qu'elle soit avec vous, qu'elle vous conduise dans tout ce qui regarde le bien public: il faut partager avec le Roi ses peines & ses douleurs: il faudroit prier avec lui, & lui faire dire ces paroles de *David*: *Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé.* Cette préparation de cœur dans un Roi religieux, qui se remet entre les mains du Tout-Puissant, est la plus excellente de toutes les priéres: cette priére monte jusqu'au Trône de Dieu, & n'en revient pas sans être exaucée.

Dans les grandes tristesses, on n'est pas maître des facultés inférieures de l'ame: mais quand vous vous sentez, Madame, toute absorbée par l'affliction, faites comme on fait dans les grands siéges:

ſiéges : lorſque l'ennemi s'empare des dehors des Places fortes, on ſe retire au-dedans, & enſuite dans la citadelle : l'avantage que vous aurez, c'eſt que cette partie ſupérieure de votre ame eſt parfaitement ſoumiſe à Dieu : il y a mis une forte garniſon : cette partie de la Place eſt imprenable : Dieu eſt au milieu, pour la défendre ; elle ne ſera donc jamais ébranlée : il eſt vrai, que c'eſt une grande peine que le dehors de la volonté ſoit ainſi au pillage : mais tant que vous tiendrez bon dans le fort, dans cette cime, que Dieu vous ordonne de ne rendre jamais à l'ennemi, à quelle compoſition que ce ſoit, vous ſerez bienheureuſe, parce que vous ſerez fidéle : le reſte ne dépend pas abſolument de vous : mais cette partie principale ne peut être priſe par l'ennemi, ſi vous-même ne lui en donnez les clés. Retirez vous donc ſouvent dans ce tems de trouble en cette cime de votre ame : &, au lieu de vous enfoncer dans la triſteſſe, recourez à cet azile de ſûreté où Dieu vous attend, où il vous fortifiera, conſolera, conſeillera, & ſanctifiera : c'eſt ainſi que le Prophéte *David*, dans l'abime d'une

d'une profonde humiliation, où il expose à Dieu que sa vie se consume par la douleur, & dans de continuels gémissemens ; *Toute ma force*, lui dit-il, *est affoiblie, & je sens le trouble jusques dans mes os : je suis devenu semblable à un vase brisé, car j'ai entendu les reproches injurieux de plusieurs de ceux qui m'environnent* : il ajoute aussi-tôt : *mais j'ai espéré en vous, Seigneur : j'ai dit, Vous êtes mon Dieu : tous les événemens de ma vie sont entre vos mains : arrachez moi des mains de mes ennemis, qui profèrent des paroles d'iniquité contre le juste avec un orgueil plein de mépris* : il finit enfin par ces paroles, qui marquent qu'il a été exaucé ; *Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée & réservée pour ceux qui vous craignent ! vous les retirerez dans le secret de votre face, afin qu'ils soient à couvert du trouble des hommes ; vous les défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent : que le Seigneur soit béni, parce qu'il a fait paroître envers moi sa miséricorde d'une maniére admirable !*

LETTRE LXXI.

Sur le choix d'un Directeur.

JE vous ai bien recommandée à N. S. aux saints Autels où je viens d'offrir le Sacrifice. Plus je pense à ce que vous m'avez proposé, plus je crois Mr. . . . (*vraisemblablement M. de la Chetardie*) propre à cette fonction : il ne changera rien à ce que nous avons réglé : il vous conduira par la même voie : il connoit le monde : il est sçavant, expérimenté, plein de douceur & de zèle pour vous, & de l'esprit de Dieu : il vous faut un homme très-prudent : je suis consolé, quand j'y pense : ce saint Pasteur est très-sage, & très-sobre dans sa sagesse : il n'est pas de ceux qui n'approuvent que ce qu'ils ont fait ou conseillé : il ne vous surchargera pas de nouvelles pratiques : il n'aura point un empressement à vous suivre par un zéle excessif, & avec une contrainte qui ne vous convient pas : il vous consolera dans vos peines, il vous ranimera dans vos langueurs, il vous conseillera dans vos doutes : vous avez besoin d'un tel soutien :

&

& je crois que vous ne devez, ni vous en priver par esprit de sacrifice, ni présumer assez de vos forces pour vous en passer. Si dans la suite, Madame, ceux dont nous parlâmes hier se trouvent plus propres, si de nouvelles découvertes nous engagent à la confiance, nous en parlerons. J'espére que Dieu ne me retirera pas si-tôt : en tout cas, je ne crois pas à présent vous exposer à aucun repentir, ni à aucun mécompte, en vous proposant le successeur dont je viens de vous faire le portrait en abrégé. Vous lui donnerez vos redditions, & vous lui montrerez les écrits qu'on vous a donnés pour votre conduite ; VOUS LUI DIREZ VOS LIENS, vous marcherez toujours en confiance, & dans la sainte liberté qui convient à votre caractère & à votre état. J'ai tâché de vous suggérer les pratiques communes du Christianisme, & de vous recommander toujours la fidélité à vos dévotions particuliéres, l'éloignement des nouveautés, une vertu aimable, la tolérance de bien des choses, l'habitude d'attirer sur vous par la priére la sagesse d'en-haut, la peur d'être surprise par la sagesse du siécle, qui domine au lieu où vous êtes. J'ai cultivé, le plus qu'il m'a

m'a été poſſible, l'attrait que vous avez à la préſence de Dieu, & le recours fréquent à N. S. dans l'amour duquel vous devez être affermie, fondée, enracinée, inébranlable : c'eſt pour cela, que je vous ai conſeillé la fréquentation des Sacremens, & une grande dévotion à la ſainte Meſſe. J'ai eſpéré que dans cette vie édifiante, toute chrétienne, qui n'avoit rien de ſingulier au-dehors, vous gagneriez plus d'ames à la Cour, & que Dieu répandroit au-dedans de vous ſes dons & cette beauté ſinguliére, que le Pſalmiſte nous repréſente au-dedans & dans le ſecret du cœur de la fille du Roi : je n'ai point douté, que par ces obſervances communes du Chriſtianiſme, par la fidélité aux pratiques particuliéres des devoirs de votre état, par l'abondance de vos bonnes œuvres, & par cet amour tendre pour N. S. J. C. vous ne vous élevaſſiez, de vertu en vertu, à une très-haute perfection, d'autant plus sûre pour vous, qu'elle ſeroit moins connue du monde, & plus éloignée de toute ſingularité. Perſévérez, Madame ; achevez l'œuvre que votre Dieu vous a confiée, & pour laquelle il vous a appellée à la Cour : il vous fortifiera dans vos tentations :

tions : il ſera avec vous dans vos peines : allez toujours conſidemment au Trône de ſa grace par J. C. Vous êtes dans la voie du ſalut éternel, tandis que vous êtes environnée de Chrétiens ſuperficiels, qui ſuivent *des routes qui leur paroiſſent droites, & dont l'iſſue eſt la voie de la mort.* Votre mort pourra être ſubite, elle ne ſera jamais imprévue : Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous veillions tous les jours de notre vie. Dans le tems de ſéchereſſe, deſirez le deſir ; c'eſt-là cette bonne volonté, à laquelle une grande paix eſt promiſe : c'eſt-là le gémiſſement qui plaît à Dieu, & qui vaut mieux que les priéres vocales. Je connois le fond de votre cœur : vous vous repentez de vos péchés : vous avez une haine irréconciliable contre les ennemis de notre ſouverain Maître. J'ai plus d'envie de vous aider, que jamais. Que ne voudrois-je pas faire pour celle qui eſt vraiment ma ſœur, ma fille, ma mére ?

LET-

LETTRE LXXII.

Sur la Fête de Noël.

J'Eſpere, Madame, me rendre à St. Cyr, Lundi au ſoir. Je reçois une excellente nouvelle en aprenant que votre ſanté ſe rétablit: chargez moi bien, Madame: ce ſera un grand ſurcroît de joie pour moi! je porterai ce fardeau de bon cœur: ne craignez donc pas de m'accabler; trop heureux, ſi je puis vous ſoulager en vous aidant à porter ce qui vous accable. J'ai une grande eſpérance que N. S. vous rendra cette charge plus légére, ou qu'il vous fortifiera pour la bien porter. Allez, Madame, allez ſouvent dans ce ſaint tems lui faire en eſprit votre Cour à Bethléem, & dites comme les pieux bergers, *Allons juſqu'à Bethléem : voyons cette merveille qui eſt arrivée, que le Seigneur nous a découverte.* Que cette crêche eſt admirable! les Palais des Rois ſont-ils comparables à ce ſaint lieu? c'eſt le ſéjour de la paix: c'eſt le Sanctuaire de Dieu: c'eſt le Paradis terreſtre: les Anges y accourent en foule, ſelon l'or-

l'ordre de Dieu le Pére, pour y adorer ſon fils unique entrant en ce monde : car l'Epître aux Hébreux nous apprend, que lorſqu'il envoya dans le monde ſon fils premier-né, il dit, *Que tous les Anges l'adorent* ! N'eſt-ce pas-là cette multitude de la milice du Ciel, qui, ſelon *St. Luc*, fit entendre aux Bergers le Cantique de la joie, *Gloire ſoit à Dieu au plus haut des Cieux &c.* ? Ils admirent la ſageſſe de Dieu qui commence à éclater dans ce profond myſtère, lequel eſt par excellence le myſtère de la Religion.

JESUS-CHRIST promis, & J. C. donné, voilà toute la Religion : il étoit hier, il eſt aujourd'hui, il ſera demain : c'eſt un enfant qui eſt Dieu & Sauveur : il eſt envelopé de langes, & couché dans une crêche : ce myſtère eſt devenu manifeſte à notre foi : Dieu a pris ſoin d'en démontrer la vérité : il a été annoncé par les Anges, juſtifié par l'accompliſſement des Prophéties, confirmé par un nombre infini de prodiges, par la converſion du monde incrédule, & par la gloire ſuprême dont Dieu a enfin couronné ſon Fils unique au jour de ſa reſurrection : événement atteſté par des témoins oculaires, irréprochables, tous morts

morts pour le soutien de cette merveille. *Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons ouï, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont manié touchant le Verbe de vie, nous vous l'annonçons : car la vie s'est manifestée, & nous l'avons vûe : nous en rendons témoignage : nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le Pére, & qui s'est découverte à nous : ce que nous avons vu, & ce que nous avons ouï, c'est ce que nous vous annonçons, afin que vous entriez en société avec nous, avec le Pére, & avec J. C. son fils.* Ainsi parloient, prêchoient, écrivoient ces hommes pleins de sagesse & de vérité, témoins des merveilles de J. C. : voilà ce que la sainte Vierge conservoit dans son cœur, à mesure que le mystère de J. C. se développoit. O ! qu'il fait bon pour vous, Madame, à Bethléem ! allez y montrer votre foi, relever votre espérance, enflammer votre charité & votre gratitude : dites lui ces paroles d'un grand serviteur de Dieu ; » Seigneur ! si ce que » nous croyons est une erreur, c'est vous- » même qui nous avez trompés, puisque » vous avez fait tant de miracles en fa- » veur du mystère de J. C. qu'il est im- » possible de ne pas le croire. « Allez, Mada-

Madame, vous consoler à Bethléem : allez vous y décharger de vos peines : allez entendre ces paroles de la bouche sacrée de J. C. : *Venèz à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Je ne doute point que ces paroles ne soient plus particuliérement pour vous. Quoi ! celle que Dieu a envoyée au milieu du monde pour y soutenir sa gloire, & qui desire de tout sacrifier à sa Religion, seroit délaissée ! elle souffre, parce qu'elle est fidéle, & Dieu l'abandonneroit ! sa volonté est promte, son corps est infirme, & le Dieu fort ne la soutiendroit pas ! elle demande sans cesse la sagesse, & le Conseiller des hommes l'abandonneroit à l'incertitude des tems où nous sommes ! elle ne veut que remplir les devoirs d'une place pénible, importante, qu'elle n'a pas choisie, qu'elle ne demanderoit pas, qu'elle occupe par soumission à la Providence, & le Dieu de miséricorde ne seroit pas touché de ses vœux ardens pour le bien public ! & il seroit inéxorable aux priéres que le St. Esprit excite dans son cœur ! Non, Madame, je ne le sçaurois penser, & j'ose au contraire assurer qu'elle sera secourue à Bethléem, si elle persévère avec

l'Eglise d'y faire sa cour au Souverain Seigneur de l'Univers : car il a dit, *Bien-heureux sont ceux qui ont faim & soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !*

LETTRE LXXIII.

Sur les malheurs de l'Etat.

IL me paroît que Dieu est avec vous ; je le bénis de la droiture avec laquelle par sa grace vous allez en toute chose au bien. Persévérez, Madame : que ne devons-nous pas à Dieu & à la Religion dont il nous a éclairés ? Dieu ne vous a point donné une Religion de femme mondaine, ou de ces ames occupées de petites pratiques, & fort ignorantes dans les grandes : vous avez reçu la Couronne de quelque Prélat, de quelque grand personnage qui n'a pas sçu garder ce qu'il avoit : & Dieu vous a donné sa portion, afin que vous en raportiez des fruits. Gardez mieux que ce pauvre disgracié, qui nous est inconnu, ce qu'il a perdu & qui vous a été donné, selon cette parole de l'Apocalypse, *Gardez bien*

ce

ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre Couronne. Vous souffrez, Madame, par bien des endroits, & souvent avec ennui, tristesse & répugnance : mais ces souffrances acceptées avec soumission aux ordres de Dieu, que vous ne pouvez détourner, lui sont agréables.

Hélas ! Madame, je suis honteux de vous en parler : car je sens une langueur qui me fait fort desirer ma guérison, & qui me réduit à une acceptation aussi languissante, quoique je desire bien sincérement de parvenir à ce degré : car, quoi de meilleur ici-bas, que d'obéir à un si bon Maître & à un tel Pére, qui pour une légére souffrance, nous prépare une paix éternelle d'une incomparable gloire qui surpassera toute mesure ?

Comment pourriez-vous, Madame, être insensible à ces peines, qui sont dans les foibles & dans les mondains la source de tant de péchés ? Vous croyez quelquefois être trop sensible aux choses qu'il faut quitter, & froide pour ce que vous allez trouver : c'est ce que vous me marquez en un endroit. Mais vous ne serez pas insensible à ce qui se passe ici-bas, quand même vous l'auriez quitté. La charité qui vous presse sur les besoins de l'Etat

ne vous laiſſera pas indifférente ni oiſive : mais elle ſera plus pure. L'état parfait de l'autre vie vous délivrera des imperfections qui ſe mêlent ici-bas à vos vertus. Vous aimez à préſent comme un enfant : là-haut, vous aimerez comme les parfaits. Vous marchez ici-bas dans l'obſcurité, & vous ne voyez qu'à demi & à travers un nuage : là-haut, vous verrez à découvert toutes choſes dans la clarté de Dieu. Ici-bas, l'eſprit eſt promt & la chair eſt foible : là-haut, tout ſera ſain & plein de force. Le capital dans ce pélérinage eſt de faire tout dans la vue de plaire à Dieu, & de mériter la perfection conſommée de l'amour qui nous unira à lui. On vous maudit, mais ce ſont les méchans : vous êtes haïe de ceux qui haïſſent Dieu, & que Dieu hait ; de ceux qui ſeront couverts de honte & d'une éternelle confuſion ; de ceux qui n'aiment ni le Roi ni l'Etat ; de ceux qui n'oſeroient paroître que ſous les déguiſemens des libelles anonymes : mais vous êtes chérie de Dieu. Vous devez donc vous réjouïr d'avoir part aux malédictions que l'Evangile prédit aux amis de Dieu qui ſouffrent pour la juſtice. Plus je vous

apro-

aprofondis, Madame, dans l'état présent des affaires & de l'humiliation du Roi, plus j'admire les vues de Dieu sur vous. Il éléve les uns pour les perdre, à cause des maux infinis qu'ils font dans les grandes places, où ils ne devroient faire que du bien : il vous a élevée pour vous sanctifier par la voie de la souffrance & de la croix, & par l'abondance des bonnes œuvres dans le lieu des plaisirs. Que seroit le Roi, s'il étoit livré à une personne flateuse & mondaine ? Tant que l'aversion pour ses défauts sera jointe à *l'amour tendre* que vous avez pour lui & à la compassion qui vous fait partager avec charité, aux dépens de votre repos, ses malheurs, ses douleurs, & son accablement, il n'y a rien à craindre pour vous : *Dieu a formé le lien qui vous unit.* Soyez seulement attentive à ne vous pas rebuter : il a besoin de vous, & nous avons grand besoin de lui, comme j'avois l'honneur de vous le dire hier : Il faut le préparer aux vérités, qu'il n'aime pas, par la joie qu'il aime beaucoup : il faut l'encourager, le réveiller, l'attrister quelquefois, & le consoler souvent. Si je ne sçavois que Dieu est en vous avec une grande abondance de gra-

ces, je ne pourrois, Madame, me résoudre sans peine à vous donner de tels conseils : car je sçai les épreuves par où vous avez à passer pour en venir là : quel moyen de réjouïr les autres, quand on est soi-même accablé de tristesse ! Ayez confiance en Dieu, qui unit si tendrement deux personnes si différentes dans leurs sentimens.

LETTRE LXXIV.

JE crains pour vous, Madame, l'impression de la misére publique, quoique je ne puisse m'empêcher d'être ravi de votre charité tendre pour les pauvres. *Il n'est pas en mon pouvoir*, dites-vous, *de n'être pas triste au milieu de tant de sujets d'affliction & d'inquiétude. Peut-on voir autour de soi le scandale du siécle, la désolation de la guerre, les miséres de ses fréres qui sont dans d'extrêmes souffrances, sans être affligée* ? C'est-là sans doute le caractère de la charité, le sentiment des élus, de pleurer sur les scandales, de gémir sur les playes de l'Eglise, de compatir à ses fréres : c'est même un des sujets des plus légitimes d'affliction.

tion. Mais il faut cependant la modérer par la conformité à la volonté de Dieu.

Vous avez part, Madame, à la béatitude de ceux qui pleurent, quand vous gémissez des misères de la guerre, & des souffrances du peuple. Vous participez aussi à ceux qui ont faim & soif de la justice, en desirant avec empressement la paix générale qui est l'unique remède à tant de maux. Que je suis ravi de voir que vous ne tenez plus au monde que par la sensibilité à la misère publique ! Cependant, au milieu de la joie que j'ai eue en vous allant marquer toute ma reconnoissance du Successeur que vous m'avez donné, vous m'avez fait une très-grande compassion : souvenons nous de ce que les Apôtres disoient à leurs Disciples : *C'est par beaucoup de peines & d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.* Je touche à la fin de ma carriére, & je vois que je n'ai pas assez souffert : le tems du salut, Madame, aproche pour vous, comme pour moi. Mettons à profit nos souffrances : avançons à grands pas, à mesure que le jour finit : je le demanderai à Dieu pour vous, Madame, & pour moi, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Perſonne ne vous eſt plus acquis, parce que perſonne ne vous a mieux connue.

LETTRE LXXV.

Sur divers ſujets.

ABandonnez, Madame, tout ſimplement ce qui vous fatigue trop: il y en aura toujours aſſez, pourvu que vous rempliſſiez la meſure de votre état. Vous ne devez pas reprendre les ſoins que vous dites avoir quittés depuis vingt ans. Ne vous fatiguez point tant du ſoin des autres: mais ne vous négligez point, de maniére à faire décrier les Saints vos bons amis, qu'on rendroit reſponſables de tout ce qui feroit de la peine en vous. Donnez peu, pour avoir beaucoup: vous avez à gagner une ame par les choſes innocentes, par des maniéres faciles, par une dévotion gaie: ne lui laiſſez donc rien voir qui puiſſe l'effaroucher. Souvenez vous que, ſelon *St. Paul*, les auſtérités corporelles ne ſont pas eſſentielles, mais que la piété ſanctifie tout ce qui eſt permis & innocent. Ne vous contentez donc pas d'être gaye au dedans, faites part de

de votre joie à ceux qui ont droit de vous en demander.

Craignez votre choix, même dans le bien quand il peut y avoir quelque inconvénient. L'on fait beaucoup, quand on fait ce que Dieu demande avec perſévérance & avec amour. Je crois que vous avez, quant à préſent, votre meſure : tâchez de la remplir avec joie, ſimplicité, & humilité. Je ne vois point ſans une grande conſolation le panchant où la grace vous porte touchant l'humilité : je ſçai qu'il y a des combats en vous : la vanité vous attaque ſouvent : vos redditions en font mention : mais l'humilité vous défend mieux que jamais. Que le Dieu de paix, qui apprend ſi bien aux ſuperbes à s'anéantir, ſoit à jamais béni d'un ſi grand don !

Si les bains, dont vous me parlez, ſont modeſtes, vous pouvez vous en ſervir. Changez librement & hardiment votre ceinture en braſſelet, quand cela vous convient. Il n'eſt point néceſſaire, Madame, que la demi-heure de votre méditation ſoit de ſuite : Dieu en recueillera toutes les parties : ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'elle ſoit humble & fervente, & qu'elle ſoit du fond du cœur. Ce ſeroit bien

un vrai ſcrupule, ſi étant toute la matinée à l'Egliſe les Dimanches, vous doutiez ſi votre Oraiſon eſt faite. La priére n'eſt point une interruption à la priére : ce n'eſt pas quitter Dieu, que d'être toujours avec lui. Je n'ai garde, Madame, de vous ôter le pain des enfans ! je vous le conſeille, cette année, auſſi fréquemment que l'année paſſée, pourvu que vous ſoyez fidéle à ne faire ſur cela aucune contrainte à votre ſanté. Après cela, communiez ſouvent : ce ſera un motif & un moyen excellent de ſanctification pour vous. Le bois ſec n'eſt pas plus aiſé à enflammer, qu'une ame bien préparée n'eſt ſuſceptible de ce feu divin, que le Sauveur eſt venu apporter ſur la Terre, & qui enflamme les fidéles à la ſainte Table.

J'aprens en ce moment que votre ſanté ne ſe rétablit point : & j'en ſuis dans une véritable peine. Je ſçai par expérience combien les maux d'epuiſement viennent d'une maniére inſenſible, & à quel point ils ſont opiniâtres. Il y a je ne ſçai combien d'années que je languis, pour avoir négligé ma ſanté dans ma premiére jeuneſſe. Votre ſanté, ni votre vie ne ſont à vous, Madame : c'eſt un dépot confié :

vous

vous devez en prendre le même soin, que vous prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'est pas détachement de soi, c'est défaut de simplicité. Quant au danger de se flatter, on en est entiérement à l'abri, en se laissant juger par le meilleur Médecin qu'on prie de parler sans compliment. Pousser le scrupule plus loin, c'est vouloir être trop sage, & supposer que Dieu ne se contente pas de la vraie droiture. Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'apétisser & à se rabaisser à tous ces petits ménagemens de santé, qui paroissent des foiblesses & des relâchemens, qu'à s'élever par grandeur au-dessus de tous les besoins. Ainsi il y a plus à s'humilier, à devenir simple, & à mourir à soi dans cette conduite qui paroît un relâchement, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps. Il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ses forces, que gouter sa présence: l'un est fidélité pour lui, l'autre est jouïssance pour nous-mêmes. Vous tenez trop à cette présence aperçue & réfléchie de Dieu qui vous est donnée, & qui est bien moins Dieu pour vous, que l'accomplissement

de son ordre. Ménagez donc votre santé, moins par les remèdes que par le repos & la gayeté. Vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus sec au lait le plus doux.

LETTRE LXXVI.

Sur l'amour désintéressé.

IL y a, Madame, plusieurs choses dans la lettre, que vous m'avez montrée, que je n'entens pas assez bien. On doit, ce me semble, vouloir trouver en soi une certaine perfection de vertus, qui doit tenir lieu de tous les autres bienfaits: & l'on doit se consoler par-là des choses extérieures, que la Providence nous enléve : & une indolence qui nous rendroit indifférens touchant la perfection de la vertu, seroit blâmable. Il est vrai aussi, que si c'est l'amour-propre & non le desir de plaire à Dieu qui anime, ce n'est plus vertu : je crois encore que c'est le sentiment de M ... Je ne comprens pas non plus que pour être pur dans la perfection, il faille la regarder en soi comme en autrui sans nulle satisfaction, que ce soit

soit soi plutôt qu'un autre, à moins qu'on ne veuille parler de la complaisance de l'amour-propre : car d'ailleurs la vraie charité a pour régle d'aimer sa propre perfection, préférablement à celle d'autrui : il ne la faut pas regarder, comme *Lucifer*, par orgueil, mais pour en remercier Dieu, & pour tâcher de la conserver & l'augmenter autant qu'il se peut, selon cette parole, *Que celui qui est juste se justifie encore* ! Il y a d'autres choses, que je n'entens pas clairement. Pour venir à ce que vous m'avez marqué, je crois qu'on ne vient point à cette mort du Chrétien sans courage & sans pratiquer l'humilité de cœur & la simplicité, qui ne cherche que Dieu, & s'éloigne sans grimaces & sans hésitations de ce qui lui déplait. Mais je suis bien persuadé qu'une paresse & une simple indolence & dépouillement de courage & de pratique seroit une passiveté, blâmable pour vous, & condamnable par les régles de l'Eglise. Voici une proposition condamnée par un Concile général de Vienne contre les *Beguins* & les *Beguines*, qui étoient des Illuminés : *C'est une imperfection de s'exercer dans les actes de vertu : & une ame parfaite doit s'éloi-*

s'éloigner des pratiques de vertu : ces faux Illuminés établiſſoient qu'une ame pouvoit devenir ſi parfaite en cette vie, qu'elle étoit impeccable, & qu'elle ne pouvoit aller plus loin : ce qui n'appartient qu'à la perfection de l'autre vie. Il y a une différence totale entre le ſens de Mr. de . . . & celui-ci : & je ne vous l'ai raporté, qu'à l'occaſion de cette perfection idéale qui conſiſteroit dans une mort entiére & ſans imperfection, qui banniroit toute ſenſibilité, & qui anéantiroit entiérement la créature, & la rempliroit de Dieu ſans effort de ſa part & ſans pratiques : c'eſt la perfection du Ciel : *Dieu ſera toutes choſes en tous*, comme dit *St. Paul*, ſans que la créature y mette rien par ſon travail : elle recevra tout & ſera dans une paſſiveté heureuſe : ce qui ſera la récompenſe & le prix de ſes travaux & de ſes pratiques paſſées. Ici-bas, nous devons mourir au péché, nous devons marcher dans une vie nouvelle ; les membres de notre corps ne doivent plus être des armes d'iniquité, & nous devons nous donner à Dieu comme vivans, de morts que nous étions, & lui conſerver les membres

bres de notre corps pour servir à la justice: il faut obéir du fond du cœur à la doctrine de J. C., à laquelle nous sommes livrés par la grace. Voilà ce que je lis dans le Nouveau Testament, où il est parlé à fond de la mort des Chrétiens: tout cela demande du courage & des pratiques solides de vertu. Si par petitesse & par simplicité, on entendoit quelque chose qui donnât exclusion à cette inconteſtable doctrine, je n'y souscrirois jamais: je ne sçai point ce que c'est que cette desapropriation de dons de Dieu, petitesse, & mort sans réserve, qu'une infinité de personnes pénitentes & vertueuses ne connoissent pas plus que moi: mais, en tout cas, ces personnes pénitentes & vertueuses ne seroient pas privées de la lumiére nécessaire à leur salut, si elles persévèrent dans la pénitence & dans la vertu: elles se garderont de se rien attribuer de la gloire de Dieu: elles continueront à être humbles de cœur, & à mourir au péché sans réserve: elles tiendront à ce qu'il y a de plus pur par la perfection de leur état: mais elles comprendront que la perfection pure & sans défaut est pour l'autre vie: car Dieu

Dieu y a mis une mesure. Il est vrai que comme nous ignorons cette mesure, & celle du progrès que nous faisons, nous avons tous les jours besoin de courage & d'attention pour avancer selon cette exhortation du St. Esprit, *Que celui qui est saint se sanctifie encore*: & notre mesure ne sera pleine qu'à la mort : car recevant tous les jours de nouvelles graces, nous y devons répondre tous les jours par une nouvelle reconnoissance : ainsi c'est un bien que nous ne connoissions pas toute l'étendue de notre mesure, afin que nous ne nous endormions jamais. Je suis persuadé, Madame, que mes sentimens sur cela sont les mêmes que ceux de M. de . . . . : & quoiqu'il voye plus que moi, je crois fermement ne pas penser autrement que lui. J'ai néanmoins pris occasion ici de vous instruire, comme mére d'une Communauté, sur un certain langage de dévotion mal entendue : & je crois que tout ceci vous peut servir en votre particulier. Dieu veuille vous accorder le grand don de persévérance !

LET-

LETTRE LXXVII.

LE tems passe, Madame, l'heure est venue d'être plus vigilante que vous n'avez encore été, parce que votre salut est plus proche de vous, que lorsque vous avez commencé à croire: il ne suffit pas que vous ne vous laissiez pas aller aux petites fautes, il ne faut pas vous endormir dans les petites. Gardez vous bien même de vous assoupir dans le chemin de la vertu; la nuit est passée, le jour s'avance; armez vous des armes de justice pour vous défendre: vous aurez à combattre, marchez avec courage, hâtez vous, courez dans le chemin de la vertu, & revêtez vous de J. C. Vous courrez ce mois avec J. C.: humiliez vous devant lui, d'être encore si lente & si peu avancée: voyez avec une sainte émulation toutes les Dames courageuses qui s'avancent au devant de l'Epoux: quelque chemin que vous ayez déja fait, gémissez d'être encore plus paresseuse que vous ne voudriez; dites à l'Epoux divin de votre ame, qu'il

qn'il vous attire plus fortement après lui pendant cet Avent, & que vous ferez de nouveaux efforts pour courir à l'odeur de ſes parfums ; gémiſſez de vos fautes, mais ne vous découragez pas : Dieu eſt bon à ceux qui le cherchent de tout leur cœur ; il achevera ce qu'il a commencé ; cet arbre qu'il a déja fait croître, qu'il a chargé de fruits, en portera de plus abondans & de plus parfaits : il faut chercher plus purement & plus véritablement que jamais à lui plaire en toutes choſes : il faut étudier de plus en plus à faire toutes ſes volontés, portant le fruit de toutes ſortes de bonnes œuvres : votre meſure eſt grande, il faut la remplir ; travaillez, Madame, gardez vous du plus léger ſommeil, bien plus encore de l'aſſoupiſſement de vos plus légéres fautes ; demandez auſſi-tôt pardon, & que le Soleil ne ſe couche pas ſur vos amertumes, triſteſſes, découragemens, immortifications & autres infidélités de la journée : n'oubliez jamais ces paroles de J. C., que je ſouhaite profondément gravées dans votre cœur ; » Celui qui eſt fidéle dans » les petites choſes, ſera fidéle dans » les

» les grandes ; & celui qui eſt infidé-
» le dans les petites, ſera infidéle dans
» les grandes : veillez, car vous ne
» ſçavez pas l'heure que le Fils de
» l'Homme viendra ; vous devez vous
» y préparer ſans relâche : « les Juifs attendoient le premier avénement de J. C., les Chrétiens attendent le ſecond avec le même empreſſement. L'Egliſe nous le repréſente aujourd'hui bien terrible pour les pécheurs ; les avant-coureurs de ce ſouverain Juge, feront ſécher les hommes impies de frayeur : pour vous, qui ſerez, comme je l'eſpére, du nombre des Elus de Dieu, vous léverez votre tête, vous regarderez en haut quand toutes ces choſes arriveront, parce que vous verrez votre Rédempteur proche de vous. Heureux le ſerviteur que ſon maître trouvera veillant ; je vous dis en vérité qu'il le fera aſſeoir à ſa table, & le ſervira lui-même des mets les plus délicieux. Comment vivez-vous avec les Saints ? nous en parlerons au premier voyage ; ne ſuivez pas toutes leurs penſées, quand vous y voyez de l'inconvénient & qu'ils y ſont intéreſſés, ou qu'ils agiſſent par des préjugés dont

les

les plus saints sont coupables : mais hors les réflexions dont vous avez besoin pour agir prudemment dans ce qu'ils proposent, laissez les soupçons & les jugemens incertains au Tribunal de Dieu, là vous trouverez la paix & la sûreté. Pour vous, si vous étiez amie du monde, le monde ne feroit pas des libelles contre vous. Le disciple n'est pas plus que le maître ; ne sçavez-vous pas ce qu'on disoit du vôtre ? on faisoit plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple, car les uns disoient ; C'est un homme de bien ; les autres disoient ; Non, mais il séduit le peuple, *St. Jean* chap. 6. Quelque chose qui vous arrive de contraire à vos projets, à votre desir même pour la perfection, ne vous découragez jamais, relevez vous & allez votre chemin ; j'ai bien envie que rien ne vous arrête, car vous devez beaucoup à Dieu, & il a de grands desseins sur vous. Le goût & le transport que vous sentez en lisant le Nouvau Testament, n'est pas une petite preuve de votre progrès dans la Foi ; l'horreur que vous avez du péché anime ma confiance pour vous ; j'espére que vous ne tomberez jamais dans celui qui donne la mort, que vous ne demeurerez pas

pas dans les autres, & sur-tout que vous ne vous y endormirez jamais. O le triste & dangereux assoupissement! Soyez gaie, réjouissez vous au Seigneur, je vous en conjure, épanchez votre cœur devant lui, tout ira bien, vous serez contente, Dieu tournera à sa gloire & à votre sanctification ce que vous croyez souvent perdu. L'humilité tire son profit des fautes mêmes, à plus forte raison des épreuves; il peut naitre en vous plus parfaitement que jamais. Je ne change point en vous les jours de Communion qui vous ont été permis les *années précédentes*: mangez le pain des forts, & croissez. Consolez vous, Madame; Dieu vous aime, & je suis assuré que vous l'aimez; tout tourne enfin au profit de ceux qui aiment Dieu: défendez bien cette haute partie de l'ame, où il a établi sa demeure; quoique vous soyez affligée de tous côtés au dehors, & que la partie foible succombe à la tristesse & à la douleur, la forte en Dieu & où vous lui êtes fidéle, sera inaccessible à l'ennemi, tant que vous ne lui en ouvrirez pas volontairement les portes. Cette pointe de l'esprit où réside

ſide la liberté, peut réſiſter à la grace, à toutes les foibleſſes de la chair, à toutes les attaques du monde & à tous les efforts de l'Enfer, parce que, comme dit *St. Jean*, *celui qui eſt*, vous *eſt plus grand que ce qui eſt dans le monde*; ce qui fait dire encore à ce grand Apôtre, *Mes bien-aimés, ſi notre Créateur ne nous condamne point, nous avons de l'aſſurance devant Dieu, & quoi que nous lui demandions, nous le recevrons de lui, parce que nous obſervons ſes Commandemens & que nous faiſons ce qui lui eſt agréable*: voilà une ſource intariſſable de conſolation & de confiance pour les Juſtes, parce que quoiqu'ils tombent ſouvent, comme dit le Concile de Trente, dans des fautes légéres, quotidiennes & qu'on appelle vénielles, Dieu néanmoins ne les abandonne jamais, s'ils ne s'abandonnent eux-mêmes les premiers; ce qui n'arrivera que par la tranſgreſſion mortelle de ces Commandemens. Ayez donc, Madame, un grand ſoin d'aſſurer le choix que Dieu a fait de vous par vos œuvres: c'eſt par la grace que vous deviendrez impeccable & inacceſſible à vos ennemis; je parle de ces péchés qui ſépa-

ſéparent de Dieu & qui livrent l'ame à la captivité du Démon. Quand vous êtes triſte, tâchez de vous conſoler par les bonnes œuvres, par l'eſpérance, la patience, les fréquentes élévations de votre cœur à Dieu, celui qui vous ſoutient par les bonnes actions de votre état en ſoutenant les affligés par les vues de Religion; & profitant de ce tems pour ſemer le bon grain, qui doit fructifier dans la ſuite au centuple.

LETTRE LXXVIII.

JE vai vous offrir à Dieu, Madame, ſous la protection de la ſainte Vierge; je lui demanderai qu'elle ſoit votre Avocate auprès de ſon Fils, maintenant & à l'heure de votre mort: faites votre proviſion pour votre voyage; demandez tout ce qui vous eſt néceſſaire; on obtient des graces dans les jours ſolemnels, où l'on célébre la naiſſance des Grands; cela eſt plus vrai & plus facile dans le Royaume de Dieu, que dans le Royaume du Monde. J'ai une

une très-grande confiance que Dieu qui a commencé en vous son ouvrage, l'achévera & vous donnera le vouloir & le faire jusqu'à la fin ; car quand il a justifié une fois les siens, il ne les abandonne jamais, à moins qu'il ne soit abandonné d'eux. Il faut que vous soyez plus humble, plus charitable, plus patiente & plus unie à Dieu par le fond de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel est, Madame, votre appui, votre espoir, votre consolation, votre desir principal dans la vie ? n'est-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur ? celui qui sera votre partage pour toujours ? où pouvez-vous être bien sans lui ? où pouvez-vous être mal avec lui ? Il est à St. Cyr au milieu de ses Epouses, avec une bonté particuliére : mais à la Cour, à Fontainebleau & en tous lieux, plein de miséricorde, sans bornes pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur : ce qui vous reste de vie, Madame, doit être tout à lui, il aura soin de votre mort. Un grand serviteur de Dieu, que vous connoissez bien, disoit à Dieu, » Quand je jette les yeux hors de vous, je n'y découvre rien de solide & de ferme, » je

» je n'y vois ni amitié qui me puisse » servir, ni puissance capable de me » soutenir, ni conseil qui me puisse » aider : je n'y trouve ni livre ni dis- » cours qui me console véritablement, » ni or ni argent qui me délivre de mes » peines, ni retraite qui m'assure & me » défende ; il faut que vous même, » mon Dieu, daigniez me secourir, » comme étant le seul qui puissiez me » consoler, m'instruire & me défendre. Dieu vous traite, Madame, comme il fait ces Elus, en vous faisant participante de sa Croix au milieu des délices de la Cour : j'espère aussi qu'il multipliera ses divines consolations au fond de votre cœur, à mesure qu'il vous envoye des souffrances. Vous voyez aussi, Madame, combien on a raison de vous épargner les austérités, puisque Dieu vous marque lui-même l'exercice par lequel il vous veut purifier. Je voudrois, Madame, partager avec vous vos douleurs pour vous en soulager. Je vous conjure de ne pas augmenter votre mal par votre travail, ou par vouloir tout faire comme en santé. Je ne cesserai, Madame, de prier pour vous.

LETTRE LXXIX.

JE prie pour vous, Madame, sans discontinuation : votre état est si pénible, que je sens le besoin que vous avez d'être fortifiée de la grace. Dieu vous traite, Madame, comme ses Elus & ses amis, parce que vous êtes agréable à Dieu : il a fallu que la tentation vous éprouve, disoit l'Ange à *Tobie* ; il y a long-tems qu'on vous l'a prédit, vous vous y êtes attendue & préparée. Les grandes afflictions ôtent la parole, mais la votre vient de charité ; la charité sanctifie le silence & l'accablement où elle jette. *Je suis*, disoit *David*, *comme une bête devant vous*, mais *je suis toujours avec vous.* Il y a une stupidité qui approche de Dieu, il y en a une qui en éloigne : la votre est de la premiére classe ; vous ne pouvez parler beaucoup, mais vous souffrez beaucoup, & vous souffrez parce que vous aimez Dieu, c'est le principe, le motif & la fin de votre souffrance. Tâchez, Madame, de profiter des momens de Dieu, pour la paix ; notre prospérité faisoit des jaloux, & auroit

roit peut-être continué longtems une guerre triſte & funeſte : Dieu peut-être veut nous donner la paix dans notre adverſité ; nous gagnerons beaucoup plus que nous ne penſons par cette conduite de Dieu. La guerre n'eſt tolérable que pour obtenir la paix ; & la paix eſt un ſi grand bien, qu'elle dédommage de tout le reſte : quand je parle ainſi, Madame, je le fais ſans voir & ſans ſçavoir actuellement ce qui eſt praticable : que ne voudrois-je pas faire pour vous ſoulager ! vous êtes chère à l'Etat, à l'Egliſe & à Dieu : il vous ſoutiendra, il vous conſolera : & quand vous marcheriez dans les ombres de la mort, vous ne devez jamais ſuccomber à la crainte, parce que Dieu eſt avec vous. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous faſſe faire du progrès par l'affliction où il vous met, & qu'il vous rende lui-même propre à le glorifier devant les Rois & les Princes de la Terre.

LETTRE LXXX.

J'Aprens, Madame, que votre santé est bonne, ce qui me donne une singuliére joie au milieu de nos afflictions. Nous avons besoin que Dieu nous soutienne pour soutenir les peines générales dont nous sommes environnés : je prie Dieu sans cesse pour vous, Madame, & je fais des vœux du meilleur de mon cœur, qu'il répande son onction céleste dans votre ame, afin que vous portiez courageusement ces tribulations du Roi & de l'Etat : notre sagesse est bien courte dans les accidens & les adversités : si Dieu qui abaisse & qui reléve quand il lui plait, ne nous secouroit particuliérement, notre politique seroit à bout, & pour parler le langage des Anges, la prudence des prudens seroit engloutie dans les flots de notre tribulation : mais il faut, Madame, espérer au Seigneur, qui soutient, & non en la créature qui tombe, & jetter souvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, & ne vous point attacher à celui qui passe : *O sainte Sion* ! dit *St. Augustin, où tout subsiste, & rien ne change* ! Voilà, Madame, ce

que

que votre place demande, pour consoler les affligés & consoler les politiques, en leur apprenant, si vous pouvez, de ne pas tenter Dieu, à espérer en lui, à faire ce que la nécessité requiert, & non ce que l'orgueil & la précipitation suggère. Consolez vous vous-même, Madame, des afflictions qui naissent des parties basses de la Terre, & du mauvais état des affaires publiques, par les vues de la Foi : c'est principalement dans l'adversité que le Juste doit vivre de la Foi. Sur-tout, Madame, bannissez les autres sujets qui pourroient vous attrister ; n'y pensez point du tout, quelque raison que vous croyiez avoir de vous en occuper, de peur de vous accabler : faites-en distraction, amusez les autres dans les momens destinés à cela, car une abondante tristesse seroit une abondante tentation pour vous, il faut l'éviter.

LETTRE LXXXI.

J'Aprens, Madame, la perte que nous faisons ; j'en suis pénétré par l'affliction que Sa Majesté en ressent, & par celle que vous souffrez : votre cœur plus sensible qu'aucun autre, partage avec la famille

Royale cette douleur. Je prie Dieu, Madame, qu'il vous soutienne en tout; c'est un bon Pére, & il doit faire en tout tems votre consolation; peut-être a-t-il prévû que ce jeune Prince se perdroit avec une grande multitude, & il l'a ravi dans son innocence, de peur que la malice du siécle ne le corrompit; peut-être Dieu veut il nous faire un plus grand présent, après que nous aurons témoigné notre soumission. Il nous avoit donné ce jeune Prince, il est le maître, son saint Nom soit béni à jamais. C'est un bonheur infini pour cette ame innocente qui s'envole au Ciel, c'est un Ange qui va bénir Dieu éternellement, d'avoir reçu une Couronne immortelle; il priera pour le Roi son grand-pére, & du lieu de la souveraine paix, il attirera sur nous celle que nous attendons. O profondeur des conseils & de la sagesse immense du grand Dieu qui nous conduit! que ses voyes sont impénétrables! un seul de nos cheveux ne tombe pas sans ordre; il veut que nous sortions de notre fausse & trompeuse sagesse, pour nous abandonner pleinement à ses ordres: ses voyes sont justes, sages, véritables, pleines de bonté & de miséricorde, pour ceux qui l'aiment; aimons-le donc, & le laissons faire;

re ; prions-le d'oublier nos péchés, & d'agir avec nous selon les sentimens de sa charité immense & inépuisable.

EXTRAIT *

Des redditions de comptes

DE MAD. DE MAINTENON.

. . . . . sur ce que je fais pour vous. Il faut pourtant, ô mon Dieu ! que je vous réponde, & aux graces qu'il faut encore que vous me fassiez. Soyez béni de celle que vous m'avez faite à pareil jour qu'aujourdhui ! mais, mon Dieu, qu'elle ne soit pas pour ma seule satisfaction, & qu'il vous en revienne de la gloire pour ma sanctification ! . . . . . .

Qu'il y a long-tems que je ne vous ai entretenu, ô mon Dieu ! & que j'ai de pardons à vous demander de la manié-

* Voilà les seuls restes des redditions de Mad. de *Maintenon* : on les a encore écrits de sa main sur un papier à demi brulé. Cependant il reste encore des lettres de Mad. de *Maintenon* à M. de *Chartres* : & l'on espére les recouvrer. M. de *Mérinville* en fit un jour la lecture au Roi à Rambouillet.

re dont j'ai passé les quinze jours de maladie que je viens d'avoir ! Je pouvois tirer plus d'avantage de mes souffrances : & quelque médiocres qu'elles ayent été, votre bonté m'auroit compté ma résignation à les souffrir. Cependant vous m'avez fait la grace de ne me pas impatienter : j'ai souffert, & j'en ai été bien aise dans des momens : je n'ai pas même formé un desir pour ma guérison : j'ai aimé mon mal, & toutes les circonstances qui l'ont accompagné. J'ai eu beaucoup de soumission & d'indifférence pour les remédes, ne mettant ma confiance qu'en vous seul : ce que j'y ai mis de mon fonds, c'est une grande lâcheté, qui m'a fait succomber aux petits maux que vous m'envoyiez, un grand abandon de toutes priéres, me contentant des sentimens de résignation où je me trouvois : beaucoup d'amour-propre qui m'a fait rechercher tous les soulagemens possibles, une grande complaisance dans les louanges que la flaterie inventoit pour me plaire, beaucoup d'ingratitude & d'aigreur pour les soins dont on m'a accablée, beaucoup de mépris pour mon prochain. Ah ! mon Dieu, que de mal pour un peu de bien !.... Recevez moi, Seigneur ;

gneur : animez mon esprit & mon cœur, en fortifiant mon corps. Si vous me rendez la santé, que ce soit, ô mon Dieu! pour vous servir avec plus de ferveur que jusqu'à cette heure : & si votre volonté me destine à la souffrance & à la langueur, faites que mon ame, se détachant de la matiére, s'éléve vers vous avec plus de liberté. . . . . .

Vous me faites souffrir, ô mon Dieu! & vous m'envoyez un échantillon de cette pénitence que je vous demande tous les jours. Hélas! Seigneur, la maniére dont je la souffre me fait bien voir, que ce n'est pas sincérement que je la demande . . . . Quelle tristesse m'accable pour des maux très-légers! Quel abandon des exercices de piété que j'avois entrepris! quel oubli de votre sainte présence! quel découragement! quelle impatience! Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi: mon état est déplorable. . . . . .

Pourquoi êtes-vous triste, ô mon ame! & pourquoi vous troublez-vous? espérez en Dieu, & consolez vous, parce qu'il vous est encore permis dans votre douleur de le bénir, & de lui rendre la gloire qui lui est dûe : il est mon Sauveur & mon Dieu. . . . . .

Lorſque j'étois affligée, j'ai élevé ma voix au Seigneur, & il m'a exaucée. Seigneur! ſoulagez mon ame. . . . . .

O mon Dieu! eſt-il quelque choſe dans le Ciel & ſur la Terre, que je puiſſe deſirer? Vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toujours. . . . . .

O mon ame! le Seigneur te ſuffira lui ſeul dans l'éternité : qu'il te ſuffiſe dans le tems! . . . . . .

Ne ſouffrez pas, mon Dieu, que j'aye ici-bas d'autre plaiſir que de vous poſſéder, d'autre regret que de vous perdre. . . . .

La terre eſt le ſéjour des privations : quand ſerai-je dans le pays du repos & de la joie? . . . . . .

Quand on n'aime que Dieu, on ne doit être affligé que de lui déplaire : & ſa volonté doit faire toute notre joie au milieu de toutes nos peines.

Béni ſoit Dieu, Pére de toute conſolation, qui adoucit en moi toutes les amertumes de cette vie, & qui tourne en bien tous mes maux!

La vertu ſe perfectione dans l'infirmité, & la force augmente par la foibleſſe.

Je me glorifierai de mes infirmités, afin que la vertu de J. C. demeure en moi.

Plus

Plus le corps s'affoiblit, plus l'esprit de grace doit se fortifier en nous.

Dans le Christianisme, l'important n'est pas de beaucoup agir, mais de beaucoup aimer.

On aime beaucoup Dieu, quand on cesse de s'aimer soi-même : & l'on cesse de s'aimer soi-même, lorsque se sentant affoiblir & comme détruire, on consent de bon cœur à sa propre destruction pour l'amour de Dieu.

J'étois autrefois trop vive : il est bon d'être à présent amortie & comme mourante.

LETTRE *

DE M. DE MÉRINVILLE.

A Chartres, ce 1. Octobre 1709.

JE n'avois jamais éprouvé une douleur pareille à celle que j'ai ressentie pendant

* Je supprime de ce recueil l'importante Lettre de M. l'Evêque de Chartres au Roi, parce qu'elle est imprimée dans le Tome VI. p. 81. des *Mémoires*. Qu'on ne doute point de son autenticité. J'ai vu

dant la maladie de M. de *Chartres*, & à sa mort : aussi n'y a-t-il rien de comparable à la perte que je fais : je l'aurois suivi de près si sa maladie eût été plus longue : j'en avois absolument perdu le sommeil & l'appétit, tant ma douleur a été vive & continuelle, sans me donner aucun relâche. Je voulois toujours le voir dans sa maladie, & on m'en empêchoit les derniers jours de sa maladie, par-

vu de mes yeux l'original écrit & signé par M. l'Evêque de Chartres : quelques ratures, mais point de mots substitués au-dessus des mots rayés : au dos, ceux-ci, de la main de Madame de Maintenon, *Lettre très secrette de M. l'Evêque de Chartres* : point de date, mais elle est surement de la fin de l'année 1697. après la paix de Risswick. Mlle. *d'Aumale* en parle dans ses Mémoires, mais elle dit qu'on n'a pas voulu la lui montrer. On tient la copie donnée au public d'un Ecclésiastique qui a été attaché à feu M. de *Mérinville*, Evêque de Chartres, neveu & successeur de M. *Desmarais*. Les Dames de *St. Louis* peuvent produire l'original : elles l'ont eu de M. de *Mérinville*, qui leur donna cette piéce cachetée de ses armes, vingt ans après la mort de Mad. de *Maintenon*, à condition qu'elles ne l'ouvriroient qu'après la sienne. Cependant il écrivoit à Mad. de *Maintenon* : *Ne soyez point en peine, Madame, j'ai brulé tous les papiers qui vous regardoient, que j'ai trouvés dans le cabinet de feu M. l'Evêque de Chartres.*

Mais

parce que je ne pouvois approcher de son lit sans fondre en larmes. Je suis bien résigné aux volontés du Seigneur, qui est le maître, & dont j'adorerai toujours la Providence. On a grand besoin dans ces fâcheux accidens que les sentimens de Religion & l'espérance d'une vie future bienheureuse viennent au secours de ceux de notre nature qui sont accablans. Si je pouvois, Madame, m'imaginer une personne aussi dévouée aux Da-

Mais comment cette lettre adressée à LOUIS XIV. a-t-elle pu se trouver dans ces papiers? Vraisemblablement l'Evêque la remit à Mad. de *Maintenon*, soit pour l'examiner, soit pour la donner au Roi: & Mad. de *Maintenon* trouva bon de la supprimer à cause des louanges, que le Roi auroit pu croire concertées entre elle & son Directeur. Peut-être aussi n'est-ce qu'un brouillon, comme les ratures & le manque de date semblent le dire. Les Secretaires du Cabinet peuvent voir dans les papiers de LOUIS XIV, si cette lettre est arrivée à son adresse. Ceux qui croiroient qu'elle est l'effet d'un concert entre M. *Desmarais*, Mad. de *Maintenon*, & M. de *Mérinville*, formeroient un soupçon moins vraisemblable que malin. Car, en ce cas, cette piéce étoit destinée, ou à tromper, ou à instruire la postérité: mais comment accorder le dessein de tromper avec l'apostille de Mad. de *Maintenon* qui l'auroit trahie? & le dessein d'instruire, avec cette fureur d'anéantir tout ce qui auroit prouvé plus simplement son état?

Dames de St. Cyr que je le ſuis, je lui cédérois volontiers la place que j'occupe: car c'eſt ce qui m'y attache le plus fortement, & le deſir auſſi de maintenir le bien que M. de *Chartres* a commencé dans ce Diocèſe: ſans parler d'une paſſion très-grande que je me ſens d'édifier l'Egliſe, & de procurer la gloire de Dieu même à mes dépens, & par mes exemples; enfin à quelque prix que ce puiſſe être, pour n'avoir rien à me reprocher à ce paſſage terrible qu'il me faudra faire tôt ou tard; ce qui ne peut pas être fort éloigné.

L'on fera demain les obſeques de M. de *Chartres*, & après demain on fera le ſervice. Je partirai d'abord qu'il ſera fait pour vous aller rendre compte, Madame, des circonſtances de la maladie de M. de *Chartres*, & de celles de ſa mort. J'eſpère être encore à tems de rendre mes devoirs à Mgr. l'Archevêque de Rouen, que je regarderai dorénavant comme mon pére. J'apporterai le cœur de feu M. de *Chartres* pour le placer à l'endroit que vous jugerez, Madame, convenir davantage.

Je ne doute pas, Madame, qu'on ne s'empreſſe à me donner bien des conſeils.

Je

Je ſuivrai aveuglément, Madame, ceux dont il vous plaira de m'honorer, & j'aurai recours auſſi à Dieu par la priére, pour laquelle j'ai un très-grand attrait. M. de *Chartres* m'a laiſſé, Madame, des grands Vicaires, qui font le Conſeil le plus ſage qu'un Evêque de France puiſſe avoir. Ils veulent bien continuer de m'aider. Je ne trouverai pas de grandes difficultés à ſurmonter en prenant les mêmes maximes de gouvernement qu'avoit feu M. de *Chartres*, & en ne faiſant aucuns changemens, ainſi que je ſuis bien réſolu.

Je n'ai pas douté, Madame, un ſeul moment de la continuation de vos bontés à mon égard dont vous honoriez feu M. de *Chartres*. Je crois auſſi, Madame, que vous ne doutez pas de mon zèle à ſuivre en tout vos ſaintes intentions.

Fin du Neuviéme & dernier Tome.